

ANTICIPATION

G.-J. ARNAUD

LES OTAGES DES GLACES



fleuve noir

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 6

LES OTAGES DES GLACES

(1981)



FLEUVE NOIR

chapitre premier

Depuis quatre jours, l'énorme locomotive-pirate tournait en rond dans l'extrême nord de la Transeuropéenne sans pouvoir rejoindre, comme c'était l'intention de Kurts son capitaine, la zone où les Roux, les Hommes du Froid, tentaient de créer une terre d'asile, peut-être un pays. La formidable machine se heurtait sans cesse à des barrages de bâtiments et de convois blindés puissamment armés et chaque fois elle devait battre en retraite. Si Kurts restait de marbre devant chaque humiliation, son second Rando enrageait :

— Nous sommes trahis. Il y a des obstacles sur chacune de nos voies de repli, ce n'est pas normal. Il ne fallait pas délivrer ce Lien Rag en prenant de si grands risques.

L'ordinateur principal fournissait des informations contradictoires, comme si la Compagnie Transeuropéenne avait à son tour trouvé le moyen de le saturer au point de l'affoler.

— Aucune analyse n'est possible, nous roulons à l'aventure et le charbon liquide commence à baisser dans les réservoirs. Les hommes murmurent que c'est le commencement de la fin. Il faut trouver un réseau mal défendu et engager le combat.

Ils venaient de pénétrer dans une petite station sans importance. En général elles s'appelaient X, Y Station ou encore Star Station selon la quantité et la forme des voies qui se croisaient sous leur dôme protecteur, dôme qui pour les plus déshéritées n'était qu'une verrière ancienne, aux vitres cassées, qui n'isolait qu'imparfaitement du froid. Aucun mécanisme de sas ne résistait aux instruments de bord de la locomotive-pirate, aucun aiguillage non plus.

— Commandant Kurts, dit Rando, ne pensez-vous pas que ce Lien Rag n'était peut-être qu'un appât, qu'il emporte sur lui un émetteur radio miniaturisé ? Il a changé de vêtements, de combinaison étanche au moment de son évaison, mais peut-être lui

a-t-on greffé cet émetteur sous la peau, le lui a-t-on fait avaler au cours d'un repas, même à son insu. Il est tout à fait anormal que la flotte de la Compagnie Transeuropéenne puisse se trouver sans cesse sur notre route.

— Du calme, Rando, du calme, dit Kurts en compulsant les données du gros ordinateur. Nous finirons par trouver une solution.

Les quais de la petite station – celle-là se distinguait en s'appelant Soja Station à cause des nombreuses cultures hydroponiques de cette sorte de haricot – étaient déserts. Le personnel de la Compagnie se terrait dans ses bâtiments et les habitants restaient éloignés des pirates. Pourtant aucun des hommes de Kurts n'était descendu à terre, mais la vue de ce mastodonte à double chaudière aux roues gigantesques, aux pistons énormes, qui exhalait en grondant une vapeur épaisse suffisait à propager la terreur dans cette cité agricole paisible.

Dans sa cabine, Lien Rag se réveilla. Depuis quatre jours le bruit des roues avait bercé son sommeil qu'il n'interrompait que pour manger et reconstituer ses forces. Il avait retrouvé toute sa forme et cet arrêt prolongé le remplait de curiosité. Il avait réalisé, malgré son extrême faiblesse, que Kurts connaissait de sérieuses difficultés pour rejoindre la zone des Roux.

Il pénétra dans l'immense cabine de conduite, une rotonde éclairée par des hublots de verre épais cerclé de cuivre où se trouvaient installés à la fois la passerelle de commandement, la timonerie et l'îlot des opérations de tir. Une dizaine d'hommes s'y trouvaient en permanence. Kurts ne quittait son poste de veille que pour son luxueux appartement directement à côté.

Lien Rag ne posa aucune question mais devina que la situation devenait critique. Le choix de cette petite station pour une courte escale de récupération le prouvait. Depuis quatre jours, les quarts de veille ou de combat devenaient de plus en plus exténuants, et tout l'équipage était sur les dents.

— Comment allez-vous ? lui demanda Kurts avec une politesse surprenante tandis que son second Rando lui jetait un regard noir.

Le glaciologue affirma qu'il avait désormais complètement récupéré et s'informa des nouvelles, apprit que le pirate connaissait des ennuis chaque fois qu'il voulait quitter la Concession de la Compagnie par l'ouest.

— C'est votre ami Skoll, ancien lieutenant de la Sécurité, qui m'a chargé de cette mission. Il avait appris dans quelle désagréable affaire vous étiez impliqué.

— Mais comment a-t-il appris, justement, que j'avais des difficultés ?

— Vous le lui demanderez vous-même lorsque nous aurons réussi à passer.

Après une demi-heure d'étude des données, Kurts finit par émettre son pronostic :

— Ils nous intoxiquent. Pour la première fois ils réagissent préventivement à toute attaque de notre part et veulent nous attirer dans certains pièges. Regardez, d'après l'ordinateur, le réseau Spitzberg serait libre alors que les plus grosses unités se trouvent réunies dans ce secteur en vue d'une attaque concertée contre la Panaméricaine.

— Seule la fragilité de la banquise les retient, dit Lien qui avait étudié cette question pour le compte de l'état-major transeuropéen. Il y a des cuirassés qui, larges de plusieurs centaines de mètres, ont besoin de dizaines de rails pour rouler.

— Nous allons abandonner, dit Kurts.

— Rejoindre notre refuge ? demanda Rando soudain plus souriant.

— Non. Je crains qu'il ne soit surveillé. Faites préparer un schéma pour rejoindre le sud, le réseau numéro 5.

— Nous devons nous ravitailler en charbon liquide, prévint le second.

— J'y pense. Justement sur le réseau 5 nous pourrions le faire.

Sur un écran apparut une ancienne carte d'Europe, d'avant la période glaciaire, et le doigt de Kurts se pointa sur la frontière belge.

— Il y a là un petit centre de transformation de la houille que nous pourrions attaquer. Il est considéré comme négligeable au point de vue stratégique mais nous permettra de remplir nos cuves.

— Notre parcours sera quand même signalé, dit Rando.

— Nous serons dans un réseau de circulation si intense qu'ils ne pourront rien entreprendre.

— Notre spectre est dans toutes les mémoires électroniques.

— Justement. Nous devons nous camoufler et nous trouverons ce qu'il nous faut ici.

Il désignait une petite station très au sud, encore une Y Station sans importance.

— Nous partons, décréta Kurts. Ces braves agriculteurs vont pouvoir respirer.

Ils parurent foncer vers le nord, vers le réseau du Spitzberg précisément, mais une heure plus tard la locomotive-pirate rejoignait un petit réseau à quatre voies et se dirigeait vers l'est. Un réseau peu fréquenté, mais qui pouvait cacher quelques traquenards.

— Êtes-vous le père d'un demi-Roux ? demanda Kurts au cours du déjeuner qu'il fit servir dans sa chambre de veille. Skoll m'en a avisé.

— C'est exact, dit Lien Rag. J'ai connu une fille Rousse que j'ai aimée jusqu'à les suivre, elle et sa tribu, durant des mois. Nous campions alors sur le dôme d'une station dont nous grattions la glace : Purple Station.

— Qu'est devenue cette femme ?

— Elle est morte, tuée par un Chasseur de Roux. Sa tribu avait fui le dôme de cette ville et les notables, affolés que la glace ne soit plus déblayée, avaient loué des mercenaires pour ramener la tribu de Jdrou. Elle est morte en se révoltant contre ces hommes brutaux.

— En se révoltant, fit Kurts.

Le Pirate était lui-même métissé de Roux, de Noir africain et d'Asiatique. L'ex-lieutenant Skoll avait eu un père Roux et une mère Iakoute.

— Votre vie devait être un véritable calvaire. Je ne parle pas de votre intimité entre cette femme et vous, mais comment avez-vous survécu ?

— Mal, très mal malgré une combinaison isotherme, une fourrure postiche d'Homme Roux. J'avais des brûlures, des engelures, j'étais menacé par le scorbut, les carences de toute nature. Mais il fallait que je veille sur mon fils. Pour la tribu de Jdrou, ce n'était qu'un bâtard, un handicapé physique. D'ailleurs sa mère a fini par l'abandonner, mais je ne lui en veux pas. J'ai tué son meurtrier dans un accès de haine incontrôlable.

— Où est cet enfant ?

— Une amie l'a pris en charge mais j'ignore où elle a pu trouver refuge. Les gens du Chaud, ceux de ma race, voulaient le détruire.

Le pirate sourit :

— Il est l'émanation du Froid. C'est ce qu'enseignent les Néo-Catholiques. Le Froid est une punition de Dieu, les Roux une émanation du démon. Vous avez forniqué avec une Rousse et vous êtes maudit. Nous sommes tous des maudits et c'est pourquoi nous sommes tous réunis ici.

— Il n'y a pas que les Néo-Catholiques, protesta Lien Rag. Même des amis très libéraux considéraient avec horreur mon amour pour Jdrou... Pour eux, les Roux ne sont que des animaux... Et dans les camps de concentration où on les regroupe pour les diriger vers différentes villes, ils sont soignés par des vétérinaires...

— Comme des animaux de valeur, depuis que l'énergie se fait rare puisque gaspillée par les guerres, le prix d'un Roux atteint mille dollars. Même des villes florissantes ont du mal à s'offrir une tribu pour racler la glace au-dessus de la tête de leurs habitants.

Soudain ce fut l'alerte. Un aviso approchait sur la même voie et le combat devenait inévitable.

— Qu'on ne tire pas, ordonna le pirate, sinon les rails seraient endommagés. Qu'on le balaye simplement.

Ils assistèrent à la scène grâce à l'écran qui retransmettait le décor extérieur. L'avisos était embusqué dans une courbe, mais les radars avaient pu le détecter à travers une falaise de glaces et ce n'était qu'un bâtiment de faible puissance de feu. Un canon-laser et quatre missiles. Mais il pouvait faire du mal.

— Il n'est même pas pour nous, dit Kurts, il doit surveiller des trafiquants. Les pourvoyeurs du marché clandestin utilisent souvent ces réseaux secondaires.

Le patron de l'avisos crut intimider l'énorme locomotive par des signaux optiques mais lorsqu'il réalisa son erreur, il était trop tard. L'énorme herse qui était destinée aux congères se planta sous son blindage et les vérins pneumatiques soulevèrent le bâtiment comme un fétu de paille, le renversèrent sur le côté des rails. En passant, la locomotive le projeta plus loin et la chaleur de sa chaudière le fit s'enfoncer de plusieurs mètres dans les glaces. Lorsque Lien Rag alla consulter l'écran qui retransmettait l'arrière de la loco, il ne vit plus qu'un mât tripode qui émergeait encore.

Ils atteignirent la petite station de Y dans le milieu de la nuit et Lien se rendit compte que c'était un lieu déserté depuis longtemps

par ses habitants pour une raison bien simple : la verrière s'était en partie effondrée et, faute de pouvoir la remplacer, les gens avaient préféré s'exiler. L'endroit était habité par une tribu de Roux qui finirent par s'approcher de la locomotive. Lien put même échanger quelques mots avec eux, apprit qu'ils appartenaient à une ethnie très rare de chasseurs de loups. Et d'après eux ces fauves pullulaient autour de l'ancienne station et ils avaient déjà des centaines de peaux qu'ils auraient bien échangées contre de la nourriture mais ils craignaient d'être transformés en gratteurs de glace sur le dôme d'une ville. Kurts leur acheta leurs fourrures contre des caisses de nourriture. Ils lui demandèrent de l'alcool mais il affirma qu'il n'en avait pas une seule bouteille à bord. C'était l'éternel problème depuis que l'alcool avait été inventé. Certains trafiquants avaient ainsi rayé de la carte des tribus primitives et les Roux connaissaient ce genre de fléau.

— C'est pour moi un véritable dilemme. De quel droit leur refuser ce qu'ils demandent alors que j'en ai dans mes soutes et que je me saoule parfois, ainsi que mes hommes ? J'agis en censeur, en paternaliste. Mais si j'accède à leur demande, deux ou trois mourront dans les quarante-huit heures et les autres ne penseront plus qu'à la vodka, se soumettront à n'importe quelle humiliation pour s'en procurer.

— Vous pensez que ces Roux pourraient rejoindre la Zone Occidentale ?

— Pour l'instant les dirigeants ont des difficultés de ravitaillement. La zone s'est rapidement peuplée et il faut lutter sur deux fronts extérieurs, contre la Transeuropéenne et la Panaméricaine, et à l'intérieur contre la rareté de la nourriture et les mœurs tribales.

Mais déjà on commençait à transformer la locomotive-pirate en palais mauresque. Nombre de grands personnages de la Compagnie, les actionnaires richissimes, les ingénieurs, les grands directeurs de réseaux, de la Traction, des dépôts, les maîtres Aiguilleurs, tous ces gens-là se faisaient construire des palais mobiles d'un luxe et d'une prétention stupéfiants. Des châteaux Louis XV ou des gentilhommières circulaient sur toute la Concession, n'éveillant plus l'admiration du début mais au contraire un sourd ressentiment chez les gens qui souffraient du froid et de la faim dans la plupart des

stations. Lui-même, Lien, avait habité un palais fantastique, celui du gouverneur de la 17^e Province, Sadon. Un palais qui, pour circuler, devait emprunter au moins vingt voies doubles. À l'intérieur on trouvait des appartements, des piscines, des bibliothèques et une foule de serviteurs. Bien entendu, ils n'effectuaient jamais de très longs parcours, ne pouvant rouler que très lentement en absorbant une énergie fantastique.

Les pirates avaient trouvé des plaques de tôles légères et les maquillaient habilement en fausses murailles crépies décorées d'azulejos. Des mosaïques bleues, des créneaux arabes en forme de fers de lance commençaient d'apparaître et le travail se prolongea jusqu'au milieu de la journée suivante. Les Roux fournissaient bénévolement leur aide et expliquaient en même temps comment ils pratiquaient la chasse aux loups. Ils creusaient dans la glace d'énormes fosses aux parois verticales vers lesquelles ils rabattaient les meutes. Les loups s'y blessaient, s'entre-dévoraient mais finissaient par mourir de faim.

— Mais comment creusent-ils la glace ? demanda Lien à Kurts qui avait des connaissances linguistiques plus grandes ; Lien, lui, ne parlait que l'idiome des ethnies du Sel.

— Ils se couchent sur la glace pour la faire fondre. Cela peut durer des jours et des nuits, mais ils obtiennent une fosse profonde très lisse.

Non loin de là, une meute de loups emprisonnée au fond de l'une d'elles agonisait lentement. Il ne restait qu'une vingtaine de bêtes décharnées. Très affaiblies après des semaines de captivité. Les loups avaient dévoré les plus faibles, les blessés, mais désormais n'avaient plus l'agressivité pour attaquer leurs voisins. Ils mouraient sous l'œil indifférent des Roux. Les tribus primitives ne versaient jamais le sang. C'était une prescription, un interdit que tous respectaient et Lien se demandait s'il n'était pas inscrit dans leurs gènes puisque les Roux avaient été « fabriqués » par un laboratoire plus de cent années auparavant.

Lorsque la locomotive quitta cette station abandonnée elle était méconnaissable. Un palais des Mille et Une Nuits dans lequel circulaient des serviteurs déguisés en Arabes d'époque.

Même Lien dut endosser une sorte de tenue de janissaire et parader avec un sabre recourbé. Ils purent traverser les villes,

emprunter des réseaux de plus en plus importants sans attirer l'attention. On ne s'étonnait plus, on se moquait même de ces nantis qui ne savaient comment dépenser leurs richesses. Mais il était impossible de se procurer du charbon liquide même à prix fort. On se méfiait d'eux, on répondait qu'on ne pouvait rien faire.

— Nous trouverons bientôt la petite station de Hole. Et si jamais ils nous refusent, nous devons ôter nos masques. Mais peut-être accepteront-ils notre or.

Les coffres de Kurts regorgeaient de pièces d'or, de bijoux et de pierres précieuses. Le pirate n'y attachait aucune importance, semblait-il, et Lien aurait pu se remplir les poches à sa guise sans le moindre risque, mais il s'en moquait.

Dans chaque ville il achetait les journaux, essayait d'avoir des nouvelles de la guerre sur le front de l'est, du cabaret *Miki*.

La locomotive poursuivait sa route vers le sud et Lien croyait comprendre que le pirate essaierait de rejoindre la Zone Occidentale par un ancien réseau de la Transat. Avant la guerre, il y en avait plusieurs qui traversaient la banquise en direction de la Panaméricaine. On disait même que du côté de l'équateur, l'océan était en partie libre de glaces et que c'était un véritable pont de glaces qui traversait des milliers de kilomètres. Mais Lien n'était jamais allé vérifier sur place.

Ils atteignirent Hole Station, une petite cité minière qui transformait le charbon extrait en combustible liquide, vers quatre heures de l'après-midi, et Kurts envoya son second aux nouvelles. Ils apprirent qu'un convoi de wagons-citernes quitterait l'endroit le lendemain matin de bonne heure en direction du front de l'est.

— Nous allons lui tendre une embuscade en dehors de la ville, décida Kurts.

Mais l'endroit fut très délicat à choisir et l'attaque devrait avoir lieu sur un réseau à voie unique, ce qui déplaisait à tout le monde.

— Un endroit pour nous faire piéger, disait Rando, en faisant apparaître la configuration du réseau sur un écran. Si jamais ils coupaient les rails en amont et en aval nous serions coincés.

— Puisque tu n'as pas trouvé à acheter du charbon liquide, nous devons nous en procurer, dit Kurts. Nous n'avons plus que quelques heures de stocks et la traversée vers la Zone Occidentale sera très longue.

Ils partirent sur les lieux de l'embuscade, une voie de garage perdue dans les glaces chaotiques. Même pas une ferme sous dôme, ni d'autres installations humaines. Lien expliqua que l'endroit était considéré comme instable. Les mouvements des glaces s'y multipliaient, favorisés par les mouvements de la banquise sur la mer du Nord et l'Atlantique.

— Les répercussions se produisent dans ce secteur et ces sortes de congères géantes peuvent naître en quelques jours. Il ne faut pas trop s'attarder ici. La voie doit elle-même être constamment menacée. Ces balises tout le long signalent la moindre déformation.

En quelques instants le faux palais mauresque disparut. En cas de combat ou de fuite, ce camouflage aurait pu nuire aux évolutions de l'énorme locomotive qui guettait sa proie sur cette voie de garage perdue dans l'immensité glacée.

Une grande nervosité régnait parmi l'équipage qui se préparait à l'abordage, mais comme toujours Kurts restait très maître de lui, voire distant.

Lien Rag pensait à son fils Jdrien, à Yeuse son amie. Il aurait aimé lui faire savoir qu'il était sain et sauf sous la protection de Kurts, mais n'avait aucun moyen de la prévenir sans risquer que son message soit intercepté par la Sécurité Militaire de la Compagnie. Que ferait-il en Zone Occidentale parmi ce Peuple Roux qui essayait de se tailler un pays entre deux Compagnies puissantes ? Quand pouvait-il espérer revoir son petit garçon ? Peut-être pourrait-il le faire venir un jour dans ce pays neuf qui deviendrait le sien ?

— Train charbonnier signalé, tout le monde à son poste de combat, lança Rando dans son micro.

chapitre II

C'était un très long convoi lourd et lent qui était tiré par une très vieille loco. Toutes les machines récentes étaient réservées aux fronts. D'après le radar, il se composait d'une soixantaine de wagons-citernes remplis de charbon liquide.

Lorsque le mécanicien aperçut le mastodonte sur la voie de garage, il ralentit instinctivement, stupéfié d'un modèle inconnu, gigantesque. Certes, dans la Concession, la légende de la locomotive-pirate existait bel et bien, mais personne n'y croyait. On n'avait jamais représenté dans les journaux que des dessins exagérés, ou peu conformes, de la locomotive de Kurts. Pour quelques secondes encore le mécanicien ne pensa pas que ce puisse être celle-ci.

Ils aperçurent son visage à travers les vitres sales de sa cabine puis la motrice s'éloigna et l'attaque eut lieu peu après. Des sabords de la loco s'échappèrent, des grappins magnétiques qui vinrent agripper les wagons-citernes en des dizaines d'endroits. Les câbles se tendirent après avoir sifflé et le train de marchandises se mit à ralentir. Le mécanicien fit un appel de puissance, sans résultat. Et par différents sas les pirates équipés de combinaisons isothermes et de fusils-laser surgirent tous en même temps.

— C'est inquiétant, dit Kurts en désignant les gerbes d'étincelles qui montaient des rails tant les roues du train patinaient.

Il ordonna de projeter de la neige carbonique pour éteindre ce début d'incendie et protéger les wagons-citernes. Ses hommes montaient à l'assaut de la locomotive et du fourgon de queue. Les cheminots surpris n'opposèrent aucune résistance. Si loin des zones de combats, ils ne s'attendaient pas à une attaque aussi audacieuse.

Dix minutes plus tard, plusieurs pipe-lines étaient branchés sur les wagons et remplissaient les cuves de la locomotive-pirate.

Curieusement, Kurts commença à manifester quelque impatience. Il n'avait pas quitté du regard ses écrans et Lien le

trouvait un peu fébrile. Encore fallait-il vraiment l'approcher pour s'en rendre compte.

— Remplissage terminé, annonça une voix par haut-parleur depuis les profondeurs de la machine.

— On libère le convoi. Ordre au mécanicien de rouler immédiatement.

— Unité de guerre à l'avant, annonça un homme de veille qui orientait les caméras.

Une unité assez importante, d'après le radar également. Plus qu'un avis, une sorte de contre-torpilleur puissamment armé.

— Le train charbonnier va l'empêcher de nous rejoindre, dit Kurts.

— Unité de guerre à l'arrière. Un destroyer rapide certainement.

Le radar donnait un spectre étroit et hérissé de lance-missiles. L'écho sondeur affinait cette image et la rendait encore plus menaçante.

— C'est le piège, hurla Rando, je l'avais bien dit ! Nous sommes cuits !

— Destruction de la voie cinquante mètres après l'aiguillage de la voie de garage. Au laser et de façon qu'il n'y ait pas d'ondes déformantes pour le reste.

Ce qui fit hausser les épaules du second. Lien se souvint que ce genre de bâtiment de combat pouvait reconstituer lui-même les rails détruits grâce à une machinerie spéciale qui produisait de la matière plastique insufflée, assez solide pour supporter une centaine de tonnes.

— Il faut détruire le destroyer, dit Rando.

— Vous collez au train de charbon liquide et au besoin vous le poussez.

— Mais s'il prend feu ?

— Nous verrons. Il faut que le contre-torpilleur qui nous menace à l'avant cède du terrain. Dans combien de temps une voie multiple ?

— Quarante-cinq kilomètres.

Le passage de l'aiguillage fut délicat mais deux hommes le manœuvrèrent à la main et sautèrent ensuite sur la machine pour réintégrer le bord. Les lasers avaient détruit cent mètres de rails à

l'arrière, provoqué des éboulements de glace mais les destroyers modernes se moquaient de ces difficultés-là.

Le train de marchandises faisait du surplace, le mécanicien devant obéir par radio aux ordres du contre-torpilleur, mais c'était compter sans la formidable puissance de la locomotive-pirate qui commença de le pousser. Si le mécanicien freinait encore, le convoi allait se déformer, les citernes s'empiler les unes sur les autres et s'enflammer.

— Est-ce que notre capture est préférable à dix millions de litres de charbon liquide ? Je ne le pense pas.

Kurts voyait juste. Le mécanicien céda et le convoi prit de l'allure. Derrière eux le destroyer reconstituait la voie que le laser-arrière continuait à détruire par sections, mais l'énergie devait être économisée car le commandant paraissait prévoir d'autres attaques. Ils étaient sérieusement accrochés et par radio c'était l'appel général à la curée. Des unités devaient accourir de partout.

— Mais rien de trop gros pour nos armes, disait Kurts. Nous ne trouverons au pire qu'un vieux croiseur ou une corvette. Le reste est sur le front.

— N'y a-t-il pas une installation de hauts fourneaux dans le coin et des forges qui fabriquent des superforteresses ? lança Rando qui se mit à consulter rapidement l'ordinateur. Ce destroyer arrière n'est pas vétuste. Il sort de la fabrique. Par contre celui de devant n'est plus dans le coup. Tout juste s'il ne tire pas des torpilles... Et le train-citerne nous protège.

Pendant les quarante-cinq kilomètres de ligne unique rien ne se produisit et Lien commença à penser que la Compagnie n'avait pas su saisir sa chance. Il n'y avait que là, dans ce chaos glaciaire, qu'elle aurait pu vraiment coincer le pirate et le forcer au combat définitif.

Les responsables de la chasse paraissaient oublier que le pirate disposait d'une batterie d'ordinateurs très efficaces qui étudiaient cent hypothèses à la fois, fournissaient les plans de bataille, les descriptions des terrains, les ressources en aiguillages, postes automatiques et ponts tournants. Il y avait aussi des sous-stations électriques que le pirate pouvait faire sauter à tout instant, paralysant le trafic sur les réseaux les plus importants.

— Réseau France, annonça un veilleur. L'un des plus importants à proximité. Aux dernières nouvelles, quatre cent cinquante-six

voies. Il descend vers le sud en se subdivisant, dans quatre cents kilomètres environ, mais d'ici là, nous aurons l'occasion de nous en détacher.

— Essayons de bousiller le destroyer arrière, ordonna Kurts. C'est lui qui m'inquiète le plus. Sacrifiez une paire de missiles pour voir.

Mais le destroyer possédait des armes très sophistiquées et chaque missile fut détruit en vol par un canon automatique couplé avec un laser.

— Une torpille ? proposa Rando.

— Pourquoi pas.

Un vieux procédé mais qui parfois donnait des résultats. La torpille autopropulsée courait sur un seul rail et pouvait exploser sous les convois. Mais à la troisième, Kurts ordonna qu'on arrête. Le destroyer expédiait dans le rail des décharges électriques qui les paralysaient et les forçaient à l'autodestruction. Elles saccagèrent une centaine de mètres de rails que le destroyer réparait avec la même obstination.

— Il finira bien par épuiser ses stocks de résine, fulminait Rando.

Le mastodonte débouchait sur le réseau France en paralysant tout le trafic, le temps de s'insérer entre deux express. Désormais la lutte deviendrait difficile pour les navires de combats, à moins que...

Juste comme Lien pensait à cette éventualité, elle se produisit. La Compagnie interrompit le trafic sur des kilomètres, supprima même toutes les priorités, les fameuses bottes noires furent paralysées et ils aperçurent des personnages importants immobilisés dans leur luxueux loco-car, en train de devenir hystériques. Pour l'instant la locomotive-pirate parvenait à circuler, sautant d'une voie à l'autre à la faveur des aiguillages dont elle restait maîtresse. Kurts, depuis longtemps, disposait à son gré de tout le système électronique qui conditionnait la circulation. Même en inertie totale, il pouvait le solliciter en expédiant son propre courant, même si un verrouillage secret était ordonné. En principe, les responsables de la Traction et de la signalisation n'oseraient pas provoquer une paralysie totale des installations. Ce serait interrompre la fourniture du courant pour des milliers, des millions de personnes, les vouer à une mort assez rapide en cas de prolongation.

Cependant le passage de certains aiguillages devenait très ardu et l'ordinateur commençait à donner des signes de fatigue. Il fallut en coupler trois pour démêler l'écheveau de ces obstacles de la cybernétique.

Depuis longtemps le vieux train de wagons-citernes et le contre-torpilleur avaient disparu mais le destroyer menait la chasse, à la tête d'une véritable meute de bâtiments de combat. Mais, pour l'instant, il n'y avait rien qui venait de l'avant et la vitesse se maintenait sur ce formidable réseau. Ils slalomaient entre les convois immobilisés, convois de voyageurs, de marchandises, mais aussi palais de notables, villes entières en train de se déplacer sur les rails. On ne cessait d'envoyer des quartiers entiers d'un bout à l'autre de la Concession, pour des raisons économiques la plupart de temps, mais aussi pour punir les stations récalcitrantes, les villages trop contestataires. Il y eut des villes entières déportées dans l'extrême nord, en Sibérie, à proximité des combats. Lien pouvait en témoigner, qui avait recherché durant des mois les survivants d'une certaine F Station. Les hommes refusaient de plus en plus souvent d'être mobilisés, de partir à la guerre et la Compagnie punissait tout un quartier pour ces mouvements de révolte, si bien que les gens devenaient craintifs et délateurs.

La course de la locomotive-pirate était comme un cauchemar à travers des milliers de voitures, de wagons immobilisés. La plupart des voyageurs ne comprenaient pas ce qui se passait. Ils voyaient des destroyers à la poursuite d'une étonnante machine un peu rétro qui, de temps en temps, tirait sur ses poursuivants, en touchait parfois à mort, de vieilles unités mal défendues qu'une simple torpille monorail projetait en mille morceaux dans les airs.

— Unités à neuf heures, unités de combat à neuf heures... Quatre, peut-être cinq.

Elles accouraient de l'est, cinq vedettes rapides de la Sécurité, d'ordinaire réservées à l'ordre public. Moyennement armées, mais très mobiles et très profilées, si bien qu'un missile ne faisait que des dégâts moyens sur leur blindage. Et à bord de la locomotive-pirate, les munitions devaient être économisées.

— Lancez un message, dit Kurts. Si cette chasse continue nous attaquons des objectifs économiques, des trains de carburants, des silos et des sous-stations. Nous pouvons complètement paralyser ce

secteur pour des semaines. Si les Sibériens l'apprennent, ils attaqueront avec encore plus de hargne.

Un radio lança le message sur la même longueur d'ondes que le conseil d'administration de la Compagnie. Il n'y eut aucune réponse et les attaques surprises se multiplièrent. Un missile endommagea l'une des chaudières qui dut être vidée sous peine d'exploser lorsque le froid figerait la vapeur. Ils abandonnèrent derrière eux un énorme nuage solide que le destroyer en chasse pulvérisa en milliers de cristaux. Mais c'était une lutte à mort. Combien de temps la Compagnie pourrait-elle accepter de geler le trafic ? Il y avait des trains de marchandises destinés au front qui ne pouvaient plus attendre. Le moindre retard, alors que les Sibériens, depuis une semaine, attaquaient victorieusement, pouvait être fatal à la Transeuropéenne.

— Détruisez une sous-station, dit Kurts avec calme.

Un seul missile suffit et Lien pensa à la dizaine d'électriciens ainsi sacrifiés par le pirate. Mais la logique du combat pouvait, sinon justifier, du moins expliquer sa décision.

— Des cuves de carburant, annonça Rando avec jubilation.

Lorsqu'ils passèrent, les cuves brûlaient déjà. Un autre missile bien ajusté. Des millions de litres d'un pétrole rare qui montaient en flammes et en fumées noires vers le ciel éternellement bas de la planète. La nuit venait et rien ne paraissait vouloir changer. Ils fuyaient en saccageant l'économie de la Transeuropéenne, le destroyer les chassait et le trafic restait paralysé.

— Attention, nous approchons de Eiffel Station. Menacez de détruire le vestige métallique de cette cité.

Lien Rag sursauta. Il se souvenait que le dôme de cette petite ville était soutenu par un pylône en fer surgi des glaces. Lorsqu'on lui avait affirmé que la base de ce pylône se trouvait près de trois cents mètres en dessous, il avait d'abord refusé d'y croire, mais on avait creusé un tunnel en spirale qui permettait de visiter cette sorte de tour qui, tout en bas, reposait sur quatre pieds énormes. Il avait pu suivre d'ailleurs les étapes de la glaciation et ses effets tant physiques que chimiques sur le métal de ce pylône énorme.

— Lancez ce message. Nous quittons ce pays et nous voulons que cesse la poursuite.

Comme d'habitude, ils crurent qu'il n'y aurait pas de réponse, puis elle vint sous forme d'ultimatum :

— Nous vous laissons aller si vous nous livrez Lien Rag qui se trouve à votre bord.

Le glaciologue en resta stupide. Que se passait-il donc pour que la Compagnie négocie à ce prix ?

— Dites-leur que je suis ici librement et non en otage.

— Ils le savent très bien, dit Kurts, mais vous êtes devenu un personnage important.

Lien avait évité de penser aux différentes sollicitations venues de la Sécurité, des Néo-Catholiques. Ces gens-là s'imaginaient qu'il appartenait à la secte des Rénovateurs du Soleil et qu'il pouvait donner des renseignements permettant d'arrêter ceux qui voulaient que l'astre brille à nouveau sur la Terre.

— Nous refusons, et nous allons détruire Eiffel Station, répondit Kurts.

Ils n'étaient plus qu'à trente kilomètres de la ville et dans le crépuscule ils pouvaient en apercevoir des lumières. Seules lumières visibles, d'ailleurs, depuis que la Compagnie avait coupé le courant sur le réseau France.

— Il y a des gens qui doivent commencer à geler sur place, dit Rando. Ça va faire du bruit. Mais ils sont trop avancés désormais pour reculer.

Profitant de la nuit, le destroyer et sa meute tentèrent de se rapprocher, mais plusieurs bâtiments touchés à mort causèrent de si gros dégâts sur le réseau que le bâtiment de guerre laissa une bonne distance entre lui et son gibier. Comme ils venaient de lancer un missile de semonce en direction de Eiffel Station, la Compagnie capitula :

— Nous acceptons vos conditions mais si vous nous remettez Lien Rag nous sommes prêts à payer une très forte rançon.

— Ils s'obstinent à me prendre pour un otage, enrageait le glaciologue.

— C'est pour la galerie, disait Rando.

Ils abandonnèrent le réseau France pour un Transat qui se dirigeait droit vers l'ouest. Et le trafic reprit à cet instant si bien qu'ils naviguèrent à vitesse plus réduite parmi des centaines de

convois de plus ou moins grande importance. Le radar captait toujours le spectre du destroyer qui ne renonçait toujours pas.

— Nous essaierons de remonter vers le nord plus tard. Ils ne désespèrent pas de nous coincer sur un réseau moins dense et désormais nous devons nous méfier.

Ils auraient pu larguer quelques mines, mais Kurts n'était pas un homme aussi sanguinaire que sa réputation détestable le prétendait. Il désignait ces convois bourrés de voyageurs résignés qui mettaient parfois des jours et des jours pour parcourir une centaine de kilomètres. La mobilité, c'est la vie, l'immobilisme la mort, telle était la devise triomphaliste de la Compagnie, de toutes les Compagnies qui se partageaient ce monde glaciaire.

On apporta de la nourriture et Lien découvrit qu'il avait très faim et n'avait rien avalé depuis le matin. Tout le monde se jeta sur les viandes et les énormes pains cuits à bord. On apporta de la bière, du vin, de la vodka. Kurts le pirate possédait dans ses cales de quoi nourrir toute une ville avec des mets rares et délicieux. Il avait pillé des palais, des résidences somptueuses, attaqué des stocks destinés aux officiers de l'armée.

— Le destroyer ne renvoie plus d'échos, lui annonça-t-on avec beaucoup de joie.

On cria des hourras mais Kurts resta prudent. Il affirma que la chasse devait continuer sur un autre plan et demanda qu'on lui prépare plusieurs éventualités.

— Nous pourrions remonter vers le nord, mais pas encore. Ils ignorent pour l'instant si nous avons vraiment la volonté de retourner là-bas.

— Pourquoi pas Africa, proposa Rando. La frontière est libre. Nous ne rencontrerons pas de difficultés majeures et nous ne sommes pas recherchés dans cette Concession.

— C'est une solution à envisager, mais faudra-t-il faire le tour de la Terre pour rejoindre nos amis de Glass Station ?

C'était la récente capitale de ce no man's land où les Roux essayaient de construire une patrie qui ne doive rien aux Compagnies. S'ils y parvenaient, ce serait le premier pays affranchi du colonialisme ferroviaire.

— Nous pourrions aisément atteindre Africa par le réseau Méditerranée... Il doit être très peu surveillé et les échanges

commerciaux sont très nombreux. Ils n'oseront pas nous intercepter dans ce coin-là... Nous pourrions aussi trouver une autre silhouette, celle d'un cargo rouillé par exemple.

Lien finit par rejoindre sa cabine, exténué par une journée aussi mouvementée. Plus que jamais il admirait Kurts d'avoir su se sortir de nombreux pièges. Il restait calme, imperturbable et donnait les ordres avec pondération. À côté de lui, Rando ressemblait à un animal anxieux.

Il s'endormit et fit un cauchemar dont il ne se souvint pas au réveil. Mais, dès lors, il ne put se rendormir. Pourtant tout paraissait calme à bord, on roulait à une vitesse de croisière et la chasse paraissait avoir cessé. Kurts avait usé de toutes les ruses pour semer le destroyer et sa meute, changeant sans arrêt de réseau, d'aiguillage, ce que ne pouvait se permettre une unité de combat même autonome.

Pourtant il restait mal à son aise, comme tracassé par une chose qu'il aurait remarquée dans la journée et qui l'aurait atteint au plus profond de lui-même.

Était-ce Rando, le second de Kurts, dont parfois le comportement frénétique pouvait indisposer ?

Peut-être était-ce lié à ses propres inquiétudes au sujet de Jdrien, de Yeuse. Il aurait certes préféré les rejoindre, les serrer dans ses bras et l'idée de se réfugier dans la Zone Occidentale ne l'enchantait pas outre mesure. Mais non, c'était autre chose et il dut attendre le lendemain matin pour découvrir de quoi il s'agissait.

Kurts, pas plus que Rando, n'avait paru surpris que la Compagnie offre une rançon élevée pour le récupérer. Cette rançon faisait de lui un personnage important pour une seule raison. Kurts et Rando la connaissaient-ils ? Expliquait-elle les risques pris pour le délivrer ?

chapitre III

Chaque matin lorsqu'elle se réveillait, Yeuse écartait les rideaux de sa fenêtre et découvrait régulièrement le même spectacle. Toujours à la même heure, les cavaliers sibériens patrouillaient autour du train-cabaret au pas lent de leurs curieuses petites montures. Leurs chevaux à poils très longs étaient, disait-on, carnassiers, et la jeune femme éprouvait une sorte de fascination lorsqu'elle apercevait leurs énormes dents. D'après la légende, ces chevaux se nourrissaient de chair humaine, de cadavres. La raison pour laquelle ils paraissaient gras et avaient la fourrure luisante ?

Les Sibériens ne revêtaient que des fourrures de loup, selon leur grade, les peaux albinos étant réservées aux grades élevés. Mais ceux qu'on appelait Sibériens n'étaient qu'une fraction réduite de l'armée ennemie. La Compagnie Sibérienne possédait des bâtiments de combat et un matériel aussi importants que les Transeuropéens, la majeure partie de ses soldats n'étaient pas de race asiatique, mais ces cavaliers d'origine mongole impressionnaient plus qu'une énorme superforteresse crachant la mort par ses cent bouches. Sous leurs peaux de loup on n'apercevait que l'éclair sauvage de leurs regards bridés et chacun ne parlait d'eux qu'avec une voix terrifiée. Ils paraissaient insensibles au froid, à la fatigue. Lorsqu'ils participaient à une attaque, c'était à partir d'un train spécial de wagons-écuries. Les portes s'affaissaient brusquement, formant plan incliné, et dans un seul élan farouche, les Sibériens se lançaient à l'assaut en imitant le hurlement des loups de la steppe.

En dehors de ces attaques à la sauvagerie archaïque, les cavaliers sibériens surveillaient l'énorme butin et les prisonniers amassés par la progression foudroyante de l'ennemi. Le front avait été enfoncé sur plusieurs centaines de kilomètres et des dizaines d'unités de combat, de trains blindés et de convois de ravitaillement étaient tombées aux mains de la Sibérienne, ainsi que vingt mille hommes de troupe et le cabaret *Miki*.

Yeuse se pencha sur la couchette spéciale de l'enfant. Il était réveillé et souriait paisiblement. Jdrien ne se plaignait jamais depuis qu'il était avec elle, comme s'il avait compris que son sort dépendait uniquement de cette femme. Elle le prit dans ses bras et revint à la fenêtre bordée d'un givre épais. Chose étonnante, le chauffage fonctionnait très bien et l'électricité continuait à alimenter ce réseau. Une électricité qui provenait de la Compagnie Transeuropéenne. Quelque part un responsable avait omis d'interrompre la fourniture de courant. Ce n'était qu'une des anomalies de cette guerre, l'un des éléments de la pagaille monstrueuse qui régnait sur les lieux de combat.

Jdrien aimait voir les cavaliers sibériens et frémissait de bonheur lorsqu'il apercevait cette étrange statue animée que formaient l'homme et le cheval, souvent fondue par la couleur unique de la fourrure, grise avec des reflets cuivrés, en un bloc impressionnant. Jdrien appuyait ses mains sur la vitre, approchait son front et son regard grave suivait les évolutions de la patrouille. Lorsque le dernier Sibérien disparaissait entre les convois, il poussait un véritable soupir de regret.

Ensuite elle procédait à sa toilette, le mettait nu dans une petite baignoire faite d'une grande cuvette. Elle aimait le voir s'ébattre dans cette eau à peine tiède, découvrir la fourrure rousse qui gainait ses cuisses et son ventre, devenait plus épars sur la poitrine. Sa résistance au froid la surprenait toujours et lorsqu'elle le sortait il se contentait d'une simple fourrure alors qu'elle devait endosser une combinaison spéciale.

Il mangeait avec appétit, se développait plus qu'un autre bébé. Les enfants du Chaud, observait-on de plus en plus fréquemment, naissaient chétifs, connaissaient une enfance difficile et donnaient le plus souvent des adultes rabougris, de faible résistance physique. En près de trois cents ans de période glaciaire, la taille moyenne avait chuté de vingt centimètres. Un homme d'un mètre soixante-dix apparaissait comme une sorte de géant. Les guerres avaient décimé les sujets les plus vigoureux et, sur tout le globe, la race humaine qui vivait chichement d'un peu de chaud et de quelques calories perdait de sa superbe.

Seule avec l'enfant, elle aimait enfouir son visage dans sa fourrure et rêvait de Lien Rag, le père. Jdrien riait sans bruit, lui saisissait les cheveux, complice de cette tendresse.

On ne signalait aucune exaction ni mauvais traitement de la part des vainqueurs, mais ceux qui avaient tenté de s'enfuir vers les lignes transeuropéennes avaient été poursuivis par les petits chevaux carnivores et dévorés vivants, affirmait-on. De même ceux qui pillaient la nourriture abondante laissée par les armées en retraite.

Un Sibérien en peau de Loup Rouge était venu inspecter le cabaret, s'informer de la présence de ses acteurs et actrices. Il ne comprenait pas le genre de spectacle qui se donnait en un tel endroit. Théâtre, danses, musique ? Quand le directeur s'était résolu à lui montrer les photographies exposées à l'entrée de la salle, le commandant sibérien avait eu un haut-le-corps et avait piqué une rage surprenante.

— C'est une honte, c'est dégradant de mettre la pornographie en scène, de mimer la dépravation en public ! Ce genre de spectacle est interdit sur la Concession de la Compagnie Sibérienne. Je vous somme d'étudier une reconversion rapide de votre troupe. Je vous enverrai un observateur.

L'observateur était un Sibérien en peau de loup bicolore. Deux tiers de gris, un tiers de rouge. Un être curieux qui, pour intellectualiser son personnage, portait des lunettes. Il était très imbu de sa mission mais avait des propositions incongrues sur l'orientation que devait prendre le cabaret *Miki*.

— Il nous suggère de faire une sorte d'autocritique, gémissait le directeur. Autocritique de la Transeuropéenne et de ses mœurs. Il dit que le spectacle pourrait, une fois bien rodé sur le front, être proposé dans les grandes stations de la Sibérienne... En fait, je crois qu'il voit là une occasion de revenir à l'arrière et de se faire un peu d'argent. Il veut écrire le scénario avec les auteurs habituels de nos sketches. C'est la catastrophe. Si jamais ça marche, nous allons nous retrouver au fin fond de la Sibérie et sans espoir de retourner un jour chez nous.

— Où c'est, chez nous ? demanda le Gnome goguenard. Peux-tu le dire, grand directeur de l'illustre troupe *Miki* ? Est-ce sur le front ou bien dans des villes sinistres de l'arrière où pour arracher un

rictus à un spectateur il faut exhiber son pénis affublé d'un postiche quatre fois plus gros ?

— Arrête de persifler, le Gnome, dit quelqu'un. Le lieutenant Oude ne plaisante pas et attend déjà une proposition d'ensemble pour justifier sa présence auprès de nous.

Un général mal informé vint un soir faire une visite inopinée. Il portait une peau de loup blanche en rappel de son grade mais de façon différente, une sorte de dolman sur sa combinaison isotherme. Il n'avait qu'imperceptiblement le type asiatique, sa peau était blanche et couperosée par l'abus d'alcool et de nourriture épaisse. Sur un rapport mal compris, il s'imagina que le cabaret était une sorte de bordel exclusif des officiers de l'armée ennemie, et exigea des femmes pour lui et ses trois accompagnateurs.

— Moi j'en veux deux, fit-il en roulant des yeux terribles qui affolèrent le directeur.

Mais sans difficulté il y eut cinq volontaires plus ou moins résignées selon leur tempérament. Un instant. Yeuse appréhenda le pire, car le regard sournois du général se posa sur son visage.

Ce fut l'une des premières alertes et Yeuse estimait que la situation ne cesserait de se dégrader avec le temps et qu'il fallait songer à une possible évasion. Elle était de l'avis du directeur. Dès que leur nouveau spectacle serait rodé, on les enverrait au fin fond de la Concession.

— Pourtant nous devons proposer un synopsis.

— Eh bien, établissez-le en reprenant les scènes les moins choquantes de notre programme. Elles étaient satiriques et garderont leur force critique.

Le lieutenant Oude accepta d'assister à quelques séquences, mais lorsque l'une des filles arriva les seins nus, il poussa les hauts cris. Elle dut passer un vêtement pour ne pas offusquer sa pudeur.

Lors du recensement, Yeuse dut parler de Jdrien qu'elle présentait comme son fils. La présence d'un enfant ne surprit pas tellement les Sibériens, les cavaliers Mongols amenant souvent leur famille dans des trains spéciaux à quelques kilomètres du front, ce qui expliquait à la fois leur comportement correct avec les prisonniers mais aussi leur férocité au combat, comme si chaque fois leur maisonnée se trouvait directement menacée.

Yeuse essayait de se renseigner sur l'éventualité d'un retour clandestin en territoire transeuropéen. Les réseaux étaient intacts et des trains divers circulaient en direction de l'ouest. Mais peut-être y avait-il un endroit oublié que l'on pourrait emprunter.

Elle commença de s'aventurer à l'extérieur, mais lorsqu'elle voulut franchir les limites accordées aux prisonniers, elle fut poursuivie par un cavalier et crut défaillir d'horreur en entendant claquer dans son dos les puissantes mâchoires du cheval à fourrure.

Les prisonniers étaient entassés dans des wagons vétustés et mal chauffés, souffraient de la faim, de maladies. On en évacuait quelquefois tout un lot vers l'arrière et chacun d'affirmer qu'ils allaient nettoyer la glace sur les dômes et les verrières des stations.

— Ils n'ont pas de Roux ?

— On n'en voit jamais dans les rangs sibériens.

— Pas plus que chez nous, directement sur le Front.

Le Gnome, qui possédait un courage insolent, posa la question au lieutenant Oude qui parut surpris et eut une réponse sibylline :

— Chez nous la protection des dernières espèces vivantes évoluant en liberté a reçu une solution très satisfaisante. Le conseil d'administration n'a qu'à se féliciter des mesures prises.

— Mais les Roux, où sont-ils, sur les dômes, sur le toit transparent de vos villes ?

— Certaines tribus paraissent en effet attachées à ce genre de travail, dit le lieutenant Oude, comme d'autres aiment travailler dans des exploitations agricoles, forestières ou minières.

— Je vois, dit le Gnome. C'est comme chez nous, avec en plus la protection des espèces vivantes ?

— Exactement, fit Oude épanoui.

— Mais si les Roux étaient en fait des hommes ?

Oude faillit sauter au plafond de la salle de spectacle aménagée dans un double wagon.

— Des hommes ? Vous délirez ! Il est prouvé que c'est une espèce à peine évoluée d'anthropoïdes qui a fini par s'adapter à la période glaciaire. Originaire de l'ancien sud asiatique, cette race de grands singes a eu le temps de modifier son métabolisme pour affronter le froid qui se répandait sur le globe. N'oubliez pas qu'il a fallu plusieurs dizaines d'années pour que la glace se forme en certains endroits.

— Une évolution en cinquante années, dit le Gnome avec un respect tel qu'il en devenait injurieux, c'est une chose stupéfiante.

— Les orangs-outangs se seraient mis à se reproduire plus vite, ce qui explique qu'en une quinzaine de générations ils ont acquis des caractères que l'homme ne possédera que dans quatre ou cinq siècles.

Le Gnome était assis au bord de la scène, les genoux sous le menton, sa tête plus large que haute seulement animée par deux grands yeux mélancoliques. En permanence, il portait un bonnet de laine dont le pompon retombait sur son épaule.

— Donc, l'union entre une femelle ou un mâle Roux et un homme ou une femme ne produit absolument rien ? Même pas un être stérile, comme c'était le cas autrefois entre âne et cheval ?

— L'idée d'une telle union me révolte, dit le lieutenant. Ce genre de perversion est hautement condamnable et relève du train psychiatrique. Mais c'est un fait qu'une telle union est stérile. L'Académie des Sciences sibérienne l'a affirmé à plusieurs reprises, mais l'absence de fécondité ne justifie pas pour autant cet acte répugnant.

— Il n'y a jamais eu d'exceptions ? demanda le Gnome.

Yeuse qui assistait à cette conversation depuis le fond de la scène, invisible et anxieuse, n'avait qu'une peur, que le Gnome dans sa hargne de convaincre ne se laisse aller à une imprudence et ne signale la présence de Jdrien, métis d'un homme et d'une Rousse.

— Puisque c'est un fait scientifique confirmé, s'exclama Oude, il n'y a pas d'exception à la règle !

— Je suis heureux de l'apprendre, dit le Gnome en inclinant sa grosse tête.

Son pompon lesté parut voler comme une balle et le lieutenant esquissa un geste de défense, mais il retomba sur le visage du Gnome.

L'établissement du synopsis de la future mise en scène se poursuivait cahin-caha, mais Oude était très mécontent de cette lenteur, ne cessait de menacer la troupe de sanctions.

— On vous coupera le courant, on réduira votre ration alimentaire à quinze cents calories, on vous obligera à participer à certaines corvées.

Ils cédèrent du terrain et bientôt il y eut une demi-douzaine de sketches prêts. Une représentation fut donnée devant un cercle restreint d'officiers et de généraux et ce furent ceux-ci qui se plaignirent du manque de fantaisie de cette séance. Affolé, Oude alla dans les loges pour demander aux comédiennes de se dénuder légèrement, de montrer un peu de cuisses, un décolleté hardi. Elles s'offusquaient, lui rappelaient ces consignes. Ce fut un échec et Oude fut directement menacé par un général en fourrure de loup blanc d'être prochainement affecté ailleurs s'il ne donnait pas satisfaction.

Ce fut le Gnome qui lui donna un conseil avisé. Il lui fit comprendre qu'entre le puritanisme étatique de la Compagnie Sibérienne et la réalité de la guerre, il existait une coupure importante, que ces guerriers avaient besoin de spectacles plus légers que les gens de l'intérieur.

— Les non-combattants doivent garder leur gravité pour la vie de tous les jours et les combattants une certaine gaieté. Les premiers travaillent dans la sécurité, les autres dans le danger, voilà la différence.

En deux jours une autre représentation fut mise sur pied, un mélange assez déshabillé et gaillard qui déclencha l'approbation des officiers et, dès lors, Oude accepta de continuer dans cette voie. Il subit de ce fait un changement profond de mentalité au point de se montrer très entreprenant avec plusieurs filles de la troupe. L'une d'elles, indulgente, finit par l'entraîner dans sa cabine et alors il se crut définitivement perdu pour le rigorisme et opta tout à trac pour un certain laisser-aller.

Pendant ce temps, les projets d'évasion de Yeuse n'avançaient guère et la seule solution restante lui paraissait la route du sud. Si le cabaret allait en représentation dans ces lointaines contrées, peut-être pourrait-elle s'enfuir en territoire australien et, de là, par l'Africana, rejoindre la Transeuropéenne. Elle ignorait ce qu'était devenu Lien, le père de l'enfant, s'il était encore vivant. Au moment de sa fuite, il était accusé d'être complice des Roux, d'avoir un fils d'une femelle Rousse. Comment aurait-il pu vraiment s'en tirer dans de telles conditions ? À moins que la Sécurité ne l'ait sorti des griffes de ses persécuteurs, mais c'était peu probable. La Compagnie intervenait peu dans les faits divers du Grand Nord. Tout ce que la

Concession comptait de truands et de criminels se réfugiait dans ces régions septentrionales et la Sécurité fermait souvent les yeux.

La guerre paraissait s'éloigner vers l'Ouest et les membres du cabaret ne savaient s'ils devaient s'en réjouir ou s'en désoler. Le risque d'être bombardé n'était plus aussi immédiat mais d'autre part, si les armées de la Compagnie cédaient autant de terrain, qu'advierait-il de la Transeuropéenne et d'eux-mêmes ? Le Gnome avait beau prétendre que personne dans la troupe n'avait de chez-soi, ils auraient aimé se produire devant un public capable de les comprendre. Pour l'instant, ils jouaient dans leur langue qui mélangeait l'anglais, l'allemand et le français, mais plus tard devraient-ils apprendre le langage officiel sibérien ?

chapitre IV

Ce fut effectivement sous l'apparence d'un très vieux cargo ferroviaire que la locomotive atteignit le port glaciaire de Frontiera Station, situé approximativement au milieu de la Méditerranée ancienne, juste au-dessus de la Sardaigne. Des installations aussi puissantes nécessitaient une glace solidement assise sur une terre ferme. Ailleurs c'était la banquise, avec parfois des risques pour des convois très lourds. On se rapprochait du sud et l'épaisseur des glaces n'atteignait pas les mêmes chiffres vertigineux.

Dans un des bouges de l'immense cité, ils se procurèrent des faux passeports pour un prix exorbitant. C'était une ville curieuse et dangereuse. La protection était constituée de plusieurs demi-sphères reliées par des tunnels transparents, sauf pour le dôme le plus éloigné qui lui possédait des voies sous-glaciaires nombreuses. Parfois l'une d'elles s'effondrait, ensevelissant une rame de métro ou des draisines-taxis, mais on recommençait aussitôt ailleurs. La glace tout autour de cette station fébrile était plutôt noire et il fallait s'en éloigner de deux cents kilomètres pour retrouver la blancheur bleutée du nouveau monde glacé.

Toutes les races du monde se côtoyaient dans ce caravansérail qui dépassait en nombre d'habitants la capitale de Grand Star Station. Les Roux travaillaient sur les dômes, surveillés par des milices armées. Un trafic important enrichissait plusieurs centaines de négriers. Certains trains-cargos quittaient mystérieusement le port à destination d'Africana, déclarant une marchandise fictive, mais en fait deux mille ou trois mille esclaves Roux s'entassaient dans ces wagons.

Ils quittèrent Frontiera Station un soir où il neigeait fortement. Sous ces latitudes c'était fréquemment que le phénomène se produisait et ils purent atteindre très vite le large sans ennuis. Le réseau empruntait une direction plein sud, vers la Tunisie, mais à moitié chemin on trouvait un embranchement appartenant à

l'Africana qui, lui, se dirigeait vers l'ouest. On le disait peu sûr, fragile à cause des glaces peu épaisses. On disait aussi qu'il y avait des pirates qui attaquaient certains convois mais la locomotive de Kurts ne risquait rien. Son apparence de vieux cargo rouillé pouvait cependant leurrer quelques imprudents. Il y avait des pêcheries installées le long de ce réseau transméditerranéen. Loin, bien plus loin, au-dessus de l'ancienne Espagne, il se couplait avec un Transat, le VII mais toujours en territoire africain.

Le passage de la frontière s'effectua sans difficulté. Un officier visita le poste de commandement. Peut-être remarqua-t-il les P.C. de tir mais il signa le visa d'entrée sans autre réticence.

Lien avait repris toute son énergie et commençait à se demander ce qui pouvait bien le retenir auprès de Kurts. Une certaine curiosité peut-être, mais il pensait à Yeuse et à Jdrien. Dans ces régions australes, les nouvelles du front laissaient les gens indifférents. Ou alors les médias exagéraient en titrant : « Le front oriental enfoncé, les Sibériens déferlent sur la Concession. » Si cela était, qu'était-il advenu de ces deux êtres chers, du cabaret *Miki* ?

Dans la nuit la locomotive-pirate prit la direction de l'ouest. Kurts avait choisi cette zone d'insécurité totale pour gagner du temps et, au petit matin, Lien découvrit un spectacle inoubliable. Le réseau Transméditerranéen passait entre deux nappes d'eau immenses. Il était impossible de voir l'autre rive en regardant vers le sud comme vers le nord.

— Un affaissement de la banquise, expliquait Kurts. L'eau passe par-dessus mais la profondeur est faible, à peine quatre mètres aux endroits les plus bas.

— Mais comment le réseau est-il soutenu ?

— Il doit y avoir une accumulation de glaces ou alors un renforcement sous-glaciaire grâce à des pontons flottants ou je ne sais quoi.

L'impression restait cependant terrifiante et depuis la cabine on pouvait voir les rails onduler en direction de l'horizon. Ils se déplaçaient latéralement mais aussi en profondeur et parfois la machine donnait l'impression de basculer vers l'avant ou de grimper une pente. Il y eut même quelques passages dans une eau incertaine, mélange de glace et d'eau de mer, tandis qu'à côté c'était

le pack avec des icebergs plates-formes énormes qui se rapprochaient dangereusement du réseau.

Dans une station perdue, peut-être une pêcherie, ils purent se procurer du carburant au prix fort. Des visages patibulaires apparaissaient sous les bonnets de fourrure et ils aperçurent une sorte de bateau. En fait c'était un énorme bloc de glace taillé en forme de navire, avec un moteur vapeur qui actionnait deux roues à aubes. On leur dit que c'était pour la pêche, que la Compagnie Africana l'autorisait.

— Jamais la Transeuropéenne ne donnerait son aval, dit Lien.

Et puis ce furent les premiers animaux amphibies, des phoques mais aussi des dauphins adaptés à la banquise. On leur avait parlé de baleines se déplaçant sur la glace, mais ils n'en virent pas en Méditerranée. Ils roulaient à petite vitesse, ne croisant que d'autres cargos ferroviaires pourris, des convois informes, mal adaptés mais qui continuaient à se livrer à d'étranges trafics sur cette banquise à moitié rongée. On disait que la Méditerranée était réchauffée par d'anciens volcans comme l'Etna, le Vésuve et d'autres qui avaient surgi dans les fonds sous-marins.

Le réseau se réduisait, perdait des voies qui s'échappaient de chaque côté vers des destinations mystérieuses puisqu'au bout de l'horizon on ne découvrait rien, que la banquise parfois submergée avec juste le remblai de glace du chemin de fer.

Bientôt il n'y eut plus que quatre voies et une journée s'écoula sans qu'ils croisent un train.

— Imaginez, disait Rando toujours pessimiste, imaginez que nous allons droit vers une fracture, que le réseau soit coupé à cent, deux cents kilomètres... Nous n'aurions jamais dû venir ici. Notre machine est lourde, trop lourde. Nous allons mourir noyés dans cette eau glacée.

Kurts ne répondait pas, étudiait toutes les données que pouvaient fournir les instruments. Lien retrouvait ses connaissances de glaciologue et à plusieurs reprises il alla dans une chaloupe à l'avant de la locomotive pour sonder la résistance de la glace. Il y eut quelques points délicats à franchir, des ponts sur l'abîme liquide, mais tout se fit sans trop de risques. On approchait de l'ancienne Espagne et on aperçut enfin un vieux train de quatre wagons qui se dirigeait vers l'est en fumant allègrement. On échangea un message

radio. Le mécanicien de l'autre convoi affirma que tout allait bien, qu'il faisait la ligne depuis bientôt vingt ans et qu'il en avait vu d'autres que parfois la glace se soulevait de trente mètres d'un seul coup. Une autre fois il avait attendu l'arrivée des secours avec une cinquantaine de passagers.

— Nous avons attrapé de gros poissons et nous ne sommes pas morts de faim.

Plus loin une petite station de pêcherie puis d'autres et enfin une ville qui se situait à l'aplomb des anciennes îles Baléares. Ils purent refaire le plein car cette marche au ralenti, hésitante, avait en partie vidé les cuves.

La glace redevenait plus épaisse et c'était un véritable inlandsis sur lequel était bâti le dôme de cette cross station, une de plus. Des nunataks émergeaient, anciens pics des îles, certains même dépourvus de glace au sommet. Il y avait dans cet endroit tempéré plusieurs clubs privés pour milliardaires où l'électronique reconstituait les conditions anciennes d'un bord de mer tropical avec des palmiers, une fausse mer tiède et des filles nues. Mais l'accès à ces clubs était réservé aux gens riches, après une enquête serrée.

— Désormais nous allons pouvoir rouler assez vite pour rattraper le réseau Transat numéro VII. Nous le quitterons vers le tiers pour remonter carrément vers le nord. Nous serons alors dans le territoire panaméricain. J'ignore même s'ils nous laisseront aller plus loin.

— Vous pensez forcer les barrages ?

— D'après les derniers renseignements, les Panaméricains ne déploient que très peu de forces dans ce secteur. Ils se sont solidement implantés plus à l'ouest. Nous n'aurons peut-être affaire qu'à de petits commandos.

Le réseau ibérique était sévèrement contrôlé par les militaires de la Compagnie Africana qui avait toujours eu quelque mal à se maintenir dans cette région où opéraient des terroristes d'un Front National Espagnol, une anomalie dans l'organisation des Compagnies ferroviaires. Il en existait une douzaine dans le monde entier du même genre. Des réfractaires nationalistes faisant référence aux anciens pays, rejetant toute culture, toute langue étrangère. Nés depuis peu, ces mouvements recevaient une aide et

des armes des autres Compagnies. Il y avait des attentats contre les réseaux, les petites stations, des entrepôts de carburant. La Garde Noire d'Africana patrouillait continuellement et la locomotive-pirate fut escortée durant toute la traversée de ce pays fictif.

Et puis un jour ils découvrirent d'une hauteur l'une des plus grandes banquises du monde occidental, l'océan Atlantique complètement gelé sous cette latitude, jusqu'à Boston. La plus grande ville portuaire de la côte ouest s'appelait Atlantic Station. Les Panaméricains y étaient nombreux, près de cent mille disait-on. Ils commerçaient beaucoup avec Africana, encore plus depuis le début des hostilités avec la Transeuropéenne. Jamais Lien n'avait aperçu des trains-paquebots, des trains-cargos de cette taille. D'autre part les Panaméricains disposaient également d'une base militaire dont l'accès était interdit, au sud d'Atlantic Station.

Rando, qui disposait par hasard d'un passeport panaméricain, alla discuter à l'ambassade de ce pays, pour un visa de transit. Le point délicat serait pour plus tard, lorsqu'ils voudraient rejoindre la Zone Occidentale occupée par les Hommes Roux.

Atlantic Station était formée de cinq parties avec chacune une coupole qui venait s'encaster dans ses voisines avec une grâce architecturale merveilleuse. L'ensemble formait comme une fleur aux pétales bombés. Il n'y avait aucun Homme Roux qui travaillait à débayer la neige, mais par contre on en trouvait dans les zones en dehors de la cité, occupés à des travaux de traitement des ordures.

— En fait, les Panaméricains sont les maîtres de cette ville. Ils fournissent tout le carburant, toute l'énergie dont elle a besoin. La température y est plus élevée que n'importe où et la propagande panaméricaine est omniprésente. C'est aussi une plaque tournante de l'espionnage en Transeuropéenne. Les Panaméricains pensaient qu'ils seraient attaqués ici mais de ce fait les Africaniens auraient été entraînés dans la guerre et la Transeuropéenne a préféré attaquer dans le nord-est, où elle piétine d'ailleurs.

On leur accorda un visa de transit pour la Pacific Company, filiale de la Panaméricaine. Des officiers consulaires vinrent apposer des scellés sur les armes, les lance-missiles et les canons-laser.

Deux jours après leur départ ils suivaient la principale ligne fortement fréquentée par des trains-paquebots ultra-rapides et prioritaires, des trains-cargos, des pétroliers et des charbonniers.

Les Panaméricains disposaient d'une technique telle qu'ils avaient presque entièrement reconstitué leur puissance de jadis. C'était surtout l'énergie qui les rendait aussi forts et la Transeuropéenne espérait leur arracher quelques gisements de gaz sous-glaciaire, quelques puits de pétrole.

Les trains-paquebots panaméricains traversaient la banquise en une douzaine d'heures, lancés le plus souvent à cinq cents kilomètres à l'heure. Les trains-cargos mettaient, eux, entre deux et trois jours. Kurts racontait, au cours des repas, que les Panaméricains avaient construit plus au sud, là où la glace était la plus fragile, un véritable pont de glace entre l'ancienne côte du Sénégal et le Brésil. Un pont de glace artificielle.

— Un système réfrigérant l'empêche de fondre. Tous les cent kilomètres il y a une sous-station qui produit du froid, lequel est diffusé par des fluides circulant dans une tuyauterie fantastique.

— Il aurait mieux valu construire des bateaux, fit remarquer Lien. La dépense aurait été moindre.

— Vous oubliez l'accord secret entre les Compagnies, l'accord de New York Station qui proscrit toute autre forme de locomotion que le rail. Avec un bateau vous devenez maître à votre bord, pas avec un engin qui circule sur des rails.

— Mais vous-même, Kurts, fit remarquer Lien. Vous échappez à toute contrainte et pourtant vous utilisez les rails ?

— Je les combats avec leurs propres armes. Mais un jour ils trouveront un moyen si sophistiqué de contrôler les mouvements des engins roulants que ce sera la fin de la locomotive-pirate. Les Compagnies se font la guerre mais respectent l'accord de New York Station. Dans le temps, les pays se faisaient la guerre mais évitaient de détruire certains principes comme le capitalisme, n'attaquaient jamais certains centres industriels, certaines banques pas plus que les palais des dirigeants. C'est un peu la même chose.

— Et si un jour quelqu'un décide d'utiliser un traîneau à vapeur ou à réaction, un bateau sur les rares parties où la mer reste libre ?

— Il y a des rails partout qui forment de véritables obstacles, sauf dans le Grand Nord et sur les banquises. Le ballast lui aussi est un obstacle.

— Et si on réussissait à construire un avion ? Un seul avion qui sèmerait la terreur ? Les Compagnies n'en auraient pas pour longtemps.

Un jour, ils s'écartèrent de la grande ligne du réseau Transat VII pour remonter légèrement vers le nord. Pour la première fois Lien aperçut des véhicules légers qui roulaient sur les voies en utilisant des voiles. Au début, ce furent de simples sloops de pêcheurs artisanaux qui allaient ainsi d'un trou de pêche à un autre, mais ensuite ils aperçurent des trois-mâts fantastiques appartenant à des marchands d'huile de baleine qui remontaient du sud, les citernes remplies. Dans cette partie de la banquise, les vents dominants soufflaient du nord-ouest assez régulièrement et un trois-mâts économisait les trois quarts de son énergie. De plus il y gagnait une très grande indépendance. Ces véhicules atteignaient jusqu'à soixante-dix mètres de long, utilisaient des roues légères en alliage d'aluminium. Grâce à l'électronique, le jeu des voiles pouvait être manœuvré par deux ou trois hommes seulement mais certains « bateaux » avaient un équipage à l'ancienne, avec gabiers, officiers, passerelle et gaillard d'avant. La plupart chassaient les baleines, les phoques, les grands dauphins, tous ces animaux qui devenaient amphibies par la force des choses. On rencontrait de plus en plus souvent des troupes de baleines sur la banquise. Et la première fois où un écho radar en signala, Lien Rag attendit, impatient comme un enfant, de les apercevoir. Elles voyageaient vers le sud en ayant l'air de glisser sur la banquise, mais en fait elles s'aidaient de leurs puissantes nageoires pour progresser laborieusement. Elles étaient si lentes que les chasseurs auraient pu les harponner facilement mais désormais on exigeait une taille supérieure à vingt mètres pour avoir l'autorisation de chasser. Pour chaque proie harponnée on devait fournir un hologramme et les contrôles étaient sévères.

Enfin il y avait aussi des Roux qui marchaient en direction du nord, du nouveau pays qui se créait à leur intention. Au début, Kurts en avait embarqué toute une tribu et désormais il ne pouvait plus en charger un seul, il se contentait de leur fournir des vivres. La plupart remontaient du pôle Sud où ils vivaient assez nombreux et libres. Mais la nouvelle de la création d'un État leur était parvenue et ils s'étaient mis en route.

En plein midi, un patrouilleur de la Panaméricaine essaya d'intercepter le mastodonte. Kurts aurait souhaité négocier mais ils tirèrent un coup de semonce et annoncèrent par radio que la locomotive ne pouvait aller plus loin. Sinon on allait leur tirer dessus.

— Je dispose d'un armement supérieur au vôtre, décréta Kurts. Laissez-moi passer et il n'y aura pas de victime. Je ne désire pas verser le sang.

chapitre V

L'officier qui commandait le patrouilleur était un Panaméricain imbu de la puissance de sa Compagnie. Il ne doutait pas que cette étrange locomotive à la silhouette archaïque fût puissamment dotée en armes mais il avait pour lui la loi et se sentait sûr de son bon droit. Il fit envoyer un coup de semonce, un petit missile qui éclata juste au-dessus de la locomotive-pirate et la recouvrit d'une sorte de peinture rouge. Les gardes-côtes panaméricains marquaient ainsi les bâtiments récalcitrants, les contrebandiers et les trafiquants de tout poil.

Kurts eut un petit sourire froid et ordonna qu'on fasse sauter la tourelle gauche de ce patrouilleur insolent. Un seul coup de laser et le torpilleur fut décapité. Cela aurait dû suffire mais l'officier s'entêta. Alors que l'air glacé pénétrait dans l'habitacle il hurla : « Feu de toutes les pièces ! » Le blindage de la locomotive en avait vu d'autres et la riposte fut fulgurante. Le patrouilleur explosa littéralement, monta de plusieurs mètres au-dessus des voies pour se briser en quatre morceaux d'où s'échappèrent des corps déjà gelés. La locomotive poursuivit son chemin et Lien resta silencieux après ce combat, rapide. Kurts était toujours prêt à négocier mais lorsqu'il devait détruire, il le faisait sans atermoiements inutiles.

— Pourquoi n'attaquez-vous pas un de ces riches convois que nous rencontrons ? L'huile de baleine se vend un prix fou.

— Je n'attaque que les Compagnies, répliqua Kurts. Ma mission actuelle est de vous ramener auprès de votre ami Skoll à n'importe quel prix. Ne vous inquiétez pas, car je suis payé pour cette mission. Mais elle ne devait pas dépasser quarante-huit heures et il y a bientôt quinze jours que nous essayons de rejoindre la Zone Occidentale.

— Vous êtes payé ? J'en suis le premier surpris, dit Lien. Je croyais que Skoll et ses amis Roux se moquaient bien de moi.

— Skoll a pris du grade... Il a constitué des services de renseignements pour parer à toute éventualité. Vous n'ignorez pas combien leur position est délicate, fragile. Ils peuvent être balayés du jour au lendemain lorsque la Transeuropéenne osera engager ses mastodontes sur la banquise. Et on dit qu'elle y travaille.

— Comment cela ? fit Lien, surpris de la nouvelle.

— Le même procédé que les Panaméricains. Un pont réfrigéré artificiellement. Si elle peut s'emparer de Glass Station, de là elle déferlera sur tout le nord de la Panaméricaine, s'emparera des gisements de gaz d'abord, reconstituera ses stocks d'énergie.

Mais la voix de la vigie les interrompit. Il était deux heures de l'après-midi :

— Patrouille de gardes-côtes à trois heures. Quatre petits bâtiments et une vedette rapide très certainement.

Une vedette rapide lance-missiles qui pouvait se déplacer à une vitesse vertigineuse. Plus de trois cents kilomètres à l'heure. Pour l'atteindre, il faudrait que les chefs de tir préposés aux missiles visent juste.

— Branle-bas de combat, ordonna Kurts. Pas question de parlementer. Ils ne nous feront pas de cadeau.

La vedette prenait déjà de la vitesse et se préparait à couper la route de la loco à quatre cents mètres. Il y avait là un croisement de voies importantes. Kurts prit alors une décision stupéfiante :

— Faites sauter le croisement.

— Mais comment allons-nous faire ? hurla Rando.

— Feu ! ordonna Kurts.

Juste comme la vedette freinait pour se mettre en position de tir, le croisement sauta et le bâtiment emporté par son élan bascula par l'avant et resta piqué dans la glace tandis que de la vapeur s'échappait de ses flancs. Mais elle avait tiré un missile qui vint une fois de plus endommager la chaudière déjà mise à mal lors du dernier combat en Transeuropéenne.

— Arrière toute ! Il y a un aiguillage à dix kilomètres en amont, on le prendra.

Les petits bâtiments s'étaient immobilisés pour faire feu également. Chaque fois ils tressautaient sur leurs roues cachées par le blindage léger qui formait une jupe jusqu'au ras des rails.

Ils retrouvèrent l'aiguillage, repartirent dans l'autre sens, plein nord cette fois. Un temps ils naviguèrent de concert avec une magnifique goélette qui avait vraiment l'allure et la forme d'un ancien bateau à voiles. On avait cloué des lattes d'un bois précieux sur sa coque et elle avançait à bonne vitesse, toutes voiles déployées dans le vent d'ouest qui soufflait assez fort.

— Certainement un pont de la Compagnie, dit Kurts.

Il montrait le pavillon de la Panaméricaine qui flottait à la pointe du mât le plus haut.

— En hommage à la beauté de son bâtiment nous l'épargnerons, décréta Kurts.

— Dommage, fit Rando, il doit être bourré de richesses.

Le réseau du Nord s'effiloçait peu à peu et bientôt une seule double voie à peu près déserte se présenta sous les roues de l'énorme machine pirate qui augmentait sa vitesse.

— Nous allons bientôt pénétrer en territoire Roux. Les Panaméricains ont établi une sorte de barrage pour endiguer l'expansion des Roux mais comme pour l'instant ils leur sont plus utiles que nuisibles contre les Transeuropéens, ils ne sont pas très pointilleux. De toute façon, ils savent que nous avons déjà détruit deux de leurs bâtiments. Ils peuvent nous réserver une surprise.

Une toute petite station apparut avec un dôme minuscule. Deux ou trois cents habitants, pas plus, et le réseau faisait un crochet pour l'éviter. Ils pénétraient en territoire Roux et bientôt le radio capta un appel sur un circuit général.

— Bienvenue en Zone Occidentale, Kurts. Le colonel Skoll vous souhaite la bienvenue. Il a été prévenu. Il commençait à se demander si vous parviendriez à nous rejoindre.

Peu à peu une draisine découverte avec quatre Hommes Roux armés de fusils-laser vint à leur hauteur. Ils n'étaient plus qu'à cent kilomètres de Glass Station. Et ils atteignirent cette ville précédés par leur escorte. Lien y retournait après des mois et la reconnaissait parfaitement. Les sas d'accès avaient été reconstruits et les verreries qui lui donnaient son nom paraissaient fonctionner à plein.

Il descendit sur le quai un peu étourdi par ce long voyage, frissonna car le chauffage ne fonctionnait plus. Les nombreux Roux qui le croisaient paraissaient d'ailleurs avoir au contraire très chaud.

Skoll occupait l'ancien bâtiment mobile de la police panaméricaine.

Lien fut surpris de le voir torse nu, avec juste un pantalon, sa toison fauve foisonnant sur sa poitrine. Ils se serrèrent affectueusement dans leurs bras et se mirent à rire.

— Viens.

On lui servit de la vodka, des sortes de crêpes à la viande.

— Kurts a bien travaillé... Je ne pouvais pas te laisser mourir, pas vrai ? Les Roux de l'endroit m'avaient prévenu par radio et j'ai envoyé le pirate. Vous avez bien failli y rester tous, pas vrai ?

Étourdi, Lien hochait la tête, buvait un peu de vodka mais ne pouvait avaler un morceau.

— Ton fils ?

— Je ne sais pas.

— Le cabaret *Miki* est tombé aux mains des Sibériens.

Lien dut s'asseoir, sous le choc.

— Il fallait que je te le dise. J'aurais pu attendre demain mais il fallait le faire quand même.

— Sont-ils en vie ?

— Je l'ignore, les Sibériens ne tolèrent pas la présence de nos frères Roux dans les zones de combat. En fait, nous ignorons même ce qu'ils font d'eux. D'après les quelques renseignements dont nous disposons, les tribus sont parquées dans des zones strictement délimitées. Il y a eu des pogroms en différents lieux, des déportations. Certains travailleraient sur des dômes pour déblayer la glace comme ailleurs et dans des conditions aussi dures.

— Jdrou est morte. Jdrien est avec Yeuse.

Skoll s'assit derrière un bureau et l'examina avec attention :

— Tu parais soucieux. Tu as vieilli, tu n'as plus l'indolence d'autrefois.

— Tu sais à quoi je pense très souvent ? dit Lien. À cette terre sans glace qui se trouve dans le Grand Nord, bordée d'un côté par des falaises de glaces et un lac brûlant de l'autre. Si on réussit à y pénétrer, on doit pouvoir y vivre heureux. Il y a des rennes, de la végétation. C'est une oasis dans ce monde glacé.

— Tu voudrais y retourner avec Yeuse et Jdrien ?

— Peut-être.

— Et tu n'as pas d'autres amis ?

— D'autres amis ? Je m'en suis fait un peu partout. J'ai été emprisonné, j'ai joué l'Homme Roux dans le cabaret de Yeuse, j'ai travaillé sur un dôme de ville, j'ai été embauché dans une mine de sel... Puis dans une pêcherie. J'ai connu de braves gens, une brave femme lapone a élevé mon fils et est morte pour le protéger. Je ne sais pas ce qu'est devenu le professeur Hal Mern, les Néo-Catholiques me persécutent et la Sécurité aussi. À cause de certains de ces amis considérés comme séditieux.

Il avala un peu de vodka. Skoll téléphona et demanda si la cabine était prête.

— C'est à côté, tu seras bien. Il y a un chauffage indépendant. Nous, nous vivons par une température moyenne. Il y a des métis et des Roux de pure souche. Pour ces derniers, le zéro est encore trop chaud.

— Kurts ?

— Tu le reverras. On doit réparer sa machine qui a subi quelques dégâts, puis il reprendra ses courses solitaires. Il nous a rendu service, c'est déjà beaucoup.

— A-t-il été payé ?

Skoll parut embarrassé par cette question et essaya de ne pas répondre mais Lien insista et il avoua que le pirate avait reçu de l'argent, du carburant et des avantages.

— Tout cela pour me venir en aide, fit Lien Rag, méfiant.

— N'es-tu pas mon ami ?

— La dernière fois, nous nous sommes séparés comme si nous ne devions jamais nous revoir.

— J'ai réfléchi, dit Skoll ; nous avons vécu de tels moments, tous les deux.

— Tu attends quoi de moi ?

L'ex-lieutenant de la Sécurité transeuropéenne eut un sourire léger :

— Plus tard.

— Non, aujourd'hui, dit Lien, sèchement.

— Je veux que tu saches que même si tu refuses, rien ne sera changé entre nous.

— Alors, qu'attends-tu exactement de moi ?

— Nous avons besoin d'un observateur chez les Panaméricains. Ils préparent quelque chose et nous voudrions en être avertis.

Aucun Roux ne peut rendre ce service, ni un demi-Roux. Toi tu le peux. Ingénieur glaciologue, tu peux trouver une place dans un poste important.

Il se leva pour commander du thé et ce fut une Rousse sculpturale qui l'apporta. Une très jolie fille qui portait malheureusement une sorte de short en cuir, mais avait les seins libres. Ils pointaient, espiègles, à travers sa fourrure d'un brun chaud.

— Voici Lichte. Nous vivons ensemble.

Elle embrassa Lien qui frémit. Il avait un instant retrouvé la sensation d'êtreindre Jdrou.

— Les Néo-Catholiques nous aident, dit ensuite Skoll, mais nous commençons à prendre nos distances. Sans eux nous ne serions jamais sortis de la préhistoire. Nous avons fini par découvrir qu'ils poursuivaient un but machiavélique, en fait. Ou théologique, comme tu voudras. Il ne suffit pas de dire aux gens du Chaud que les Roux sont des émanations du démon, encore faut-il le prouver. Les tribus primitives sont en général douces et soumises. Nous, nous sommes révoltés, prêts au combat, et tels quels désormais nous faisons vraiment peur. C'est ce que voulaient les Missionnaires. Faire peur aux incroyants qui se terrent sous leurs cloches en verre.

— Pourquoi me parles-tu des Néos ?

— Ils veulent nous forcer au mariage, à suivre une vie très puritaine. D'accord pour imposer une certaine pudeur. Il n'y a plus personne désormais dans cette ville qui fasse ses besoins au hasard des quais et qui se permette de faire l'amour devant les autres. Mais nous ne voulons pas aller plus loin, perdre totalement notre culture primitive. Si nous nous civilisons trop, nous oublierons certaines de nos facultés. Lichte et moi levons l'étendard de la révolte contre les prêtres, et nous devenons également leurs cibles préférées, comme tu l'es toi aussi m'as-tu dit. Il t'a fallu du cran, de l'amour, pour vivre sur le dôme de cette ville et élever cet enfant, pour le protéger ensuite. Tu as l'air parfois indolent, d'un caractère faible, mais tu sais ce que tu veux et alors ta volonté devient inflexible. J'ai pu t'apprécier ? Je désapprouvais ton désir pour Jdrou, je le trouvais pervers, comme je te connaissais mal.

— Je n'ai rien d'un héros.

— Pourtant tu en es un. Sauver cet enfant, le dissimuler pendant des jours... C'est extraordinaire, biblique.

Lien sursauta :

— Tu as dit biblique ?

— Oui, j'ai lu la Bible et aussi d'autres textes. Pour comprendre les Néos qui interdisent justement ces lectures-là. Le froid n'existait pas alors, tu comprends ?

— Ne changeons pas de sujet. Tu veux que j'aille espionner les Panaméricains ?

— Je veux un observateur dans leur pays. Ils sont les plus puissants en apparence. Mais bientôt ils interviendront si les Sibériens progressent trop dans la Concession Transeuropéenne. Ils ne peuvent laisser cette Compagnie Orientale s'emparer de territoires stratégiques.

— Je ne serai jamais un espion.

— Tu iras vivre chez eux, profiter de leur confort, de leur abondance, n'est-ce pas magnifique ? Ton fils sera un jour citoyen de ce pays. C'est un fait. Tu ne peux le nier. Tu voudras partager nos peines, nos joies ensuite.

— Je suis un Homme du Chaud. Vous ne pourrez m'accueillir totalement sans arrière-pensée. Je préférerais aller vivre dans cette steppe sans glace dans le Grand Nord, élever des rennes, chasser les loups et tirer de l'énergie de l'eau bouillante du lac. Cela je saurais le faire, mais l'espion, non, pas question.

— Nous allons t'aider à retrouver Yeuse et l'enfant. Nous pouvons le faire. Nous t'avons sauvé une fois, nous les sauverons eux aussi, je te le promets.

— Et la gentille famille de Lien Rag pourra partir dans la Panaméricaine ? Yeuse passera pour ma femme, Jdrien pour mon fils ?

— Il serait dangereux de l'emmener là-bas.

— Tu le garderais en otage ?

— C'est faux, dit Skoll avec irritation. Nous l'élèverons comme un des nôtres. Tu ne peux désirer le couper de sa race. Allons, Lien, tu sais bien que nous sommes l'avenir de cette Terre puisque nous pouvons vivre en harmonie avec le froid le plus intense.

— Jdrien n'est Roux qu'à moitié, comme toi.

— Une fourrure nous suffit pour affronter moins cinquante degrés et même plus. Nous sommes l'avenir, la jeunesse de la Terre. Nous ferons de grandes choses alors que les Hommes du Chaud déclineront, se ratatineront comme des fruits trop vieux. Ils n'ont pas réussi à surmonter cette épreuve du froid. Leur société est à nouveau décadente.

— Il suffit de renverser le pouvoir des Compagnies, d'organiser une véritable démocratie. Je crois qu'il serait alors possible de vivre assez bien.

— Non, vous n'y parviendrez pas. Mieux vaut que tu sois avec nous, Lien.

Lien se pencha alors vers lui :

— Tu fais confiance à la glace ? Mais si un jour, prochainement, oui, si un jour elle devait fondre lentement mais inexorablement ?

chapitre VI

Peu à peu, avec une prudence mêlée d'audace calculée, le directeur du cabaret *Miki* avait redonné à son spectacle un ton plus décontracté. Sans aller jusqu'à la pornographie la plus outrancière, il avait glissé quelques scènes légères, des simulacres d'orgies qui ravissaient les officiers assistant aux représentations.

Le lieutenant Oude servait d'informateur à la troupe. Il rapportait les jugements de ses supérieurs sur le spectacle et le Gnome savait lui soutirer les renseignements les plus précieux.

Yeuse aurait pour sa part préféré que son numéro reste ce qu'il était au début de leur captivité. Les Sibériens ignorant tout des stars historiques qu'elle aimait imiter, que ce soit Marilyn Monroe ou Greta Garbo, elle avait donné quelques caricatures des femmes de Grand Star Station, la capitale de la Transeuropéenne. Sa principale victime avait souvent été Floa Sadon, fille du gouverneur de la 17^e Province, dont la vie scandaleuse provoquait, même dans la Concession Transeuropéenne, de vives réactions.

Sa nouvelle interprétation venait d'un très profond ressentiment contre cette fille impudique qui avait été la maîtresse de Lien Rag, qui n'avait jamais par la suite fait beaucoup d'efforts pour venir en aide au glaciologue. À la fois jalouse, rancunière et méprisante, elle en faisait une caricature éblouissante qui ravissait les Sibériens. Même si ces derniers n'avaient jamais entendu parler de Floa Sadon, ils avaient l'impression que toutes les épouses et les filles des gros actionnaires de la Compagnie ennemie ne pouvaient se comporter que de cette façon ridicule.

Yeuse apparaissait en faux manteau de loup blanc. Pas question d'utiliser de la vraie fourrure sans faire injure aux généraux qui assistaient à la représentation. De plus, ce faux manteau était plutôt une cape, avec des parements jaunes pour éviter tout incident. Yeuse se livrait à différentes activités qui soulevaient de gros rires, des lazzi. Par exemple, elle se maquillait outrageusement en scène,

ou bien enfilait des bottes aux talons vertigineux et glissait ensuite sur la glace d'une rue du décor. Mais le clou c'était lorsqu'elle faisait mine de séduire le Gnome, lequel, pour la circonstance portait une robe de Néo-Catholique. Le Gnome mimait des airs outragés puis la concupiscence. Yeuse entrouvrait sa cape sous laquelle on devinait qu'elle était nue. Le bout d'un sein, le haut d'une cuisse galbée suffisaient à soulever l'émoi et l'enthousiasme dans la salle. Le faux Missionnaire devenait de plus en plus luxurieux et sous sa grossière robe se produisaient d'étranges mouvements. Grâce à un mécanisme mis au point par le Gnome lui-même, des remous agitaient le tissu à hauteur de son ventre et dans la salle c'était du délire. Le lieutenant Oude, les premières fois, était vert de peur mais, désormais, il regardait la scène depuis les coulisses avec des yeux approbateurs.

Yeuse devenait de plus en plus provocante avec le faux religieux, avait des gestes, des bruits de bouche très graveleux. Elle finissait par ouvrir durant deux secondes sa cape, découvrant son intégrale nudité, et il y avait un silence soudain, les officiers retenaient leur souffle. Dans ces quelques secondes rapides, Yeuse se sentait violée par des dizaines de regards. C'était à la fois désagréable et troublant, très excitant même. Parmi ces Sibériens, il y avait des hommes très beaux, et elle n'était pas insensible à leurs charmes.

La cape refermée, elle s'approchait du Gnome et le soulevait dans ses bras. Ce n'était pas très aisé mais il l'aidait beaucoup. C'était le moment le plus haletant car elle fourrait ensuite sa main sous la robe grossière.

Au début elle avait pensé en retirer une croix, mais il y avait eu des protestations dans la troupe. Plusieurs acteurs ou machinistes appartenaient aux Néo-Catholiques. Alors elle s'était inclinée et ce qu'elle retirait de sous l'habit sacerdotal c'était un énorme biberon. Un éclat de rire s'ensuivait, puis à nouveau un silence fasciné, avec au début une gêne manifeste. Yeuse, comme une maman attentive, renversait le biberon sur sa main pour vérifier la température du lait, portait cette main à sa bouche. La scène se terminait lorsqu'elle donnait à téter au Gnome. C'était à la fois cynique et grossier, mais tout le monde en était satisfait. Yeuse aurait préféré une caricature plus fine et plus cruelle, mais le directeur et le lieutenant Oude prétendaient que trop de subtilité n'aurait pas été perçu.

— Si nous revenons chez nous, ce sera un très bon numéro, disait le Gnome.

— Nous laisseront-ils le jouer ? disait Yeuse plus réservée. Les Néos s'y opposeront et la Compagnie aussi.

Chaque soir, depuis trois fois, Yeuse remarquait dans la salle, au premier rang, celui des généraux et officiers supérieurs, un Sibérien de très haute stature portant une fourrure blanche et rouge, avec cependant plus de blanc que de rouge.

— C'est un colonel, lui affirma le Gnome.

— Colonel Sofi, dit Oude avec respect. Il commande les cavaliers Mongols. C'est un guerrier réputé et un cavalier fantastique. Dans son train il a réservé un wagon-écurie pour ses chevaux. On dit que ceux-ci ne sont nourris que de viande humaine, ce qui les rend rapides, courageux et féroces. J'en ai vu qui devaient être isolés dans des cages tant ils étaient dangereux et seul le colonel pouvait les apaiser. D'un regard, d'un mot, d'une caresse.

Le troisième soir, Yeuse se rendit compte que, sans y penser vraiment, lorsqu'elle ouvrait sa cape sur son corps dénudé, elle s'arrangeait pour que le colonel Sofi soit vraiment son admirateur privilégié. Elle s'approchait un peu plus des spectateurs, le regardait et ouvrait sa cape. De même le Gnome lui fit remarquer qu'elle prolongeait de deux secondes l'exposition de son corps. Le lieutenant Oude le nota également, mais affirma que c'était sans inconvénient. Elle rougit très fort et se hâta de rejoindre Jdrien dans sa cabine.

L'enfant jouait sagement sur le plancher. Il regardait surtout des livres d'images ou s'amusait avec des bouts de tissu. Il ne parlait pas encore mais comprenait tout ce que souhaitait lui faire entendre Yeuse et elle se demandait s'il n'était pas télépathe. Parfois il avait une façon de la regarder qui la rendait ivre de tendresse. Elle le prenait dans ses bras et le berçait en lui murmurant des mots inintelligibles, et Jdrien ronronnait vraiment. Elle lui parlait de son père et même si elle ne le faisait pas, la seule pensée concernant Lien Rag atteignait Jdrien, le faisait frémir d'impatience. Il cessait de jouer, s'approchait d'elle comme s'il venait aspirer, téter cette pensée qu'elle avait de son père. Yeuse avait l'impression qu'ainsi il la forçait à réveiller ses souvenirs, même les plus intimes, et que cet enfant, même sans les comprendre, puisse les faire siens la

troublait, mais elle avait du mal à lui refuser de fouiller dans sa mémoire. Peut-être avait-elle trop d'imagination, peut-être que Jdrien percevait certaines ondes bienfaisantes, s'approchait comme pour s'y baigner, mais parvenait-il vraiment à pénétrer sa pensée ?

La nuit, elle rêvait parfois de Lien, mais désormais la haute stature du colonel Sofi se faisait envahissante. Elle se donnait le change en se disant que c'étaient ses chevaux qui l'intéressaient, la fascinaient. Des chevaux qui mangeaient de la chair humaine ! Tous ceux des cavaliers Mongols en faisaient autant puisque le foin demeurait une denrée très rare sur le front, mais cette nourriture carnée provenait de déchets animaux.

Et un soir, alors qu'elle se changeait dans sa cabine tandis que Jdrien gigotait sur sa couchette, le lieutenant Oude vint frapper.

— Le colonel Sofi vous invite à souper.

— À souper, fit-elle goguenarde. Pense-t-il que je sois heureuse à la pensée d'aller manger une écuelle de soupe à la popote ?

— Le colonel Sofi vous invite dans son pullman particulier. C'est une voiture-salon très belle et il a quatre serviteurs pris parmi ses cavaliers.

Elle ne répondit pas.

— Je vous en prie, insista Oude presque suppliant... Le colonel est un héros légendaire. Si vous devenez son amie, il pourra aider le cabaret...

— Et vous en récolterez quelques avantages, fit Yeuse sèchement.

— Sinon nous allons être envoyés sur un autre front, encore plus au nord, et ce sera dans des conditions effroyables. Je vous demande d'y réfléchir.

— Dites au colonel que dans une heure je serai prête. Qu'il envoie une draisine.

— Il y aura mieux, dit le lieutenant.

Comme s'il voulait lui aussi l'encourager dans cette voie, Jdrien s'endormit très vite ce soir-là. Elle s'habilla assez somptueusement, endossa une robe du soir très décolletée sous laquelle elle ne portait rien, la longue jupe étant fendue jusqu'à la hanche.

— Je me moque de cette Floa Sadon et je me comporte comme elle, dit-elle à mi-voix devant son miroir.

Elle se couvrit d'un manteau en fourrure synthétique très chaud, attendit. Ce fut un Mongol dont on ne voyait que les yeux bridés qui

vint la chercher. Et devant le train-cabaret, elle découvrit, effarée, un traîneau attelé de quatre chevaux et dont l'intérieur était tapissé de fourrures de loups blancs et de Loups Rouges. Une capote en fourrure bicolore protégeait du froid mortel, et le colonel Sofi attendait à l'intérieur.

— Je croyais ce genre de véhicule proscrit par toutes les Compagnies, dit-elle. En vertu de l'accord de New York Station.

— Dans ce cas il ne devrait pas y avoir de cavaliers et je ne serais pas leur colonel, répliqua-t-il.

Ce fut sa seule explication. Le traîneau glissait sans bruit sur la glace. Yeuse fermait les yeux en essayant de ne penser à rien. Le colonel se taisait et devenait très intimidant. Et puis le traîneau s'immobilisa soudain. À l'intérieur d'un wagon dont on refermait la porte qui servait de rampe d'accès, Yeuse frissonna, se demandant si elle pourrait ensuite recouvrer sa liberté.

— Venez, lui dit Sofi en passant sa main sous la manche de son manteau, ce qui la rendit fébrile.

Il lui fit traverser un soufflet et le décor devint fabuleux, celui d'un roman du XIX^e siècle. Cette voiture était la réplique d'un appartement victorien, avec des meubles en acajou, des fauteuils capitonnés, des lampes nombreuses, si bien que la lumière était abondante mais chaude, légère.

La table était dressée, éclairée par des chandeliers en argent. Un majordome en vêtements anciens attendait et lui approcha son siège.

— Je croyais que les Sibériens vivaient plus simplement que les riches Transeuropéens, fit-elle avec un cynisme peu convaincant.

Elle était nerveuse, impressionnée, ne sachant quelle serait sa réaction future lorsque cet homme voudrait lui faire sa cour.

— J'ai un traitement spécial, dit le colonel. Je suis libre d'aménager ce train comme je l'entends. Il n'y a pas un général qui se permettrait de me faire un reproche.

Au mur il y avait des sabres de toutes les formes, de toutes les époques.

— Champagne, n'est-ce pas ? Il vient de votre Concession. Nous en avons capturé de pleins wagons. Vos généraux se soignent eux aussi.

Elle mangea sans trop savoir ce qu'elle avait dans son assiette. Un valet les servait en silence. C'était très bon, très sophistiqué. Elle buvait aussi du champagne comme pour s'étourdir. Le colonel parlait un peu plus que dans le traîneau. Il racontait ses origines. Il venait du fin fond de la Sibérie, mais du sud-est de cette Concession. C'était dans son pays, sa station d'origine, que les chevaux de combat avaient été conditionnés.

— Il y a cent ans il n'en existait que quelques couples. On se ruinait à les nourrir avec du foin. Et ils ne servaient à rien, même pas à la boucherie, puisque nous avons des rennes et des volailles. Quelqu'un a eu l'idée de leur faire manger des débris d'os et de viande, peu à peu. En trois générations ils étaient devenus carnivores. Et depuis l'élevage est très florissant. Toute ma famille en vit, depuis mes parents jusqu'à mes oncles, mes cousins. La station où ils vivent s'appelle d'ailleurs Sofi Station dans notre langue.

— Et sur le champ de bataille, vous ne leur donnez que des cadavres ?

— On vous a dit ça ? fit-il avec un léger sourire. Eh bien, on ne vous a pas menti. Il fallait que ces chevaux soient motivés, vous comprenez ?

— Conditionnés plutôt.

— Si vous voulez. Ils se lancent à l'assaut parce qu'ils savent qu'ils pourront manger à leur faim.

Elle frissonna. Sa peau nacrée se couvrit de chair de poule.

— Vous avez froid ?

— Je suis horrifiée, murmura-t-elle.

— Vous êtes sentimentale. Tout à l'heure nous irons voir mes propres chevaux. Ils sont magnifiques, superbes.

— Je ne sais pas si je pourrai...

— Je vous apprendrai à monter. Je suis immobilisé pour quatre semaines au moins. Nous sommes en train d'assurer notre progression. Elle a été si rapide ces derniers temps que nous avons failli nous laisser entraîner trop loin, trop vite. Il faut que nous respections une pause, que nous consolidions nos nouvelles conquêtes. Je suis en permission en quelque sorte, et je compte bien en profiter.

— Jamais je ne monterai un de ces monstres.

Le colonel Sofi leva sa flûte de champagne et lui sourit :

— Je parie que si. Vous aimerez.

— J'aurais envie de vomir.

— Lorsqu'ils vous emporteront à toute allure dans le vent glacé, vous penserez différemment. Vous savez qu'ils peuvent courir des heures sans se fatiguer, sans même s'arrêter pour croquer un peu de glace ?

Des heures de galop. Soudain elle se demanda à combien de kilomètres se trouvaient le front, les lignes transeuropéennes ! Elle se vit dans une image d'un romantisme échevelé, emportée par un étalon sculptural, tout enveloppée de fourrures et Jdrien dans ses bras.

— Mon cuisinier réussit les soufflés à la perfection. C'est un dessert savoureux, vous verrez.

Elle n'avait jamais rien dégusté de tel mais ne le dit pas. Elle avait décidé de se montrer très froide, très désabusée. Ce colonel voulait la conquérir en l'impressionnant, mais elle l'obligerait à se traîner à ses bottes.

— Nous allons rendre visite à mes chevaux. C'est l'heure à laquelle ils sont habitués à me voir. Et puis ensuite nous reviendrons ici.

Yeuse allait demander sa fourrure mais le majordome en apporta une autre somptueuse, véritable, en loup blanc et rouge. Mais la disposition des peaux était différente de celle de l'uniforme du colonel. Elle frissonna lorsque ce vêtement luxueux reposa, léger et chaud, sur ses épaules nues.

— Il est pour vous, dit le colonel.

Sans lui laisser le temps de s'étonner ou de le remercier, il l'entraîna vers la partie la plus éloignée du train. Ils traversèrent des wagons réservés aux cavaliers. Il y régnait une odeur de cuir et de fauve, mais pas désagréable pour Yeuse qui la trouva très sensuelle. Puis ce furent les premiers chevaux dans des sortes de boxes fermés. Elle était fascinée par leur tête, longue avec des orbites saillantes. L'œil était très protubérant, les naseaux effilés, les dents très longues. Elle avait vu des dessins d'un peintre ancien, Picasso, qui faisait des croquis auxquels ces bêtes, trois cent cinquante années plus tard, ressemblaient.

— Voici les miens.

Il y en avait une douzaine et trois d'entre eux se trouvaient dans des sortes de cages.

— Mes chevaux de combat. Ceux-là ne veulent que de la viande sur pied, si j'ose dire.

Elle détourna vivement la tête mais soudain découvrit ce qu'il y avait dans le râtelier d'un cheval proche. Elle pâlit, et le colonel Sofi n'eut que le temps de la saisir dans ses bras pour l'empêcher de s'écrouler.

À moitié évanouie, il l'emporta ainsi et lorsqu'il traversa les wagons réservés à ses hommes, Yeuse entendit des rires, des ricanements, des réflexions. Elle se sentait très faible, indignée, nauséuse, mais la bouche de ce colonel, à quelques centimètres de la sienne, la fascinait. Une bouche grande, charnue, qu'elle imaginait complaisamment sur ses lèvres, sur son corps.

Elle gémit sans trop savoir pourquoi et le colonel accéléra sa marche. Il termina en courant et bientôt ils furent dans le wagon pullman, et dans une sorte de chambre à coucher entièrement capitonnée. Il la déposa sur un grand lit carré. Elle entrouvrit les yeux, pensa qu'elle pouvait encore se relever, dire qu'elle voulait rentrer, le gifler peut-être à cause de ce spectacle qu'il lui avait infligé, mais elle restait ainsi allongée sur ce lit avec une jambe qui pendait, se détachait de sa robe fendue. Et le colonel Sofi était en train d'ôter son uniforme, de se dénuder. Lorsqu'elle vit son torse luisant de muscles puis son ventre elle défaillit une nouvelle fois. Dans un mélange d'horreur et de désir humilié, elle avait hâte qu'il écrase son corps, qu'il la pénètre de son sexe qui formait une sorte de hampe brune sur son ventre de couleur plus claire.

Elle crut, elle souhaita, qu'il allait arracher sa robe, mais non, il la déshabilla avec un soin délicat et sa bouche baisa chaque pouce de son corps dénudé. Une fièvre énorme s'empara d'elle au point qu'elle imagina qu'un étalon mangeur de chair humaine la dilatait de son membre.

chapitre VII

L'ex-lieutenant Skoll ne croyait pas aux Rénovateurs du Soleil. Il les assimilait à ces nombreuses sectes qui essayaient d'attirer les crédules pour leur soutirer de l'argent.

— Si on avait trouvé le moyen de dissiper cette couche de poussière qui nous cache le Soleil, on l'aurait déjà fait. Quand la Lune a explosé, quand la catastrophe s'est produite on a pu le prévoir et, à l'époque, la Terre disposait de moyens techniques fantastiques.

— On pensait que la Lune éclaterait en astéroïdes... Voilà pourquoi on a été surpris... Et puis la technique, la recherche scientifique ont régressé. Les Compagnies ferroviaires ont rapidement compris où étaient leurs intérêts. Ils sont étroitement liés à l'ère glaciaire. Sans la glace, les Compagnies s'effondrent, les gens peuvent redevenir indépendants, rejeter leur autorité. Il y a parmi ces Rénovateurs du Soleil des scientifiques, des ingénieurs. Mon ami Vak était un ingénieur des Mines très compétent. Il avait fabriqué un télescope optique et prévoyait d'en construire un autre électronique. J'ai vu le Soleil, Skoll, je te jure que j'ai vu le Soleil.

Le métis le regardait avec un sourire un peu moqueur et Lichte la Rousse ouvrait de grands yeux. Pour elle le mot Soleil ne signifiait absolument rien.

— Ils t'ont dupé, ou alors tu as eu des visions.

— Nous étions dans le nord, à cette époque où jadis les jours étaient de vingt-trois heures, je crois. En braquant la lunette astronomique dans un certain angle, on voyait quelque chose, une vague tache plus blanche. C'était le Soleil, Skoll. Ils pensent qu'avec des ultrasons, si le vide n'est pas total entre les poussières et la Terre, peut-être avec des lasers ou une autre technique, on peut flocler ces particules de Lune, les assembler en gros flocons qui se sépareront ou peut-être selon leur composition s'attireront, mais on

dégagera le Soleil. Ça peut durer des dizaines d'années, un siècle, mais les glaces commenceront à fondre lentement.

— Tu veux dire que les Roux, des demi-Roux comme moi, comme ton fils, seraient condamnés à disparaître ?

— Les Compagnies aussi, dit Lien.

— Et toi, tu voudras revoir le Soleil ?

— Je ne sais plus ce que je souhaite vraiment. Je veux que les Roux puissent vivre, que mon fils puisse devenir adulte, mais je pense à ces millions de malheureux qui végètent dans des villes sous globe mal chauffées. Ils ne sont pas heureux, ils souffrent de froid, de faim ; ils n'ont de l'avenir qu'une vue pessimiste.

— Et tu penses que si le Soleil devait un jour réapparaître, on pourrait les transformer rien qu'en leur faisant cette prédiction ?

— Quand les glaces commenceront à fondre... sur les dômes par exemple, ils seront bien forcés d'y croire... Et cela pourrait venir très vite. Les Compagnies, les Néo-Catholiques s'affolent vraiment. C'est pourquoi j'ai pris tant de valeur à leurs yeux. On a offert à Kurts une somme fantastique pour qu'il me livre.

Skoll se tourna vers son amie Lichte :

— C'est exact, Kurts en était même très surpris.

— J'ai connu un petit groupe de Rénovateurs. Il n'y avait qu'un technicien parmi eux, ce Vak. J'ignore tout du reste mais je suis certain que plusieurs scientifiques travaillent en secret sur ce projet.

Ils se trouvaient dans le bureau de Skoll. Ce dernier depuis plusieurs jours insistait pour que Lien accepte sa proposition d'aller en Panaméricaine, mais Lien voulait d'abord retrouver Yeuse et son fils.

— Laisse-nous le temps de les localiser. Dans ton cas c'était extrêmement facile puisque des Roux stationnaient dans cette région. Sur le front est il n'y a pas une seule tribu. Nous ignorons où se trouve le train-cabaret.

Dans la station qui servait de capitale aux Roux, Lien découvrait la naissance d'une civilisation différente. Dans cette Zone Occidentale, la prépondérance du rail n'existait plus. Le froid n'étant pas un ennemi, l'énergie perdait de son importance pour le confort du corps, mais en gardait pour la fabrication des aliments et pour la constitution d'une industrie. Les verreries locales fonctionnaient à moitié et on préparait des stocks d'objets en verre.

— Nous les exporterons pour les échanger contre de la nourriture ou des armes, expliquait Skoll.

— Les Compagnies ne reconnaîtront jamais votre existence. Encore moins lorsqu'elles sauront que vous acceptez la création d'autres moyens de transport.

Parmi ceux-ci il y avait des traîneaux tirés par des chiens, des chevaux à tête de bœuf mais aussi des traîneaux à moteur et surtout à voile. Les verreries utilisaient le gaz naturel de l'ancienne mer du Nord. Les Roux savaient le stocker, le liquéfier, le mettre en bouteilles. Ces bouteilles alimentaient des moteurs assez rustiques mais très robustes.

— Nous allons créer des commandos qui pourront intervenir n'importe où. Débarrassés de la contrainte des rails, nous serons très opérationnels avec très peu de monde. Malheureusement pour l'instant nous n'avons pas le véhicule adapté capable de franchir les ballasts et les remblais. La glace est sillonnée par des millions de ces remblais et de ces ballasts et cela limite nos déplacements. Un traîneau qui file à quarante kilomètres à l'heure grâce au vent se trouve soudain face à un obstacle infranchissable. Il nous faudrait les faire se déplacer sur coussin d'air, mais nous devrions dépenser une énergie précieuse.

Les Roux avaient retrouvé de vieilles bibliothèques aux livres précieux, mais avaient des scientifiques de plus en plus nombreux. Au départ les Missionnaires néo-catholiques avaient formé une petite élite qui s'était depuis en partie débarrassée de cette influence religieuse pour créer des écoles, des universités. Mais les Missionnaires en robe blanche et croix noire habitaient toujours Glass Station. Ils gardaient une grande influence sur l'éducation, avaient réussi à faire modifier les mœurs primitives. Lorsque des tribus, des isolés rejoignaient la Zone Occidentale, on les installait en dehors de la station. On commençait par les nourrir convenablement avant de leur apprendre à porter ce short ridicule sans lequel l'accès de la ville restait interdit. Le lieutenant Skoll trouvait que c'était très bien, qu'une certaine pudeur était nécessaire. Lien regrettait pour sa part que cet accoutrement dissimule une partie du corps des jolies filles Rousses. Il se souvenait de Jdrou, de la couleur plus claire de sa toison pubienne. Jdrou avait les cheveux aussi blonds que sa toison intime. La

première fois où il l'avait vue, il avait éprouvé une émotion sexuelle extraordinaire et depuis les jolies filles de cette race lui faisaient toujours le même effet. Il se retournait sur elles, lorgnait sur ces shorts en toile ou en cuir que gonflaient des fesses superbes, frissonnait lorsque le bout très aigu de leurs seins écartait leur fourrure.

Lui-même ne pouvait se promener qu'en combinaison isotherme, appartenait au monde du Chaud mais continuait à poursuivre sa chimère.

Skoll se moquait gentiment de lui lorsqu'il le voyait ému par Lichte ou les autres Femmes Rousses qui travaillaient dans son service. Mais il ne l'accusait plus de perversité comme autrefois et jamais ils ne parlaient de Jdrou qui était morte courageusement parce qu'elle ne voulait plus redevenir une esclave.

Lien essayait d'apporter son aide sur certains points, la glace, bien sûr, puisqu'il était glaciologue de formation. Il étudia l'assise de la cité et rédigea même un rapport. Il existait d'autres poches de gaz naturel que l'on pouvait exploiter aisément.

Sur le front, les Transeuropéens hésitaient toujours à lancer leur grande attaque. La fragilité de la banquise n'expliquait pas leurs attermoissements et Lien affirmait que la Compagnie manquait d'énergie, qu'elle avait déjà dû amputer la consommation des grands centres de la moitié de l'électricité nécessaire.

— Là-bas on a maintenant sous les dômes des villes des températures très basses. Non seulement les gens crèvent de froid mais ils ne peuvent se procurer suffisamment de calories puisque la nourriture devient rare et très chère. Le marché clandestin prospère. Le gaspillage sur le front sibérien est d'une telle ampleur que la Compagnie a dû envoyer des commissions d'enquête, mais elles ne serviront à rien. Les officiers responsables appartiennent aux familles des grands actionnaires de la Compagnie.

Un jour il rencontra une métisse de Roux et de Noir, une fille très gaie, pas très jolie mais d'une intelligence supérieure. Yedo. Ce fut elle qui sans le moindre complexe lui proposa tranquillement de coucher ensemble.

Yedo avait une formation de chimiste et travaillait à la production de gaz. Comme le froid polaire provoquait des inconvénients d'exploitation, Lien était allé dans ce laboratoire

d'analyse pour apporter son expérience. Il avait rencontré Yedo et peu après il se retrouva dans la cabine qu'elle occupait tout à côté de son travail.

— Tâchons quand même de ne pas nous faire repérer, lui dit-elle. Les Néos ont réussi à rendre suspectes les amours de ce genre. Ils disent que la race va vers sa décrépitude si les Roux acceptent des rapports avec les autres hommes. C'est toujours la même mise en garde.

C'était une fille très sensuelle qui retrouvait dans ces moments-là sa liberté primitive. Lien se souvenait de Jdrou qui, la première fois où elle l'avait vu, avait voulu savoir s'il était un homme parce qu'il portait sa combinaison isotherme. D'un geste très naturel elle avait cherché de sa main la preuve de sa virilité. À l'époque il avait été à la fois conquis et choqué par une attitude inconcevable dans son monde. Seule une dépravée comme Floa Sadon, fille d'un gouverneur de Province, avait de telles initiatives, mais c'était aussi par provocation.

Yedo se montrait insatiable et l'épuisait. Elle l'aimait parce qu'il avait le corps chauve, disait-elle, très impudique. Dès qu'il était nu, elle passait de longs moments à l'examiner sur toutes les coutures. C'était la première fois qu'elle couchait avec un Homme du Chaud et elle trouvait que c'était très excitant. Son humour devenait parfois d'une insistance désobligeante mais Lien n'y prêtait pas trop attention. Yedo et lui n'entretenaient que des rapports professionnels entre-temps. Jamais elle n'avait essayé de savoir s'il avait une autre liaison. Elle vivait au jour le jour, mais savait obtenir d'un mâle le maximum de plaisir.

Parfois Lien s'impatiait au sujet de Jdrien et de Yeuse.

— Si tu n'obtiens pas de renseignements je vais repartir, disait-il. J'irai sur le front de l'est pour retrouver leurs traces, je ne peux plus vivre ainsi.

— Tu as subi des épreuves difficiles, reconstitue tes forces, profite de la vie. Yedo n'est-elle pas gentille avec toi ?

Soudain Lien comprit que Skoll avait poussé la métisse dans ses bras.

— Tu n'as pas honte, fit-il indigné. Ou alors tu me fais surveiller par elle ?

Yedo, lorsqu'il lui fit des reproches cinglants, resta très souriante :

— Crois-tu que j'aurais accepté si tu ne m'avais pas convenu ? Je n'aurais jamais voulu d'un homme moche comme j'en ai vu dans le temps.

Yedo avait les jambes velues, ainsi que le bas du corps. À partir de la taille, sa fourrure s'éclaircissait, ne persistait que par une bande soyeuse entre les seins qu'elle avait très longs comme ceux de sa mère, une Noire d'Africana.

— Mon père était vraiment très beau, disait-elle. Il devait mesurer près de deux mètres. Il travaillait dans une ferme hydroponique et ma mère était sa patronne. Son mari était mort depuis un an lorsqu'elle a commencé à s'intéresser à lui. Je ne comprends pas qu'elle ait résisté si longtemps.

Mais en Africana également les relations sexuelles de ce type étaient interdites et elle devait cacher ses enfants lorsque des étrangers venaient visiter la ferme.

— On cultivait du café et du cacao. Ce sont des produits qui rapportent énormément. Ma mère est une femme formidable. Elle dirigeait l'exploitation agricole et nous éduquait. Elle a aussi appris à lire à mon père.

— Mais combien d'enfants a-t-elle eus ? demanda Lien effaré.

— Peut-être douze, mais huit ont survécu. J'ai des frères et des sœurs. Mais je suis la seule à être venue à Glass Station. J'ai fait des études. Il m'a suffi de cacher mes jambes pendant tout ce temps mais je tombais souvent amoureuse de mes profs et des autres élèves... Et la prudence m'obligeait à ne pas rechercher ce genre d'intimité. Et puis il y a eu un professeur de chimie organique terriblement séduisant. Je lui ai dit que j'étais métissée de Roux et j'ai vu que je le tentais. Nous avons connu des heures extraordinaires mais sa femme a découvert qu'il la trompait. C'était d'ailleurs une femme très puritaine. Elle aurait déjà fait du scandale si j'avais été une fille du Chaud. Lorsqu'elle découvrit que j'avais du poil aux pattes, ce fut horrible. Elle vomit de dégoût. Mais vraiment, tu sais. Elle disait qu'elle aurait surpris son mari avec une chèvre ou une brebis d'élevage que sa répulsion n'aurait pas été plus grande. Charmante, hein ? Il a fallu que je file au plus vite avec la Garde Noire aux trousses, que j'avertisse ma mère. Elle a pu cacher tous

ses gosses avant qu'on ne vienne perquisitionner. Aux policiers elle a expliqué qu'elle m'avait adoptée quand j'étais toute petite. C'était le seul moyen pour qu'on ne l'arrête pas pour vice contre nature. Tu te rends compte ?

Lien souriait mais dans le fond de lui-même subsistait quand même une certaine gêne. N'avait-il pas lui aussi l'impression de commettre un acte délictueux lorsqu'il couchait avec Yedo, et avant elle avec Jdrou ? Ne recherchait-il pas l'animalité dans ce genre de plaisir ? Lorsque les jambes recouvertes de fourrure de la chimiste se refermaient sur son corps, ne pensait-il pas parfois à quelque être mythologique, à une faunesse échappée des âges anciens pour sa plus grande satisfaction ? N'existait-il pas dans certains endroits secrets, des bordels où s'offraient des filles et des garçons nés de mère ou de père Roux ?

chapitre VIII

L'après-midi le traîneau du colonel Sofi se présentait ponctuellement devant le train-cabaret. L'officier supérieur ne se trouvait que rarement à l'intérieur. Yeuse prenait prétexte que Jdrien avait besoin de prendre l'air pour partir en promenade. L'enfant était émerveillé par ce moyen de transport, par les quatre chevaux nerveux qui les emportaient sur la glace à une allure incroyable. Au bout d'une demi-heure le cocher ralentissait et Yeuse pouvait apercevoir le colonel Sofi sur un de ses chevaux en train de l'attendre. Il en profitait pour dresser un animal, le forçait à des figures compliquées, à des soumissions stupéfiantes. Chaque fois ce spectacle laissait l'actrice rêveuse. N'était-elle pas elle-même soumise aux fantasmes de cet homme et ne les acceptait-elle pas avec une certaine avidité ? Ne lui faisait-il pas l'amour dans les fourrures de ce traîneau alors que Jdrien marchait maladroitement au-dehors et que le cocher devait tenir la bride du cheval de tête qu'affolaient les gémissements et le rut des humains ?

Sofi lui apprenait à monter à cheval et elle s'efforçait de faire des progrès, pensant sans cesse au jour où elle pourrait s'enfuir vers la Transeuropéenne.

L'enfant ne cessait de rire et de courir sur la glace, tombait sans pleurer, se relevait pour aller plus loin. Parfois il se jetait dans les pattes des chevaux et la première fois Yeuse avait cru mourir de frayeur.

— Ils ne le toucheront pas, vous verrez.

— Ils vont le dévorer, hurlait-elle tandis qu'il lui emprisonnait les mains pour l'empêcher de courir au secours de l'enfant.

Et il avait dit vrai, les chevaux carnivores ne l'avaient pas touché, l'avaient évité soigneusement de leurs pieds spécialement ferrés pour la glace.

— Votre fils est extraordinaire, disait-il souvent avec un regard incisif pour Jdrien.

Elle ne lui avait jamais dit la vérité. Il croyait que c'était son enfant.

— Il ne paraît pas craindre le froid. On dirait un vrai Mongol. Qui est le père ?

Yeuse ne répondait jamais. Elle commençait à savoir galoper et lorsque sa monture l'emportait vers l'horizon glauque, elle devenait ivre de liberté. Sans Jdrien qui était resté en arrière elle aurait éperonné son cheval pour qu'il continue ainsi des heures durant au-delà des lignes. Lorsqu'elle revenait essoufflée le cocher avait tout préparé pour le retour. Du thé brûlant, de la vodka, des gâteaux. Jdrien s'en barbouillait le visage, riait, mais souvent il contemplait le colonel Sofi durant de longues minutes.

— Que se passe-t-il ? murmurait l'officier supérieur. Que cherche-t-il à faire ? J'ai comme l'impression qu'il essaye de lire en moi.

— C'est une impression que donnent tous les enfants, se hâtait d'affirmer Yeuse. Jdrien est un enfant attentif et grave. Je crois que votre uniforme le fascine.

— Je lui en ferai confectionner un spécialement pour lui.

Un jour elle prit l'enfant que lui tendait le colonel, l'assit à califourchon devant elle. Ses mains emmitouflées se cramponnèrent à la crinière épaisse du cheval qui peu à peu galopait à perdre haleine vers l'ouest. Et soudain Yeuse prit une décision désespérée. Elle pressa les flancs de l'animal qui augmenta encore sa vitesse. Un panache de vapeur sortit de sa bouche taraudée par le mors et de petits grains de glace vinrent frapper le visage de Yeuse protégé par une cagoule. L'haleine du pur-sang se solidifiait. Il devait dépasser les cinquante kilomètres à l'heure. D'après ce qu'elle avait pu découvrir sur les cartes et dans les papiers du colonel, le front se stabilisait à une centaine de kilomètres, mais s'étalait en profondeur. Bientôt elle rencontrerait les premiers obstacles, les trains de renforts, les trains-hôpitaux, les trains de l'état-major. Une ombre flotta soudain à ses côtés et elle tourna la tête, reconnut le visage altier du colonel, ses dents luisantes dans un sourire crispé. Il avait dû soupçonner son intention et l'avait rattrapée avec le meilleur cheval de son groupe. Bientôt il s'empara de la bride du sien et le força à ralentir.

— C'était imprudent, dit-il.

Elle ne répondit pas et il la ramena avec l'enfant jusqu'au traîneau. Elle s'effondra dans les fourrures, reprenant à peine son souffle. Le colonel la rejoignit, laissa retomber les peaux qui formaient portières.

— Mon fils, murmura-t-elle.

— Il préfère rester avec le cocher.

Il s'installa en face d'elle, lui prit le visage entre ses mains :

— Vous auriez pu vous faire tuer. À moins de dix kilomètres il y a un corps de troupe qui surveille la zone des combats. Vous avez été imprudente, vous méritez une punition.

— La course m'a enivrée, dit-elle.

— Ne mentez pas, dit-il. Il va falloir payer.

— Je vous en prie, épargnez Jdrien, murmura-t-elle le cœur serré.

Sofi eut un rire sourd puis se renversa en arrière sans lâcher son visage. Il lui faisait mal et elle dut accompagner son mouvement. Il lui fit baisser la tête jusqu'à hauteur de son ventre, écarta ses fourrures et ses cuirs pour dénuder sa chair.

Lorsqu'il la laissa devant le train-cabaret, il lui dit :

— La prochaine fois ce sera autre chose qu'une simple exigence galante.

Elle se mit à le haïr follement mais continuait à aimer la jouissance qu'il lui donnait tous les jours, à plusieurs reprises. Chaque soir après le spectacle, elle allait le rejoindre à bord du traîneau de fourrures, chaque soir il la forçait à assister au repas de ses propres chevaux.

— Où trouvez-vous tous ces cadavres ? murmurait-elle.

— À moins d'un kilomètre d'ici nous avons regroupé les corps de nos ennemis. Ils forment un tas régulier de cinquante mètres de long sur dix de large et trois de hauteur.

— Vous êtes odieux, lui disait-elle.

— Mes chevaux ont besoin de nourriture. Comme les chaudières de vos vieux cuirassiers qu'on alimente de la même façon.

— Vous mentez ! cria-t-elle.

— Non. On ne brûle plus les cadavres dans des fours crématoires. C'était de l'énergie perdue. Désormais ils produisent de la chaleur, beaucoup de chaleur. Et pour mes chevaux des calories. Où est la différence ? Où est la cruauté ?

Elle s'évaderait. Elle lui volerait tous ses chevaux et s'enfuirait vers l'ouest. Elle aurait aimé avoir le courage de le tuer mais elle savait qu'elle ne le pourrait pas.

Lorsqu'il gisait nu à côté d'elle, le sexe désarmé, la peau blanche et luisante, à peine velue en certains endroits, elle ne retrouvait plus de cruauté dans son personnage. Il était confiant, fragile et elle l'aimait ainsi.

— Merci, disait le directeur du théâtre. Merci, Yeuse. Grâce à vous nous pouvons à peu près faire ce que nous voulons. Les bons de nourriture, de chauffage ne nous sont pas marchandés.

— Bravo, mademoiselle Yeuse, disait le lieutenant Oude. Bravo !

Le Gnome ne disait rien. Il désapprouvait cette liaison. Yeuse qui le prenait chaque soir dans ses bras pour son sketch avait découvert qu'il la désirait. Lorsqu'elle prenait le fameux biberon sous sa robe de moine, elle devait soigneusement éviter de frôler sa virilité tendue.

Un jour elle commit la faute de le prendre en pitié. Précisément un soir où le colonel Sofi n'assistait pas au spectacle.

— Si tu veux, chuchota-t-elle, tu peux me rejoindre tout à l'heure chez moi.

— Je n'ai pas besoin de ta pitié, fit-il avec rage et tandis qu'ils saluaient le public, déchaîné comme toujours, elle le sentit frémissant de haine.

— C'était juste en bonne camarade, dit-elle.

— Dans ce cas, rassure-toi. Il y a d'autres bonnes camarades que toi et je n'ai jamais manqué de ce genre de sollicitude.

Le colonel Sofi resta plusieurs jours absent. Le traîneau vint la chercher pour de longues promenades mais elle n'eut pas l'autorisation de se servir des chevaux de l'officier. Sofi restait sur ses gardes et peut-être devrait-elle trouver un autre moyen d'évasion.

Le colonel avait assisté à une très longue réunion de l'état-major général et lorsqu'il revint il annonça à Yeuse que l'offensive allait reprendre.

— Dans deux jours mon train monte en ligne, dit-il.

— Que devenons-nous là-dedans ?

— Vous suivrez à distance l'avance de nos armées. Je ne pourrai plus venir chaque soir mais je vais essayer de faire venir le cabaret aussi près que possible.

— Les Transeuropéens vont peut-être réagir, fit-elle avec défi alors qu'en fait peu lui importait le sort de la Compagnie. Celle-ci avait cru transformer ses assujettis en patriotes mais avait en partie échoué. Cinquante pour cent des gens vivant dans la Concession se déclaraient contre la guerre.

— C'est possible, dit tranquillement Sofi. Ils ont profité de ce répit pour acheminer de nouveaux transports. L'état-major pense qu'il y a des tractations secrètes entre la Sibérienne et ta Compagnie.

— Pour faire la paix, balbutia-t-elle pleine d'espoir.

— Bien sûr. Une grande conférence est prévue pour la fin de l'année. Ce serait l'Africana Company qui l'organiserait. Il paraît qu'un grave danger menacerait la Terre.

— Un danger extérieur ?

— Je n'en sais pas plus long.

Jamais il ne lui avait parlé aussi longuement et elle put informer ses amis du cabaret *Miki* de ce qui les attendait dans un avenir très proche. Beaucoup gémirent à la pensée de retourner sur le front, de devoir subir le tumulte et l'horreur de la guerre. Déjà, dans la nuit, on entendit à nouveau rouler de nombreux convois. La glace répercuta une fois de plus les grondements insupportables de cette machinerie de la guerre, des milliers de roues sur des milliers de rails, des centaines de wagons, de bâtiments de guerre de tout tonnage. Il en arrivait de plus en plus et Sofi reconnut que la Panaméricaine faisait un effort de guerre pour soutenir la Sibérienne.

— Elle ne veut pas que le front occidental la mette en péril. Elle préfère donner du matériel. Ça ne lui coûte pas trop cher en vies humaines. L'Histoire est un perpétuel recommencement.

Yeuse ne comprenait pas ce qu'il voulait dire. L'étude de l'Histoire au-delà du début de l'ère glaciaire n'était pas interdite, mais n'existait pas dans les établissements d'enseignement, si bien que très peu de gens savaient ce qui s'était passé du temps où le Soleil brillait.

Le colonel partit une nuit. Et tous ses amis en firent autant. Le cabaret donna une représentation exceptionnelle et Sofi vint rejoindre Yeuse dans sa cabine pour lui faire une dernière fois l'amour.

Le lendemain il n'y avait plus sur place que le train-cabaret, quelques vieux engins en panne, des wagons délabrés et surtout les ordures de plusieurs corps d'armée. Le vent en balayait quelques-unes, un vent qui soufflait du nord et accroissait encore le froid.

— Nous devons attendre les ordres, dit tristement le lieutenant Oude qui les avait réunis dans la matinée.

— Vous restez avec nous ?

— Tant que les pertes ne sont pas trop sévères, oui, sinon je devrai rejoindre mon unité.

Yeuse pensait qu'elle avait laissé passer sa chance. Mais avait-elle vraiment voulu s'évader, rentrer en Transeuropéenne, retrouver Lien Rag ? Elle aimait le glaciologue, mais le colonel Sofi l'emprisonnait dans un monde cruel et sensuel qui la fascinait. Lorsqu'elle lui échappait, elle retrouvait Jdrien et il était comme son fils, peut-être même plus. Elle n'aurait jamais pensé pouvoir devenir aussi maternelle.

Curieusement, l'enfant devenait triste et elle se rendit compte que depuis quelque temps elle ne pensait pas, en sa présence, assez souvent à son père. C'était Sofi qui occupait son esprit. Sofi et sa beauté sauvage, sa virilité exacerbée, ses chevaux, son comportement d'être au-dessus des morales humaines.

Le jour où elle fit l'effort de se souvenir de Lien Rag, l'enfant était en train de contempler un très vieux livre d'images que le Gnome lui avait apporté. Un livre datant d'avant l'extinction du Soleil. On y voyait des animaux, des véhicules étranges.

Elle s'assit en face de lui. Ce ne fut d'abord pas très facile. L'image de Lien ne parvenait pas à se reconstituer intégralement, et elle n'avait aucun épisode précis de leur vie à ressusciter. Mais peu à peu cela vint. Elle revécut la période où Lien, maquillé en Homme Roux, s'exhibait sur scène.

Jdrien cessa de regarder son livre, tourna la tête. Puis soudain, parce que son père faisait des sortes de cabrioles sur scène, il éclata d'un rire joyeux, se leva et vint s'appuyer sur les genoux de Yeuse.

— Encore ? demanda-t-elle.

Il inclina la tête et elle continua ainsi, laissa son imagination raviver sa mémoire. Toutes les scènes manquaient d'authenticité, mais elles avaient une base véridique. Le gosse ne demandait pas autre chose d'ailleurs. Il se laissait bercer par cette suite d'images mentales, souriait aux anges. L'adoration qu'il portait à son père prit soudain une telle valeur pour Yeuse que des larmes coulèrent de ses yeux. Jdrien, surpris, la regarda avant d'écraser un pleur sur sa joue.

— Je te promets que désormais je ferai tout pour que tu retrouves ton père Lien, murmura-t-elle. Je me suis laissé prendre au piège de cet homme mais c'est fini. Je souhaite qu'il soit tué à la tête de ses Mongols et qu'on ne me parle plus jamais de lui.

Mais Sofi revint un soir alors que le cabaret ne fonctionnait pas. Il n'y avait plus de clients, juste quelques escadrons d'éclopés qui nettoyaient sans entrain l'ancien dépôt. Le directeur ne voulait pas de cette clientèle. Le colonel dut frapper à ses volets pour qu'elle aille lui ouvrir le sas de la voiture.

Sur la voie en face stationnait une draisine blindée et elle reconnut le chauffeur. Ce n'était autre que le cocher qui conduisait le traîneau peu de temps auparavant.

— Nous attaquons dans quelques heures, à l'aube, lui dit le colonel.

Elle aurait voulu se refuser à lui mais à peine effleura-t-il son bras qu'elle y renonça. Il resta deux heures puis rejoignit son poste.

— Si nous sommes vainqueurs, vous viendrez jouer pour nous, lui dit-il. En première ligne.

Était-ce de la provocation de sa part ? Voulait-il la tenter ? Pour exercer ensuite de sévères représailles sur elle ?

Personne ne semblait capable d'émettre un vœu sur l'issue des combats. La troupe aurait aimé retourner dans sa Concession d'origine mais se doutait que ce n'était guère pour un avenir rapproché. Oude craignait de retourner au combat. Il aurait aimé organiser une tournée du cabaret à l'intérieur de la Sibérienne, avec un autre spectacle plus « comme il faut » ainsi qu'il le disait lui-même.

— Pas d'allusions osées, pas de scènes équivoques... Les dames de nos stations ne supporteraient pas ce genre de spectacle. Depuis la guerre ce sont elles qui dirigent les affaires des cités, veillent à la

bonne tenue morale. Si nous voulons gagner, il faut que tout le monde se forge une âme de vainqueur.

Hypocrite, il laissait entendre que si la Transeuropéenne éprouvait des revers c'était certainement à cause de gens comme les comédiens, qui savaient les fondements de la moralité.

— Nos femmes se sentiraient outragées si vous jouiez ces choses-là. Chez nous on n'y fait même pas allusion.

— Mais lorsque vous êtes entre hommes, vous vous débridez rudement, fit remarquer le Gnome.

— Les guerriers ont droit à quelques faiblesses, s'ils savent que ceux de l'intérieur se conduisent comme il faut.

chapitre IX

Finalement, Skoll avait réussi à convaincre Lien Rag de partir pour la Panaméricaine. Ensemble ils avaient étudié dans le détail le plan qu'utiliserait le glaciologue pour justifier sa venue.

— Tu emprunteras ce réseau secondaire. Tu te rendras vers l'ouest à bord d'un véhicule à voile.

— Saurais-je l'utiliser ?

— Ce n'est pas si difficile. Tu t'entraîneras avant le départ. Tu diras aux gens qui t'accueilleront que tu t'es évadé. Que tu es un glaciologue et que tu as été fait prisonnier par nous mais que tu ne tiens pas à rentrer en Transeuropéenne.

— Jamais ils n'avaleront ça. Tu les prends pour des naïfs ?

— Ils te mettront à l'épreuve, bien sûr, mais après tout la guerre ne fait pas rage entre les tiens et eux. Ils te toléreront finalement.

— Je vais me retrouver en train de déportation, dans l'ancien Alaska.

— Eh bien, de là-bas tu pourras passer en Sibérienne et retrouver ton fils. Mais n'oublie pas de me faire parvenir des messages. Il y a des tribus de Roux qui accepteront de les transmettre. Tu vas apprendre par cœur leur situation, le nom des hommes que tu devras contacter.

Yedo montrait sa tristesse alors que le départ approchait mais, très patriote pour le jeune État, elle l'encourageait.

— Tu seras le seul Homme du Chaud à nous avoir aidés, disait-elle, et nous t'en serons tous reconnaissants.

— Tous et toutes ? fit-il, goguenard.

— Tu n'es qu'un sale débauché.

Longtemps il avait pesé le pour et le contre. Rester à Glass Station n'était pas une solution. Il était admis, rendait des services mais il s'ennuyait. Il avait trop besoin d'action pour se contenter d'attendre patiemment une information sur le cabaret *Miki*. Il savait que Skoll tiendrait parole dès qu'il saurait quelque chose. Il avait

toujours eu envie de visiter la Panaméricaine et c'était l'occasion rêvée. Son travail d'espion ne serait pas trop dangereux. Il devait seulement transmettre l'état d'esprit des Panaméricains sur le nouvel État, et de son côté il intoxiquerait un peu ces derniers en leur faisant une description exagérée des possibilités militaires des Roux.

— Tu peux retarder de quelques mois, d'un an, leur attaque, lui répétait Skoll lorsqu'il voulait le convaincre, et pendant ce temps nous pouvons fabriquer des armes, des véhicules, nous implanter sérieusement. Ils ne nous délogeront pas facilement et tu dois le leur faire comprendre.

Il se prépara dès lors activement et trouva dans ces jours-là un dérivatif à ses inquiétudes. Il redoutait de plus en plus de ne jamais retrouver Jdrien. Il savait que Yeuse ferait tout au monde pour protéger l'enfant mais que pouvait-elle si le cabaret était de l'autre côté des lignes, en territoire sibérien ? Il lui serait difficile de s'évader et elle devrait attendre un armistice pour avoir l'espoir de revenir. Dans combien d'années ? Et quel serait alors l'âge de Jdrien ?

Peut-être pourrait-il devenir un personnage important chez les Panaméricains, capter leur confiance et il ne savait trop comment obtenir une mission pour la Sibérie.

Un soir que le vent soufflait de l'est, il embarqua à bord de son « truck » gréé en cotre et quitta Glass Station à bonne allure. Il navigua une partie de la nuit sur ce réseau secondaire qui se dirigeait vers l'ouest. Le risque le plus grand pouvait provenir d'un aiguillage bloqué ou d'épaves sur la voie. Il ne possédait aucun instrument de navigation, ni radar, ni caméra, ni sondeur.

En pleine nuit le vent devint si fort qu'il amena les focs, prit des ris dans la grande voile et navigua à petite allure, guettant l'horizon où, lui semblait-il, apparaissait parfois un point lumineux.

Au petit matin, très fatigué et marqué par le froid, il vint buter contre un poste avancé des Panaméricains qui devaient le guetter depuis des heures. Flegmatiques, ils s'attendaient à un Roux et furent surpris de découvrir un des leurs.

— Je me suis évadé, dit Lien avant de jouer les types complètement épuisés.

On le conduisit dans un wagon surchauffé, on lui désigna une salle de bains, puis un docteur, alors qu'il prenait sa douche, vint l'examiner, lui fit des piqûres :

— Vaccins antirabiques, dit-il. Les Roux en sont souvent porteurs.

Lien, indigné, faillit protester, mais il accepta sa piqûre puis alla déjeuner tout en discutant avec un gradé américain que les autres appelaient *chief* et qui fumait un cigare euphorisant.

— Nous sommes le poste du bout du monde, dit-il à Lien, et notre rôle est plus d'empêcher les gens de retourner à Glass Station que les Roux de nous envahir. Ça se passe comment avec ces drôles d'animaux ?

Il écouta le récit de Lien qu'un appareil enregistrait.

— Glaciologue, remarqua le *chief*... C'est bon, ça. Une spécialité c'est mieux que rien.

Tout se passa très bien jusqu'à ce qu'un homme pénètre dans le bureau. L'ancien chef de station de la cité que Lien avait laissée aux mains des Roux. Il voulait des précisions, montrait une grande véhémence.

— Vous êtes un prisonnier de guerre puisque vous êtes Transeuropéen. Le *chief* doit vous envoyer en camp de concentration.

— Doucement, vieux, dit le *chief*, ici c'est moi qui décide.

— Je ne suis pas prisonnier, dit Lien, puisque je voulais précisément rejoindre vos lignes. Les Roux m'ont capturé et gardé.

— Pourquoi avez-vous déserté ?

— Pour incompatibilité d'humeur avec mes chefs.

Ce qui fit rire le responsable du poste. Le chef de station insista pour qu'il vienne faire une conférence au camp de réfugiés.

— Nous sommes tous là-bas à attendre que nos armées reprennent Glass Station, mais apparemment ils n'en ont guère envie. Regardez-les. Ils ne pensent qu'à boire, bouffer et se tourner les pouces. Une poignée de Roux suffit à les terroriser.

Lien vit l'occasion de remplir une partie de son contrat avec Skoll :

— Une poignée, vous auriez vous-même abandonné devant une poignée ? Ils sont des milliers, oui, avec des armes sophistiquées, des lasers, des véhicules blindés. Il faudrait une véritable armée, des

convois, des bâtiments de la flotte pour les déloger. Un bombardement n'y suffirait d'ailleurs pas et ne ferait que détruire la ville qui n'a pas beaucoup souffert. Les verreries fonctionnent. Au ralenti, mais elles produisent du verre. Le dôme est intact. Il n'y a que le chauffage qui ne fonctionne pas. Ou alors pour quelques métis qui ne supportent pas le grand froid.

Tout le monde parut gêné. Chaque fois qu'on évoquait les métis, c'était la même réaction. Leur présence signifiait qu'il y avait eu violation des règles morales, fornication entre les deux peuples et ça, très peu pouvaient l'admettre, même si la plupart de ces hommes présents dans ce poste auraient violé avec frénésie une Rousse qui se serait présentée. Les chasseurs de Roux qui peuplaient les villes d'esclaves ne se privaient pas pour abuser des filles jusqu'à les faire mourir. Mais un métis né d'amours sincères, par exemple, ça ne pouvait exister.

— En somme ils se renforcent, dit le chef de station, toujours véhément.

— Ils reçoivent des provisions et des armes.

— Des armes ?

— Elles viennent je ne sais d'où mais ils en ont, ainsi que des unités de moyenne importance avec lance-missiles et canons-laser.

Cette fois le *chief* montra quelque incrédulité :

— Vous avez vu ce matériel ?

— On m'en a parlé. Il est caché aux environs sous des bâches blanches.

Il prenait un risque énorme en racontant ces choses-là. Les Roux n'avaient que des véhicules légers et préféraient équiper des commandos avec des engins n'utilisant pas des rails. Il en parla également et ce fut une nouvelle fois la stupeur indignée :

— Ils ne respectent pas l'accord de New York Station, fit le *chief* scandalisé, ce sont vraiment des animaux à deux pattes... On ne me fera jamais croire qu'un être humain doté de raison ferait une chose pareille.

— Que voudriez-vous qu'ils fassent ? Ils mettent sur pied des commandos qui pourront attaquer n'importe où en dehors des réseaux. Vous aurez peut-être un jour un de ces commandos qui vous surprendra. Vos appareils de détection ne fonctionnent que grâce aux rails, mais sur la glace ils sont inutiles.

Le *chief* commença à le regarder de travers. Cette prophétie lui paraissait d'un goût douteux. Le chef de la station de Glass Station lui fit promettre de venir répondre aux questions des réfugiés. On lui laissa un peu de temps pour dormir mais au réveil il fut conduit devant trois hommes silencieux qui venaient certainement d'arriver.

— Nous appartenons au Bureau des Renseignements, lui dit l'un d'eux. Voulez-vous recommencer votre récit ? Depuis votre départ des lignes européennes.

Il s'efforça de le faire sans se couper. Les enregistrements seraient comparés et chaque anomalie nécessiterait des explications de sa part. Il espéra ne pas s'en être trop mal tiré. Il fut reconduit dans son compartiment-cabine et on lui apporta un repas. Par la fenêtre il pouvait voir l'horizon vers l'est, avec le réseau qui rejoignait un point fictif de perspective tout là-bas, vers Glass Station. Un peu anxieux, il pensa à Yedo qui était si rieuse, puis à Jdrien et à Yeuse.

On revint le chercher et, cette fois, il dut fournir d'autres explications sur les équipements des Roux et sur les fameux commandos illégaux, c'est-à-dire en infraction avec l'accord de New York Station.

— Il y a des traîneaux à chiens, à chevaux, à voile. Certains peuvent emporter une trentaine d'hommes solidement armés, un canon-laser. Ils manœuvrent très bien à la voile et grâce à leurs patins en métal léger peuvent littéralement voler sur la glace. Le principal obstacle ce sont les remblais, les ballasts, mais ils espèrent résoudre prochainement ce problème, mais j'ignore comment.

Là, il ne mentait pas. Cette violation des accords de New York Station qui interdisaient l'utilisation de tout véhicule autre que ceux qui roulaient sur rails leur paraissait tout à fait monstrueuse.

— Vous savez, dit Lien, les Néo-Catholiques utilisent des traîneaux à réaction dans le Grand Nord transeuropéen.

— D'accord, mais pas pour la guerre, trancha l'homme du BDR.

— Oh ! ils mènent une sorte de guerre contre les Compagnies. Puisque j'en ai vu chez les Roux et précisément à Glass Station.

Mais comme toujours cette accusation ne plaisait pas du tout. On s'efforçait de la minimiser, de ne pas y prêter attention. Elle ne figurerait pas dans les rapports et Lien depuis longtemps se posait des questions sur la protection dont jouissaient les prêtres néo-

catholiques dans la plupart des Concessions, excepté dans la Sibérienne qui interdisait toute religion.

— Parlez-nous aussi de l'armement conventionnel.

— Il est en attente. J'ignore s'ils s'en serviront. Il est de moyenne importance. Je ne l'ai pas vu mais on m'en a parlé.

— Des Roux ?

— Des métis, dont une femme qui était mon amie. Je pouvais errer en liberté dans Glass Station à condition de ne pas en sortir.

Le plus maigre des trois hommes regarda les photographies prises par le *chief* à l'arrivée de Lien au poste et demanda soudain :

— Cette combinaison est toute neuve, d'où la sortez-vous ?

Skoll et lui avaient songé à cette question. Il avait même failli partir avec une vieille combinaison isotherme mais son ami Roux avait craint qu'il ne succombe sous l'effet du froid.

— Ils en ont des stocks pris sur les Transeuropéens et j'ai été chargé de les tester, sous surveillance, bien sûr. Je savais où elles se trouvaient. Moi, j'en avais une dans un état lamentable. Sans celle-ci je n'aurais jamais pu m'évader.

— Si vous étiez bien traité, pourquoi vous évader ?

Cette question avait été sérieusement étudiée par Skoll et lui-même :

— Parce que j'en avais assez... J'étais le seul Homme du Chaud à l'exception de quelques Missionnaires néos avec lesquels je n'entretenais aucun contact. Je ne voulais pas rester là-bas. Mais je ne voulais pas retourner chez moi... J'ai choisi de venir chez vous. Vous n'allez quand même pas me refouler, dites ?

Ils ne répondirent pas. Peut-être voulaient-ils tester sa réaction. Alors il prit un air très inquiet, regarda le *chief* comme s'il espérait un soutien de sa part. Mais le chef de poste parut assez ennuyé.

— Je suis glaciologue, je connais bien mon métier, je peux travailler. Vous savez bien qu'un bon spécialiste est difficile à former.

Ils ne répondaient toujours pas. Ils le laissaient partir dans sa cabine, mais désormais il fut appelé à comparaître à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. On ne le laissait jamais tranquille plus de deux heures d'affilée et même toutes les heures il y eut quelqu'un qui vint frapper à sa porte pour lui demander s'il avait besoin de quelque chose. Ils étaient en train d'affaiblir sa résistance

mentale en espérant que son prochain récit serait contradictoire. L'inquiétude s'empara de lui. Skoll avait pensé que l'interrogatoire serait léger, pas plus de quelques heures. Or il y avait bientôt huit jours qu'il était arrivé dans ce petit poste avancé et personne ne lui avait dit quel sort lui était en définitive réservé.

— Parlez-nous de ces véhicules qui peuvent circuler en dehors des rails. Les Roux ont-ils vraiment pu violer sans peine l'accord de New York Station ? Qu'en ont pensé les prêtres néo-catholiques présents à Glass Station ?

Il répondait aussi logiquement que possible. Sur ce sujet il n'avait rien à inventer puisque c'était la stricte vérité. Il n'y avait que sur le nombre et l'importance des effectifs de ces commandos qu'il devait exagérer un peu. Les trois hommes se relayaient désormais deux par deux. Le *chief* n'assistait plus que de loin en loin à ces interrogatoires.

— Nous vous transférons à Queb Station, lui annonça-t-on un jour, mais là-bas ce sera différent. Vous serez confronté à un ordinateur spécialisé dans les interrogatoires qui fera appel à des millions de données. Vous feriez mieux de vous montrer plus persuasif.

— Je raconte ce que j'ai vu, entendu et supposé, disait-il, et ainsi il ne s'engageait pas trop. Ils devaient se concerter pour essayer de dresser son profil psychologique.

— Racontez-nous votre vie autrefois. Quand vous étiez glaciologue pour votre Compagnie.

Alors il trouva une idée qui lui parut sensationnelle. Il leur parla de Floa Sadon, sa maîtresse, la fille du gouverneur de la 17^e Province.

— J'ai failli l'épouser mais elle avait des mœurs très dissolues. Il lui fallait toutes les jouissances, hommes, femmes, Hommes Roux.

Leur puritanisme fut ébranlé et ils l'écoutèrent d'abord figés puis bouche bée. Il prêta à Floa tous les vices, inventa des histoires que personne normalement n'aurait dû avaler mais que ces trois-là des Services Secrets gobèrent sans difficulté. Il décrivait des vices monstrueux, des positions ahurissantes, prétendait avoir surpris sa future femme dans des attitudes si effarantes qu'il avait fini par ne plus vouloir l'épouser.

— C'est alors que vous avez quitté la 17^e Province ?

— Exactement. Je suis venu effectuer une mission sur le front occidental. J'ai découvert alors que vous aviez saboté la banquise d'une façon originale. J'ai été chargé des sondages, de trouver une réplique. Et c'est alors qu'un commando de Roux m'a surpris à très faible distance de la ville de Glass Station. Vous savez le reste.

— Dites-moi, dit le plus maigre, est-ce que chez vous l'on parle d'une secte qui se fait appeler les Rénovateurs du Soleil ?

chapitre X

On l'accusait d'être un agent secret de la Transeuropéenne qui aurait transité par Glass Station avec la complicité des Hommes Roux.

— Nous avons des renseignements sur vous, glaciologue Lien Rag. Votre vie a été plus mouvementée que vous ne l'avez d'abord raconté. La Compagnie Transeuropéenne vous a accusé de manœuvres subversives en complicité avec un lieutenant de la Sécurité et un directeur de zoo mobile, également ethnologue. À cette époque vous essayiez de retrouver l'origine des Roux.

— C'est exact, dit Lien, je ne vous ai rien dissimulé. Je vivais dans le palais du gouverneur Sadon dont je devais épouser la fille. C'est ainsi que j'ai eu accès à sa fabuleuse bibliothèque et que j'ai pu avoir quelques documents sur l'origine du Peuple des Glaces.

— Que savez-vous exactement ?

Il dut se montrer circonspect, parler du sanctuaire religieux des Roux détruit par les Néo-Catholiques sans toutefois laisser entendre qu'il en savait plus.

— La destruction de ce sanctuaire a été un coup dur pour nos recherches.

— Que pensiez-vous réellement sur ces êtres primitifs ?

— Nous émettions des hypothèses. Pour les uns ils descendaient de cobayes ayant subi des manipulations génétiques, pour les autres c'était une tribu isolée qui avait subi une évolution rapide, une adaptation au froid. Enfin il y en avait qui affirmaient que les Roux provenaient de l'Espace.

Ce mot parut surexciter les trois agents du Bureau des Renseignements. Lien dut faire face à un déluge de questions, de menaces, une attitude véritablement hystérique chez des gens très calmes jusqu'ici. L'astronomie, les références spatiales étaient partout interdites, que ce soit en Transeuropéenne, en Panaméricaine ou dans les autres Compagnies. Peut-être y avait-il

un accord secret comme celui de New York Station sur les moyens de transports. En fait il semblait qu'une véritable charte existât qui réglait toutes questions brûlantes entre les Compagnies.

— Il n'y a pas d'espace, rugissait le chef des agents. Il n'y en a plus. La poussière lunaire a tout envahi. Il y a eu des explosions en chaîne. Des astéroïdes, Mars et d'autres planètes très certainement.

C'était une absurdité scientifique. La Terre aurait subi d'autres dommages que la privation de lumière et de chaleur, de sérieux ennuis de gravitation. Mais ces hommes-là étaient dépourvus de toute connaissance scientifique. Ils avaient une foi aveugle, fanatique, dans le respect des lois actuelles.

— Justement, dit doucement Lien, ces êtres auraient pu débarquer peu de temps avant cette série d'explosions... Parce qu'ils avaient prévu... Mais une fois sur Terre, ils ont rapidement régressé et...

— Alors ce sanctuaire, laboratoire ? lieu d'atterrissage ?

— Hélas nous ne savons pas, dit Lien.

— Nous avons d'autres renseignements sur vous. Nos ordinateurs sont les plus puissants du monde, ils emmagasinent des milliards de données, même en provenance des autres Compagnies.

L'homme venait de commettre une lourde faute. L'esprit de Lien réagissait aussitôt. La Panaméricaine avait-elle relié ses ordinateurs avec ceux des autres Compagnies, clandestinement ? Le chef des agents essaya de rattraper sa maladresse mais c'était trop tard.

— Nous avons tout un réseau d'espions qui travaillent sur la planète. Nous savons presque tout sur vous.

— Pourquoi m'interroger ?

— Pour tester votre duplicité.

— J'ai commis des actes délictueux, c'est vrai. Mais la Compagnie Transeuropéenne ne me fait plus confiance. Elle n'enverrait pas chez vous un homme qui l'a trompée si souvent.

— Votre Compagnie est prête à payer cher pour vous récupérer.

— Oui, dit Lien, cela je le sais aussi.

Il comprit qu'il lui fallait lâcher du lest. La veille, il n'avait répondu que de façon évasive sur les Rénovateurs du Soleil. Il pouvait peut-être orienter l'interrogatoire là-dessus, détourner de lui la hargne des agents secrets.

— Ma Compagnie pense que je suis un Rénovateur du Soleil.

Un silence épais suivit cette déclaration et le *chief* de ce poste avancé – il se nommait Kawson, Lien avait fini par le savoir – regarda Lien comme s’il venait de déclarer qu’il était anthropophage.

— L’êtes-vous vraiment ? demanda le patron des agents.

— J’ai connu des gens qui l’étaient. J’ai toujours cru que c’était une fumisterie superbe et puis on a fini par m’opposer des arguments qui me laissent perplexe. Il y a quantité de scientifiques dans cette secte. J’ai connu un ingénieur des mines qui pensait que l’on pouvait réellement flocler les poussières lunaires les plus infimes, créer des sortes de trous dans cette masse qui isole la Terre dans le froid et une lumière sale. Du jour au lendemain, il n’y aurait pas un ciel bleu et un soleil torride. Celui-ci réapparaîtrait parfois, irrégulièrement. Ses rayons glisseraient entre des plaques de débris lunaires, pourraient être reflétés et de toute façon la chaleur augmenterait peu à peu. Les Rénovateurs pensent qu’à partir de ces premiers succès ils pourraient aller plus loin, construire des appareils qu’ils enverraient à très grande distance, des sortes de bombes qui sans détruire la poussière la formeraient en flocons.

— C’est non seulement une utopie mais un crime contre l’humanité, déchira l’homme le plus maigre du trio. En fondant, les glaces recouvriraient toute la Terre. Sauf les zones montagneuses qui dépasseraient les quatre mille mètres.

Cette précision surprit Lien. L’homme avait-il d’autres renseignements de ce genre ? Était-il spécialiste des Rénovateurs du Soleil ?

— Je le pense aussi, décréta Lien. On ne pourra jamais doser la fusion de la glace et l’évaporation de l’eau. Il faudrait obtenir immédiatement une sublimation, c’est-à-dire passer sans fusion de l’état solide à l’état gazeux, mais l’atmosphère deviendrait spongieuse, irrespirable. La Terre plongerait vite dans un climat tropical. De toute façon une trop grande rapidité dans l’élévation de la température serait encore plus dévastatrice que la Grande Panique d’il y a deux cent cinquante ans. On estime que cinq milliards d’êtres humains sont morts, soit les trois quarts de la population en ce temps-là. Depuis nous n’avons jamais dépassé le chiffre de huit cents millions. Dans un nouveau bouleversement

climatique, au moins six cents millions d'hommes seraient condamnés.

— Êtes-vous sincère ou voulez-vous laisser croire que vous condamnez cette secte ?

— Je pense que d'ici vingt ans ils peuvent mettre sur pied une technique capable de s'attaquer à la couche de poussière, et que le retour du Soleil devra s'étaler sur une centaine d'années pour éviter toute catastrophe. Mais je crains que des fanatiques, il y en a toujours, estiment qu'un retour rapide au Soleil, en bouleversant l'ordre social, permettrait la création d'une nouvelle société.

Plus tard Kawson vint bavarder avec lui sur ce sujet qui paraissait lui tenir à cœur.

— Ce sont des fous, dites-moi, de véritables fous ? Vous croyez qu'ils sont nombreux ? Je veux dire dans votre Compagnie, par exemple ?

— Je l'ignore, dit Lien. L'ingénieur que j'ai connu n'était pas fou. Évidemment il se greffe autour de gens comme lui une foule d'êtres animés par des pulsions mystiques. C'est inévitable.

— Mais si les glaces fondaient, lentement, que se passerait-il vraiment ?

— Nul ne peut le prédire dans le détail. On peut supposer que des chenaux se créeraient un peu partout. Des tous petits ruisseaux, des rivières, des fleuves mais sans courant trop vif au début. Tant que les océans resteraient recouverts de banquise. Par la suite le mouvement s'accélérerait et ces fleuves gigantesques deviendraient tumultueux et menaceraient tout. Le temps que des zones de terre apparaissent. Tout le monde ne pourrait pas se réfugier sur les hauteurs. Les premiers installés repousseraient les autres.

Kawson paraissait très impressionné :

— Il faut empêcher ces gens-là de parvenir à leur fin. Il faut tous les tuer. On n'est jamais assez strict avec les fous de ce genre.

Jadis, des fous avaient utilisé la Lune pour se débarrasser des déchets radioactifs. À cette époque-là on emprisonnait ceux qui protestaient contre cette utilisation de notre satellite. On en avait également tué. Mais les véritables responsables de la glaciation n'étaient-ils pas les promoteurs de ce stockage dans l'espace ?

Les interrogatoires cessèrent durant quelques jours. Lien vivait dans sa cabine en lisant et en écoutant la radio panaméricaine qui

diffusait des nouvelles assez surprenantes. Il n'était presque jamais question du front de l'est, c'est-à-dire de l'ouest pour la Transeuropéenne, jamais question de la zone occupée par les Roux. Par contre les informations sur la guerre entre la Sibérienne et la Transeuropéenne étaient nombreuses et détaillées. Il y avait souvent des reportages sur la zone des combats et chaque fois Lien espérait qu'on parlerait du cabaret *Miki*.

Il demanda s'il pouvait avoir un poste de télévision mais le *chief* lui dit qu'il ne disposait d'aucun appareil pour l'instant. Il l'autorisa à suivre les émissions dans la cafétéria. Des images de guerre succédaient à une publicité effrénée pour de multiples produits, pour des réalisations de la Compagnie, pour des voyages en trains super-rapides qui traversaient la Concession du nord au sud et de l'ouest en est en moins d'une demi-journée. Lien pensait avec un regret mêlé d'ironie aux bons vieux express de sa Compagnie qui n'en finissaient pas d'arriver, constamment déroutés, immobilisés, détournés par des convois prioritaires, les loco-cars des gros actionnaires, des notables. Puis il fut question des gigantesques travaux entrepris pour relier l'ouest et l'est par un énorme tunnel sous la glace, une sorte de métro géant qui permettrait une plus grande vitesse encore et des conditions de sécurité renforcées. Un reportage montra l'énorme caverne déjà creusée et qui progressait à raison de quinze kilomètres par jour. On prévoyait le passage de quarante voies pour le début, chiffre qui serait ensuite porté à quatre-vingt-dix. La profondeur maximum serait de quatre cents mètres. Les travaux dureraient deux ans environ. On installerait des stations souterraines à l'aplomb des cités de la surface avec des ascenseurs géants.

— Il y a des endroits où le super-métro roulera sur la terre, lui dit le *chief*.

— Mais pourquoi ce travail de titan ?

— Pour accélérer les communications. Ensuite on en creusera un autre du nord au sud. On réunira les deux pôles de la Terre. Ce sera fantastique, non ? Et ça donne du travail à des tas de gens. C'est aussi un moyen de surveiller un peu ces saletés de Roux. Ils travaillent là-bas pour deux mille cinq cents calories par jour. Un salaire énorme, non ? Toutes les tribus ont été dirigées vers le chantier. Enfin toutes celles qu'on a pu trouver.

— Mais qui nettoie les dômes des stations de plein air ?
— Nous avons un système qui empêche la formation de glaces.
— Vous dépensez une énergie considérable dans ce cas ?
— Il reste encore des petites stations qui utilisent des Roux pour ce travail, mais de moins en moins.

Ce poste avancé était constitué d'une cinquantaine de wagons réunis sur huit voies de garage. Une structure gonflable à générateur d'air chaud isolait du froid. Cette espèce de baudruche était formée de deux parois entre lesquelles circulait aussi de l'air chaud, ce qui empêchait la formation de glace. Des cheminées d'aération évacuaient la condensation et des containers spéciaux drainaient l'humidité. Il faisait chaud, la nourriture était abondante et excellente. Jamais Lien n'avait autant mangé de viande de toute origine. Il y avait aussi du poisson, du thon qu'on élevait dans de grands bassins dans le sud et du saumon sur l'ancienne côte Pacifique. Les Panaméricains buvaient une vodka qu'ils appelaient wodky. Les soldats au repos qui regardaient la télévision avaient chacun une bouteille qu'ils finissaient par vider à petites gorgées. Après les informations, il y avait toujours un type pour prendre une émission pornographique et la soirée se terminait à regarder les exhibitions de jolies filles blondes et de garçons, blonds également et très bien bâtis.

— C'est une émission réservée aux forces armées, lui dit le *chief*. Les civils n'en voudraient pas, bien sûr.

Les trois agents de l'Intelligence Board semblaient avoir disparu et pour Lien la vie n'était pas trop désagréable mais il s'ennuyait. Non seulement il ne pouvait remplir la mission dont il était chargé mais il désespérait d'avoir un jour des nouvelles de Yeuse et de Jdrien.

Il finit par parler d'eux au *chief* mais sans expliquer que son fils était d'origine Rousse.

— Cette actrice, c'est votre femme ?

— Nous ne sommes pas mariés. Elle a pris l'enfant sur le front et je n'ai plus de nouvelles.

— Voilà pourquoi vous montrez tant d'intérêt pour la guerre avec la Sibérie... Vous pensez que des images de ce train-cabaret apparaîtront ? Voulez-vous que je me renseigne auprès des services de la Télévision ? J'ai un copain qui travaille comme censeur là-bas,

à Movies Station. Il s'occupe de tout ce qui est film pour le ciné ou la télé.

— Vous le feriez ?

Le *chief* eut un sourire amical mais Lien pensa qu'il allait communiquer cette information à ses supérieurs et au Service Secret qui verraient là un moyen de pression sur l'étranger. Mais il préférait avoir des nouvelles de son fils et de Yeuse avant de songer à sa mission.

— Si vous pouviez me donner l'endroit exact où ce cabaret peut se trouver ?

— Je l'ignore mais il n'existe pas trente-six trains de ce genre entre les mains des Sibériens. Ça ne doit pas être très difficile de le localiser.

Un soir il y eut un reportage sur les fameux cavaliers sibériens que certains appelaient les Mongols. On les avait filmés en train de se ruer hors de leur convoi spécial, couchés sur leurs terribles chevaux à la longue fourrure et à la tête si caractéristique. On aurait dit qu'ils n'avaient à cet endroit que la peau sur les os du crâne et que leurs yeux allaient jaillir des orbites. Le commentateur expliqua que ces animaux étaient uniquement nourris avec de la viande, des déchets mais que sur le champ de bataille les Mongols avaient pour habitude de leur donner des cadavres d'ennemis en pâture. Dans la cafétéria ce fut une indignation totale.

— Des sauvages, oui ! Vous avez entendu ?

Lien pensait que le commentateur faisait une grossière propagande antisibérienne. Mais les mâchoires de ces animaux l'impressionnaient fortement. Et puis à la fin du reportage on put voir un cheval avec un bras humain dans la gueule. Ce fut bref mais d'un réalisme insupportable. Dans la nuit il rêva que Jdrien était poursuivi par une horde de chevaux qui voulaient le dévorer, se réveilla en transpiration et ne put se rendormir.

Au bout d'une semaine les services secrets envoyèrent deux agents différents. L'autre équipe avait dû être sanctionnée, pensait Lien. Il y avait eu cette demi-révélation sur les ordinateurs de la Compagnie qui pouvaient recevoir des données étrangères. Le chef du trio avait dû se voir reprocher sévèrement cette faute.

Les deux hommes se nommèrent aussitôt et jouèrent la carte de la franchise.

— Mon nom est London, dit le plus âgé, et mon collègue se nomme Fuerza. Nous avons enquêté sur votre compte. Vous êtes effectivement recherché par votre Compagnie pour différents délits et crimes. Vous avez déserté, vous vous êtes évadé d'un train-prison, vous êtes soupçonné d'avoir tué un homme dans une petite station, vous avez caché des Roux recherchés par votre Sécurité. Vous vivez depuis deux ans comme un marginal. Vrai ou faux ?

— C'est vrai, dit Lien, mais j'ai été traumatisé par la destruction d'une ville... F Station. On a envoyé tout un quartier à la mort dans un précipice. On a ensuite comblé avec des blocs de glace détachés à coups de rayons-laser. Je n'ai pas supporté ce génocide. Le reste de la population a été déporté.

— Vous vous êtes révolté pour abattre la Compagnie, les actionnaires ?

Question naïve, question piège.

— Pas exactement. Je reconnais la nécessité des Compagnies pour fournir l'énergie, la nourriture, tout ce qui est vital pour lutter contre l'isolement, contre le stress que le froid peut provoquer. Mais je voudrais qu'elles deviennent plus justes, plus humaines, qu'elles soient contrôlées plus démocratiquement.

— Vous haïssez les gros actionnaires ?

Dans la Concession panaméricaine les gros actionnaires se comptaient par dizaines de milliers. Ils détenaient le pouvoir réel. Peut-être que London en était un.

— Vous voulez morceler les actions ? renchérit Fuerza.

Mieux valait nier en bloc :

— Pas du tout. Mais je veux éviter que les gens soient condamnés, que les libertés soient bafouées, c'est tout.

— Pourquoi demandez-vous l'asile politique ?

— Parce que je pense que chez vous il est possible de vivre dans de meilleures conditions, dit-il avec une sincérité qui rendait un son authentique.

Mais ces deux agents ne paraissaient pas convaincus. En fait les conditions de vie étaient aussi dures, pour les gens qui ne possédaient rien, dans toutes les Compagnies. En Sibérienne c'était le pouvoir qui permettait l'obtention des privilèges, en Africana il fallait le pouvoir et la richesse. Il ne connaissait pas l'Austrasie et en

ignorait la situation sociale, mais en Panaméricaine et en Transeuropéenne l'argent passait avant le pouvoir.

— Vous voulez vous installer chez nous ?

— Je voudrais bien reprendre mon métier, dit-il avec humilité. J'aime étudier la glace, l'analyser, la sonder, faire des prévisions, travailler en équipe avec des gens qui ont la même passion. J'ai été élevé là-dedans, je regrette de m'être rendu indésirable dans ma Compagnie du moment que j'ai dû renoncer à ma profession.

— Vous pensez que la glace est ce qu'il y a de fondamental dans la vie de la Terre ?

Lien réprima un sourire. Il les avait conduits là où il le souhaitait. Il avait suffi de parler de son métier avec fièvre pour les convaincre que dans le fond il n'était qu'un réformateur timide, pas un révolutionnaire. Puisqu'il adorait la glace comme une sorte de déesse, il ne voudrait jamais qu'elle disparaisse, pensaient ces deux êtres sans nuances. Si la glace fondait, ce serait sa propre raison de vivre qui disparaîtrait.

Dès lors ils changèrent d'attitude avec lui, s'enquirent de ce qu'il souhaitait faire.

— J'aimerais travailler au fameux super-métro, dit-il. Je crois que ma compétence ferait merveille là-bas. Sans me vanter. J'ai déjà effectué des travaux similaires dans une mine de sel. J'empêchais la glace de fondre sous l'action du sel et c'était une lutte passionnante de tous les instants. J'avais l'impression de veiller à la structure même de notre civilisation.

Peut-être en faisait-il un peu trop. Il eut peur de les rendre méfiants.

— Excusez-moi, dit-il, mais je me laisse emporter par le sujet dès qu'on me parle de ma profession. Évidemment je suis prêt à faire n'importe quoi.

— Même à servir dans l'armée ? lui demanda Fuerza, ironique.

— Non. J'ai de l'aversion à verser le sang et je n'ai jamais pu m'y faire. Peut-être que je suis lâche, timoré, mais je préfère veiller à la conservation de la glace qui désormais est indispensable à notre vie.

— Vous avez demandé à ce que l'on recherche un certain cabaret *Misti ? Mili ?*

— *Miki*. Un train-cabaret capturé par les Sibériens. J'ignore dans quel secteur.

— Nous faisons le nécessaire mais ça risque d'être long. Il y a deux équipes de télévision sur le front sibérien et une équipe qui travaille pour la radio. Les journalistes de la presse écrite, eux, ne sont que huit et sévèrement encadrés par les correspondants de guerre sibériens. Jusqu'à présent il n'y a eu aucune information sur ce train-cabaret. Depuis quand serait-il tombé entre les mains des Sibériens ?

— Deux mois au plus, répondit Lien.

— Il est étrange que nous n'ayons pas eu d'informations depuis ce temps. Cela faisait un reportage très intéressant. Nous avons pu filmer des trains de prisonniers, dans des trains-hôpitaux où l'on soignait vos compatriotes. Désormais nous allons demander à tous les correspondants d'ouvrir les yeux et les oreilles à l'affût de la moindre information.

— Pourquoi les Sibériens, observeraient-ils le silence ?

— Deux hypothèses. Soit le train-cabaret n'existe plus, volatilisé dans un bombardement, soit il est sous la coupe d'un général ou officier supérieur qui se le réserve pour sa distraction personnelle.

chapitre XI

Dans la nuit, sans les prévenir, quelqu'un avait donné ordre que le train-cabaret quitte l'ancien dépôt pour la direction de l'ouest. On attela une locomotive ancienne qui était conduite par un apprenti mécanicien. L'ancien chauffeur de la Compagnie ne pouvait qu'assister silencieux aux erreurs de ce garçon très jeune qui, après une formation de trois semaines, faisait ses premières armes avec ce convoi sans importance pour les Sibériens.

Yeuse fut réveillée par une forte secousse, se précipita pour recueillir Jdrien qui se raccrochait éperdument au rebord de sa couchette. Elle le prit dans ses bras mais il ne pleurait jamais plus. Il souriait. Elle eut l'impression qu'il lui demandait ce qui se passait.

Dans le couloir on commençait à protester, à jacasser. Le directeur en vêtement de nuit s'efforçait de rassurer tout le monde :

— Nous déménageons, nous déménageons. Nous allons vers le public puisque celui-ci ne vient pas à nous.

— Vous le savez depuis longtemps ?

— À l'instant. Le lieutenant Oude ignorait même notre départ de cette nuit.

Dans l'aube blafarde, le train se trouva immobilisé parmi des convois hétéroclites. D'un côté c'était un train chargé de ferraille qui essayait de rejoindre les hauts fourneaux de l'intérieur, à gauche un train-hôpital. Yeuse avait toujours été impressionnée par le nombre de trains-hôpitaux de chaque côté du front. Et celui-ci était également équipé d'un four crématoire. Ses vitres opaques empêchaient de voir les blessés, le personnel soignant. Puis le train de ferraille obtint une priorité et s'éloigna. Interminable et chargé des débris des deux armées. Un spectacle hallucinant que ces anciennes pièces de bâtiments de guerre gainés de glace, craquelés par le froid. Des tonnes, des milliers de tonnes qui allaient vers la fonderie tandis que les blessés attendaient encore. Un autre train vint masquer la vue, rempli de porcs vivants qui hurlaient. Ce fut si

intolérable que les médecins militaires sortirent furieux du train-hôpital. Résultat : on déplaça leur train mais le cabaret *Miki* resta à proximité de ces porcs qui criaient sans arrêt. Des milliers de porcs qui mouraient de faim et de froid.

Vers le soir, le train-cabaret effectua une dizaine de kilomètres mais la voie était coupée par un bombardement et il resta en pleine solitude glacée. Il y avait d'autres convois mais on ne savait ce qu'ils transportaient. Yeuse se trouvait dans sa cabine avec Jdrien et essayait de lui apprendre à parler mais il opposait une résistance charmeuse. Aussi elle boudait un peu ses avances pour l'obliger à lui dire « maman ». Elle avait soudain une envie très forte, à la limite de la névrose, qu'il l'appelle ainsi.

Le Gnome vint frapper, lui apportant un peu de café qu'il s'était procuré on ne savait comment.

C'était une denrée hors de prix. Ils burent chacun une tasse et Yeuse exhiba une bouteille de vodka très vieille dont elle versa deux doigts dans chaque tasse.

— Le colonel Sofi a exigé que nous le rejoignons, expliqua le Gnome. Il est plus puissant qu'un général en chef, cet homme-là.

— Nous approcherons donc de nos lignes ?

— Qui le sait ? Certains disent que nous nous sommes retirés si loin en laissant cent kilomètres de no man's land que les Sibériens n'osent plus avancer de crainte de tomber dans un piège. Il est possible que nous ayons abandonné une large bande de territoire pour nous reprendre. Mais il doit y avoir des difficultés énormes chez nous.

Dans la nuit, la voie fut rétablie et le train-cabaret avança par secousses insupportables pour le corps et les nerfs. Ce n'était plus la faute de l'apprenti conducteur mais le courant n'arrivait plus que de façon intermittente.

« Preuve que les grosses unités pompent allègrement l'énergie, pensa Yeuse. Donc une bataille est engagée. Mais on n'entend pas le grondement habituel. »

Ce matin-là elle sortait de la cabine pour aller aux nouvelles lorsque Jdrien se décida :

— Maman.

Frappée de la plus grosse émotion de sa vie, elle se retourna lentement, le vit qui tendait ses petits bras pour qu'elle l'emmené avec lui.

— Viens, lui dit-elle ; viens, mon chéri.

Désormais il sut comment la séduire par ce simple mot et n'apprit pas ceux qu'elle voulait qu'il prononce. Le mot « papa » lui paraissait complètement abstrait et pour lui c'était l'image de Lien qui convenait le plus pour manifester mentalement son amour. Et cette image paraissait absolument intacte dans sa mémoire alors que Yeuse avait parfois du mal à évoquer son ami. Il apparaissait très souvent comme une photographie jaunie et craquelée, à peine reconnaissable. Alors que le convoi approchait du front elle ne pouvait plus songer qu'au colonel Sofi. L'enfant percevait certainement des rémanences de sa mémoire et la regardait gravement, comme s'il la jugeait.

— Écoute, lui dit-elle un jour, excédée. Je sais que je suis folle, que ton père est mon meilleur ami, l'homme avec lequel je voudrais vivre jusqu'à ma mort, mais je ne suis pas ce que tu imagines, rien qu'une mère, rien qu'une compagne fidèle. J'ai envie de ce colonel Mongol. Si je te disais que faire l'amour c'est à la fois effrayant et sublime ? Tu n'es qu'un enfant et je ne comprends pas pourquoi je te donne ces explications.

Le train-cabaret se rapprochait du front selon une démarche très compliquée. Tantôt il restait arrêté des journées, tantôt il roulait à toute vitesse mais dans la direction opposée.

— Un pas en avant, deux en arrière, ricanait le Gnome sous le nez du lieutenant Oude qui n'osait plus promettre une arrivée prochaine.

Ils devaient vivre à bord du train sans jamais se risquer au-dehors, le convoi pouvant soudain s'ébranler et les abandonner dans l'inlandsis. Il n'y avait pas une seule station sous dôme, une seule halte, sous ces structures gonflables que l'on apercevait parfois.

— De vrais parias. Tout juste de quoi manger et de quoi nous chauffer, protestait le Gnome.

Oude essayait d'obtenir mieux mais se heurtait partout à une administration militaire absolument insensible. Ils finirent par atteindre la zone des combats. C'est-à-dire qu'ils aperçurent des

lueurs intermittentes dans le lointain et que des grondements sourds ébranlèrent les vitres de leur logement.

Le lendemain, ayant reçu l'assurance que le train ne repartirait pas sans eux, ils firent quelques pas au-dehors. L'endroit avait dû être une petite ville frontalière transeuropéenne mais la verrière avait été complètement détruite par les bombardements, les maisons mobiles pulvérisées et un bulldozer avait amassé les débris dans une zone, formant une colline d'une centaine de mètres de haut, déjà recouverte de glace. Seuls les rails, les quais, étaient à peu près indemnes et l'endroit servait de plate-forme d'attente pour les convois non prioritaires dont ils faisaient partie.

Soudain le lieutenant Oude accourut vers eux les bras tendus.

— Rentrez, rentrez vite dans vos cabines, dépêchez-vous ! Il ne faut pas rester ici.

— Nous repartons ? demanda Yeuse.

Mais il les houspillait et chacun, non sans y mettre beaucoup de mauvaise volonté, se laissa reconduire au train-cabaret.

— On dirait un chien qui aboie après des moutons comme dans ces vieux films d'autrefois, protesta le Gnome.

Yeuse se retourna plusieurs fois. Elle était certaine qu'ils s'étaient approchés d'un endroit, peut-être d'un convoi interdit, et que Oude s'était affolé à la pensée que l'un d'eux pourrait assister à une chose défendue.

Depuis sa cabine elle essaya de voir, alla chercher des jumelles mais en vain. Il y avait plusieurs trains devant elle qui n'offraient rien de particulier. Elle pensait que c'était plus loin, une dizaine de voies au-delà, que se trouvait la zone interdite.

Au cours du repas, une des comédiennes lui apprit qu'elle avait aperçu une équipe de télévision.

— Ils partaient en draisine pour l'ouest. C'étaient des journalistes avec tout un matériel.

Elle n'y prêta guère attention mais à la nuit le Gnome arriva tout fébrile dans sa cabine.

— Tu peux recevoir quelqu'un ? Je ne te cache pas que c'est dangereux. Oude est allé aux nouvelles du côté du bureau de la place. Tu disposes d'une bonne vingtaine de minutes.

— Mais qui est-ce ?

— Des journalistes.

— Nous en avons déjà reçu.

— Une équipe de la Panaméricaine. Ils sont deux.

Yeuse ne voulut pas le croire mais il revint avec deux gaillards hilares. L'un se nommait Darny et portait une caméra miniature sur l'épaule. L'autre déclara se nommer Fuerza.

— Vous êtes vraiment de la Panaméricaine ? demanda-t-elle très excitée.

— Nous travaillons pour Movies Station et nous faisons des reportages. On nous avait signalé qu'un train-cabaret transeuropéen avait été fait prisonnier mais nous en doutions. Nous vous cherchons depuis des jours et des jours sans espérer vous trouver.

— Vous cherchez le train, fit-elle, pas moi spécialement ?

Fuerza se mit à rire silencieusement en faisant des clins d'œil à son compagnon :

— Elle ne sait pas que c'est son ami qui a signalé qu'elle devait se trouver dans le coin.

— Mon ami ? murmura Yeuse très pâle... S'agit-il de Lien Rag ? Vous l'avez rencontré ?

— Il s'est réfugié dans notre Compagnie et travaille désormais comme glaciologue. Ça fait bien un mois qu'il doit se trouver quelque part à l'ouest mais je ne peux vous dire où exactement.

— Il s'est réfugié là-bas, répéta-t-elle, soudain méfiante.

Lien Rag aurait normalement dû se trouver dans le nord de la Transeuropéenne. Que lui voulaient donc ces deux hommes ?

— Nous devons prendre de vos nouvelles, indiquer approximativement où vous vous trouvez. Nous allons tourner un bout d'essai. C'est le gosse, ce petit ? Votre fils à tous les deux ?

Lien avait caché la vérité pour une raison qu'elle ignorait mais elle comprenait cette méfiance. Elle prit Jdrien dans ses bras et les deux hommes le regardèrent en souriant.

— Un beau gosse, dit Fuerza. Tu tournes, Darny ?

— C'est parti, mon vieux.

Elle répondit aux questions de Fuerza tandis que l'autre filmait en se déplaçant silencieusement et habilement. Il prit Jdrien en train de se hisser sur la plus haute des couchettes, en train de sauter avec un courage peu ordinaire sur l'autre couchette.

— On dirait un singe de zoo, dit Fuerza, ce qui déplut à Yeuse.

Elle n'aimait pas ce journaliste, le trouvait fureteur. Il posait des questions inattendues sur Lien Rag, sur ce qu'il avait fait autrefois, comment ils s'étaient connus.

— Je ne pense pas que ça intéresse vos téléspectateurs, dit-elle. Si vous voulez, je vais parler face à la caméra.

— Comme vous voudrez.

— Je ne suis pas une grande vedette mais je voudrais adresser quelques mots à mon ami.

Pour ce faire elle prit Jdrien dans ses bras et parla brièvement, expliqua qu'ils étaient en captivité mais que le cabaret fonctionnait pour les troupes sibériennes. Que personne n'avait été maltraité, qu'elle espérait que la guerre se terminerait car elle souhaitait rentrer en Transeuropéenne.

— Ne voulez-vous pas venir en Panaméricaine plus tard ? demanda Fuerza.

— Si Lien s'y trouve encore, pourquoi pas.

— L'enfant peut-il dire quelque chose ?

— Il ne parle pas encore.

Elle demanda si le film parviendrait bientôt en Panaméricaine mais ils ne purent lui donner une date. Ils devraient le soustraire à la censure sibérienne ce qui ne serait pas aisé.

— Parfois ils irradiant nos films vierges ou non, nous fournissent une nouvelle pellicule. Ils craignent que nous ne filmions des scènes interdites. Dernièrement il y a eu un reportage sur un camp de concentration pour enfants et ça n'a pas tellement plu à la Compagnie Sibérienne. Elle a dit que c'était un faux, que les enfants étaient des orphelins confiés à une école. Il y a eu aussi l'histoire des chevaux mangeurs de chair humaine.

— Je peux certifier que c'est exact, dit-elle, j'ai vu de mes propres yeux comment ils étaient nourris. Vous dites que Lien travaille ? Comme glaciologue ?

— Il participe à un grand projet. Il a fallu qu'il donne des gages auparavant car nous le considérons comme un espion.

— Vous-même ? fit Yeuse, goguenarde.

Fuerza rougit :

— Mes compatriotes, si vous préférez. C'était un pluriel de circonstance.

— Vous restez encore sur le front ?

— Quelques jours puis nous rentrerons pour effectuer le montage de nos films et préparer des émissions pour toute la Panaméricaine.

— Est-ce que vous verrez Lien Rag ?

— Il entrera certainement en contact avec nous. Il est possible que nous fassions une émission sur le drame que vous vivez. Vous vivez un drame, n'est-ce pas ?

À son tour elle rougit, pensant au colonel Sofi.

— J'ai hâte de le revoir, dit-elle simplement. Et Jdrien souffre beaucoup de l'absence de son père.

Fuerza essaya de prendre l'enfant dans ses bras mais elle ne le laissa pas faire. Jdrien ne portait qu'un pyjama d'intérieur et rien d'autre. Le journaliste aurait pu soupçonner la présence de la fourrure sous le tissu léger et elle le plaça sur la couchette du haut :

— Il faut qu'il dorme maintenant. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Nous devons rejoindre notre train en évitant d'éveiller l'attention des journalistes sibériens qui sont chargés de nous surveiller. Je pense que nous nous reverrons.

Juste comme il sortait, le Gnome arriva haletant :

— Vite, le lieutenant Oude revient du bureau de la place. Il ne faut pas qu'il se doute.

Yeuse conserva une bizarre impression de cette rencontre. Lien avait donc demandé à la télévision panaméricaine de la retrouver ? Mais comment avait-il trouvé assez d'appuis, d'influence pour y parvenir ? Ce n'était pas en étalant leur histoire qu'il y serait parvenu. Il n'était pas homme à dramatiser leur situation. Il y avait donc une autre explication. La Panaméricaine devait se méfier de Lien et faire une enquête sur lui. Mais pourquoi ?

Elle aurait plutôt pensé que Lien se serait réfugié chez ses amis Roux de la Zone Occidentale, là où l'ex-lieutenant Skoll se trouvait. D'ailleurs comment aurait-il rejoint la Panaméricaine sinon ? En passant par le sud ?

Le lendemain, le lieutenant Oude, qui avait dû avoir des consignes, interrogea tout le monde au sujet d'éventuels journalistes panaméricains.

— Ils tournent des reportages très peu objectifs et déforment la réalité des faits.

Yeuse s'étonna soudain qu'ils n'aient filmé qu'elle et Jdrien, qu'ils n'aient pas voulu faire un reportage sur toute la troupe. D'ailleurs plus tard le Gnome lui reprocha d'avoir monopolisé toute la pellicule.

— Ils auraient pu me filmer, moi, nous faire monter sur scène. Je ne savais pas que tu étais une si grande vedette en Panaméricaine.

— Moi non plus, fit-elle avec un humour qui laissa le Gnome plein d'amertume.

Ils ne revirent pas les journalistes et un soir ils atteignirent une dernière étape, assez proche du front. Il y avait quelques grondements très proches, des lueurs vives qui illuminèrent la nuit. Un dépôt de carburant brûlait.

Le colonel Sofi la fit chercher mais ne lui envoya qu'une draisine blindée. Dès qu'elle pénétra dans le train des Mongols, elle comprit qu'il y avait du changement. Elle rencontrait des cavaliers éclopés, blessés et dans le train il régnait, outre un grand désordre, une odeur de sang et d'alcool.

— Tu es blessé, toi aussi ?

Sofi avait le bras en écharpe. Une balle lui avait traversé le poignet et il souffrait terriblement. Mais ni lui ni ses hommes n'avaient accepté le train-hôpital. Un docteur Mongol venait d'arriver pour s'occuper d'eux.

— J'ai perdu dix chevaux, annonça-t-il d'une voix lugubre. Et deux de mes meilleurs. Les tiens ont désormais constitué de petits commandos légers qui utilisent d'anciennes armes à feu. Les chevaux sont très énervés lorsqu'ils entendent claquer ces mitraillettes antiques.

Il lui ordonna soudain de se déshabiller totalement.

— Mais nous ne soupçons pas ? demanda-t-elle, ulcérée.

— Obéis, fit-il avec une sorte de rage.

Il la força à s'accroupir sur le tapis de haute laine et la prit ainsi et à nouveau elle pensa à un étalon montant une jument. Puis il lui laissa enfiler un peignoir, la regarda manger tandis que lui, allongé sur son lit, fumait un cigare euphorisant.

— Demain je veux que vous jouiez.

— Bien, dit-elle. Pour tes amis officiers ?

— Pour moi et mes hommes. Et je veux que vous soyez dévêtus. Toute la troupe.

Yeuse reposa la tartine de caviar qu'elle venait de préparer :

— Tu deviens fou, dit-elle simplement.

— Nous devenons tous fous. Demain je viendrai avec mes cavaliers et si vous ne vous montrez pas complaisants, vous serez forcés et tués.

— Même les hommes ?

Il haussa les épaules :

— Quand je mange de la viande, je ne demande jamais si c'est une femelle ou un mâle et mes hommes font comme moi. Tu préviendras tes amis. Ils sont habitués aux orgies, ils se vendent au plus offrant.

— Ils jouent, ils ne se prostituent pas.

— Pour nous c'est la même chose. Maintenant va-t'en. Je veux rester seul.

Tandis qu'elle se rhabillait, elle fixait les sabres accrochés à la cloison de ce wagon. Elle aurait pu en prendre un et l'abattre sur le cou de Sofi. Il était allongé sur le dos, la gorge offerte car il avait la tête qui pendait presque. Si elle avait ce courage, elle pourrait épargner la vie de ses compagnons, de Jdrien.

— Fous le camp, fit-il sans la regarder.

— Tu nous as fait venir pour cette orgie sanglante ?

— Fous le camp !

— Pendant des jours tu as vécu près de moi comme un homme, pas comme une bête. Maintenant tu deviens comme tes étalons, enragé et cannibale. Aucune femme ne pourra jamais accepter que tu vives auprès d'elle dorénavant. Je ne crois pas qu'il s'en trouvera une pour le faire.

chapitre XII

C'était le chantier le plus énorme de tous les temps. Une épopée technique fantastique qui dépassait tout ce que l'homme avait jamais entrepris. Après un mois de séjour dans ce tunnel aux proportions colossales, Lien Rag n'en était pas lui-même revenu et chaque jour, lorsqu'il allait prendre son travail, qu'il parcourait la galerie monstrueuse qui allait traverser d'un bout à l'autre l'inlandsis posé sur l'ancien continent américain – approximativement entre Boston et San Francisco – il était saisi de vertige. Il rejoignait une équipe qui nuit et jour surveillait les mouvements de l'énorme masse glacée. On avait eu quelques déceptions tragiques au départ, lorsqu'on s'était aperçu que certaines parties subissaient une sorte de lent mouvement, quelques centaines de mètres par an, et paraissaient attirées par l'océan Atlantique. Là où le Gulf Stream approchait l'ancienne côte, la glace fondait légèrement et cette fusion provoquait un glissement de l'ensemble. On avait travaillé longtemps pour détourner ce Gulf Stream sous-marin et, depuis trois mois, la dérive s'était grandement réduite, mais les instruments, d'une précision extraordinaire, notaient encore quelques spasmes, quelques velléités de poussées. Et les travaux continuaient.

Lien habitait au point 900 qui signifiait que depuis le départ on avait creusé neuf cents *miles* sous la glace. Les machines ne débitaient du névé qu'au quart de leur possibilité car la logistique suivait difficilement. Il fallait équiper le tunnel, prévoir un étalement provisoire avant la phase secondaire faite d'injections de produits destinés à empêcher la fusion au cas où la température intérieure dépasserait vingt degrés, de produits de projections pour accentuer la protection et empêcher la condensation. En même temps on surfaçait les planchers et les voûtes. Le tunnel n'était pas une sorte de trou horizontal avec deux extrémités. Pour éviter tout vertige, toute impression de panique, on déplaçait le niveau tous les

deux *miles* environ, si bien que le parcours était légèrement accidenté. Tous les vingt *miles* se créait dans la glace une sorte de rotonde aux dimensions jamais inférieures à un *mile*. Là seraient les villes, les dépôts, les ateliers, les ascenseurs pour la surface. En certains endroits on commençait d'atteindre la cote de moins deux cents yards, mais la plus profonde serait de moins cinq cents, environ quatre cents mètres en dessous de la surface.

La glace prenait à ces profondeurs des reflets d'émeraude et les ouvriers croyaient tailler dans de la pierre précieuse. Certains se laissaient prendre à cette apparence, allant jusqu'à ramasser un cabochon particulièrement scintillant.

Lien Rag avait aussi vu que des centaines de Roux travaillaient sur le front du chantier. Ils foraient les petites galeries indispensables pour que les machines puissent enfoncer leurs tarières, ils alimentaient toute la machinerie, ne sortaient plus jamais de ce tunnel où ils vivaient et mangeaient. Le glaciologue essayait, ce qui serait long et difficile, de trouver des représentants de l'une de ces tribus désignées par Skoll. Grâce à elles, ils pourraient faire passer des messages à son ami.

Ce matin-là – en fait il ne savait si c'était le matin vraiment mais sa montre indiquait huit heures – il étudiait les bandes enregistrées depuis la veille. Il semblait que certains secteurs aient une légère tendance à se déplacer vers le sud à la vitesse de quelques millimètres par semaine, mais ce n'était pas encore tout à fait évident. À l'intérieur du glacier il existait des nodules plus denses, des masses plus dures qui paraissaient se déplacer et qui, en fait, roulaient en écrasant une glace de densité inférieure et ne s'arrêtaient que lorsqu'elles venaient heurter un autre nodule de même résistance. Lien en avait déjà repéré une dizaine, les avait détruits. Son travail était très apprécié par l'ingénieur en chef qui supervisait son équipe et il avait déjà assisté à plusieurs réunions des grands responsables des travaux. Outre les ingénieurs y participaient des délégués du conseil d'administration de la Compagnie, dont une femme énorme que l'on appelait Mrs. Diana, et qui arrivait toujours à bord d'un fracassant loco-car d'un luxe outrageant. Elle exhibait des fourrures comme il n'en existait plus sur terre et des bijoux de haut prix. Mais c'était une femme

d'affaires redoutable qui discutait sans arrêt les décisions, le prix de revient, les moindres détails.

Lorsque Lien avait parlé des fameux nodules, elle avait paru sceptique et il avait choisi comme comparaison le diamant qui était souvent enfermé dans une gangue de roches moins dures. Dès lors, elle l'avait écouté avec intérêt et elle se souvenait désormais de lui.

Il avait l'impression que son temps de probation là-bas dans le poste avancé face à la Zone Occidentale remontait à plusieurs mois. Il avait fini par convaincre le service secret qu'il n'était qu'un réfugié politique. On l'avait alors transféré plus à l'ouest pour qu'il pose sa candidature pour le Super-Métro. Il avait découvert une partie du système de défense des Américains. Ces derniers utilisaient le Gulf Stream, toujours lui, pour maintenir une sorte de canal océanique entre la banquise et la terre recouverte de glace. L'inlandsis autrement dit. Ce canal était énorme, large de plusieurs kilomètres. On le franchissait sur des viaducs de glace très robustes mais qu'une simple charge d'explosifs pouvait anéantir. « Un château fort avec ses douves, lui avait dit London, voici ce qu'est notre Concession. Personne ne pourra jamais en venir à bout. Mais avant d'atteindre ce canal, il faudrait d'abord anéantir nos flottes et nous possédons la puissance de feu la plus forte. À nous seuls nous pouvons aligner autant de bâtiments et d'hommes que la Transeuropéenne, la Sibérienne et l'Africana réunies. »

Peut-être se vantait-il un peu mais, depuis son arrivée dans la Concession Américaine, Lien Rag restait souvent surpris par le besoin de gigantisme de ces gens-là. Ce Super-Métro pouvait être taxé de folie ruineuse, de mégalomanie, néanmoins c'était un projet presque surréaliste. Et il était heureux d'y travailler, en oubliait presque la mission que lui avait confiée Skoll. Pourtant, jamais il ne se résignerait à ne plus revoir Jdrien et son amie Yeuse. Il avait écrit, téléphoné à la télévision, London et Fuerza lui avaient promis de s'occuper de cette affaire mais depuis un mois il n'avait plus de contacts avec eux. Pourtant le train-cabaret *Miki* devait bien se trouver quelque part, et il était impossible qu'il fût détruit en totalité, qu'il n'y eût pas un seul survivant dans les camps sibériens.

Peu après il y eut une alerte et la radio leur apprit qu'il y avait eu un éboulement sur un secteur lointain. On priait l'ingénieur Lien

Rag de prendre une rame pour se rendre au point 968 car un nodule semblait à l'origine de la catastrophe.

Une demi-heure plus tard il découvrait le spectacle d'un éboulement latéral qui avait à moitié envahi la largeur de la galerie. Peut-être un million de tonnes de glace. Le jeune ingénieur responsable, pâle comme un mort, lui rendit compte de ses travaux. Un nodule devait travailler en oblique quelque part et c'était lui qui avait provoqué le drame. Une machine foreuse, des ouvriers étaient ensevelis.

— Il y a aussi une dizaine de Roux, dit négligemment un responsable des secours.

On venait de sortir un Roux qui agonisait sans que personne se préoccupe de lui.

— J'exige qu'on les soigne, dit Lien. Je n'entreprendrai aucune étude tant que ces gens-là ne seront pas traités humainement.

— Il faut peut-être faire venir un vétérinaire, dit une voix perdue, mais Lien ne s'en soucia pas.

Il escalada la montagne de glace, pénétra dans une fissure qui formait caverne, demanda une lampe et s'enfonça seul durant une cinquantaine de mètres. Pas besoin d'instruments. Le nodule était là, de couleur plus sombre, un bloc formidable qui devait avoir des dimensions incroyables. Il s'en approcha et découvrit que ce n'était pas de la glace mais du fer. Une véritable muraille de fer haute de dix mètres au moins mais elle n'était pas toute apparente. Il fallait étayer, déblayer. Comme il voulait en avoir le cœur net, il creusa des marches dans la glace pour se hisser plus haut.

Lorsqu'il revint, le jeune ingénieur parut surpris par son air rêveur :

— C'est un nodule ?

— Non, un bateau des âges anciens, un énorme cargo qui continue à naviguer à travers la couche glaciaire. Nous sommes en plein dans le lac Michigan.

Dans un coin, la tribu Rousse s'était réunie et attendait. Il s'approcha et dit quelques mots, certain que leur idiome n'était pas le même que celui de la tribu de Jdrou, la mère de Jdrien. Ceux-ci appartenaient à une ethnie du sud dont il ne connaissait pas le totem. Mais celui qui paraissait le guide (souvent il n'y avait pas de

chef mais une sorte d'orateur qui parlait pour les autres sans engager ses compagnons) intervint :

— Je te connais. C'est moi l'un de ceux que tu dois rencontrer. J'ai vu Skoll il n'y a pas longtemps.

— Tu es allé là-bas ? fit Lien, incrédule.

L'autre se contenta de sourire. On avait sorti d'autres Roux, morts, et un blessé qu'un médecin acceptait de soigner.

— Skoll attend un message.

— Demain je te l'apporterai, dit Lien. Quand, l'aura-t-il ?

— Bientôt.

Dans la journée on travailla à dégager le cargo. On découvrit finalement que c'était un pétrolier de cent mille tonnes plein à ras bord. Une véritable tuile car on ne pouvait pas commencer le découpage tant qu'il ne serait pas vidé et le transbordement de ce pétrole risquait d'amener d'autres catastrophes.

— Cent mille tonnes qui brûleraient ici, disait un ingénieur, et c'est la fin du tunnel sur cent *miles* au moins. Et encore, je suis optimiste. Le feu peut couler vers l'océan puisqu'il y a une légère pente.

On évacua les hommes mais on dut abandonner les énormes foreuses, un capital extraordinaire. Si jamais elles étaient détruites par le feu, ce serait la fin de ce projet complètement fou.

Dans la journée Mrs. Diana voulut se rendre compte des conséquences de la catastrophe. On n'avait encore rien fait, même pas essayé de dégager le pétrolier.

— Rag, venez me montrer, dit l'énorme femme qui portait une combinaison de travail et qui réclama un casque de protection.

Il la conduisit jusqu'à la muraille d'acier. On distinguait l'énorme étrave, en pointe, le bulbe sur lequel ils marchaient. Elle grimpa à l'échelle qui permettait d'accéder à l'écubier. Il était bourré de glace. Lien, en dessous, pouvait contempler l'énorme postérieur de cette milliardaire mais n'avait pas envie de rire.

— Pourquoi n'a-t-il pas explosé ?

— Je l'ignore.

— Vous êtes ingénieur glaciologue, oui ou merde ?

— Le pétrole a résisté à la pression des glaces, conservé peut-être un volant calorifique qui permettait au bateau de se déplacer.

— Il était donc en hauteur ?

— Sur le lac. Il a été pris dans les glaces puis celles-ci l'ont recouvert durant cent ans. Mais il glissait comme une savonnette entre deux serviettes.

— Très bien, ça, une savonnette.

Elle commença à descendre et il dut en faire autant. Elle ne paraissait pas consciente du danger. Cette masse fantastique de cent mille tonnes pouvait soudain avancer et les écraser sans prévenir. Il ne resterait plus rien d'eux.

— Une solution, Rag ?

— Je dois réfléchir.

— Vite, très vite. Si ce truc dévale, pète et flambe, tout est foutu. Le plus grand projet de l'histoire humaine, vous comprenez, Lien ? Les Transeuropéens, vos compatriotes, attaqueront. Et la guerre avec les Sibériens se terminera et les Sibériens attaqueront aussi car, en fait, c'est ça leur but, vous comprenez ? Vos copains font la guerre à ceux de l'est, pour les forcer à nous attaquer plus tard. Ce projet est démentiel et absorbe la moitié de notre chiffre d'affaires. Vous vous représentez ce que c'est ? Cent mille tonnes de pétrole peuvent le réduire à néant.

— On pourrait descendre depuis la surface mais ce sera long et dangereux. Il ne faut pas le dégager. Il faut que je sache s'il est solidement tenu. Le transbordement de la cargaison, le pompage, commencera alors.

— Que demandez-vous ? Combien de prime ?

Lien haussa les épaules.

— Je me fous de l'argent.

— Abruti, lança la grosse femme en se dirigeant vers le tunnel.

Personne ne les avait suivis et ils découvrirent des visages anxieux.

— Ils pètent de trouille, déclara Mrs. Diana à son oreille. Il faut qu'on se réunisse. Mais le bavardage ne doit pas dépasser une paire d'heures, ensuite on doit se mettre au travail sérieusement.

Tout le monde voulait bien discuter mais loin de là, à cent *miles* au moins du fabuleux pétrolier qui continuait sa navigation aveugle depuis plus de deux cent cinquante ans.

— La légende va bientôt s'en emparer. Le pétrolier fantôme. Il y a peut-être des squelettes à bord.

— Certainement pas, dit Lien, des gens conservés dans le froid. C'est possible, car dans cette région la baisse de la température a été brutale. En moins d'une semaine elle atteignait moins quatre-vingts à cent degrés. Puis elle s'est stabilisée et quand la poussière a fini par se fixer, elle est remontée à moins cinquante.

Mrs. Diana fit venir un wagon confortable, demanda qu'on serve à boire et à manger. Depuis les fenêtres on pouvait voir l'éboulement qui engorgeait le tunnel du siècle, la faille où tout au fond menaçait l'étrave du pétrolier, acérée comme une lame.

— D'abord le nom de ce bateau, exigea la grosse femme.

— *Glory Day*.

— C'est de l'ironie. Il se fout de nous. Cette épave va nous emmerder mais il faut la vider sans risques. On va les réduire au maximum. L'ingénieur responsable de la fourniture électrique ? C'est vous ? Marvel, votre nom ? Vous êtes désormais responsable de la moindre étincelle, de la moindre flamme. Si un type utilise un briquet ou une lampe-torche, c'est vous qui rendez des comptes, c'est clair ? Bon... Il faut maintenant essayer de se procurer le plan de l'épave. Il doit exister des archives quelque part. Ce bateau a un *sister-ship*. Il faudra, sinon, agir empiriquement. Lien Rag, que proposez-vous ?

— J'aurais voulu réfléchir encore un peu.

— On n'a pas le temps.

— Il faut atteindre le pont et analyser la cargaison. Selon la viscosité, il faudra pomper différemment, peut-être réchauffer. Il peut être gelé. C'est la seule chose dont je ne sois pas certain.

— Des températures de moins cent degrés pourtant, dit la grosse dame, vous avez dit cent degrés Celsius ?

— Oui, mais je maintiens cette affirmation. Il est certainement très visqueux mais on doit pouvoir le pomper. Il faudra le réchauffer. Mais si on réchauffe, le pétrolier va représenter une énorme masse de chaleur qui se mettra en mouvement et il risque de surgir dans le tunnel, d'aller s'écraser contre la paroi en face et d'exploser.

— Alors, la solution ?

— Il faut creuser un réservoir non loin de ce pétrolier. Un réservoir en pleine glace. C'est là qu'on transvasera le pétrole. Puis on l'aspirera depuis la surface. Sinon il faudra organiser une navette

de wagons-citernes dans le tunnel avec tous les risques que cela comporte.

— Pourquoi ne pas aspirer directement le contenu du *Glory Day*, demanda quelqu'un, depuis la surface également ?

— Parce qu'il y aurait trop de danger. On peut creuser en dessous et le pétrole s'écoulera par gravité. Même s'il est très visqueux. Ça va demander du temps mais nous sauverons le tunnel et surtout le matériel. C'est la solution que j'estime la plus raisonnable. Cependant, quand le pétrole sera dans ce réservoir naturel, nous aurons un problème de gaz résiduel et le pétrolier risquera alors d'exploser. Nous devons le remplir d'eau au fur et à mesure. Elle gèlera et le stabilisera sur place.

chapitre XIII

En quarante-huit heures une partie du pont fut dégagée, la baignoire avant. Il était plat comme la main, la glace, le frottement de sa lente navigation avaient tout érodé en trois siècles. Pendant des heures, Lien Rag effectua des sondages puis rejoignit Mrs. Diana qui attendait dans son wagon pullman le résultat de ses analyses.

— C'est un pétrole très visqueux. Complètement congelé. Il a dû subir des températures très basses. Cependant je ne suis pas certain qu'au centre des citernes le cœur soit gelé. Il faut réviser notre tactique.

Plusieurs ingénieurs en pétrole travaillaient sur l'affaire, mais Mrs. Diana avait décidé que Lien Rag coifferait l'état-major de crise. Ce qui était loin de faire l'unanimité. Lien Rag était un Transeuropéen donc un ennemi. Et il avait souvent du mal à imposer ses vues lorsque la grosse milliardaire était absente.

— Comment nous débarrasser de cette saloperie de pétrolier ? rugit Mrs. Diana qui était célèbre pour son langage ordurier. Vous avez bien une petite idée, non ?

Lien Rag en avait une mais si extraordinaire qu'il hésitait à la proposer. Mrs. Diana le perçut et lui offrit un grand verre de wodka très ancien.

— Crachez le morceau, Lien, même si c'est complètement délirant.

— D'accord. Pouvez-vous me dire le tonnage de votre plus gros bâtiment de guerre ?

Elle le regarda de travers :

— C'est un chiffre tenu secret. Nous avons construit une superforteresse qui dépasse largement les cent mille tonnes mais elle mesure près d'un *mile* de long, a besoin d'une quarantaine de voies et d'une puissance si élevée que je ne m'en souviens plus. D'ailleurs c'est un chiffre tenu secret également. Chaque roue est

alimentée par un moteur, je sais... Mais vous ne voulez pas me faire comprendre que...

— Si, c'est la seule solution. Il nous faut évacuer par les rails. Écoutez-moi avant de froncer vos sourcils de cette façon. Dans notre monde actuel nous avons affaire à deux éléments. L'un naturel, le froid, c'est-à-dire la glace, l'autre artificiel mais qui découle du premier, le chemin de fer. Nous connaissons les deux à la perfection alors que tout autre technique serait trop longue à assimiler. Vos ingénieurs pétroliers travaillent dans la routine. La plupart du temps, ils n'ont eu qu'à puiser dans de vieux stocks ou bien forer de nouveaux puits mais en dessous de la glace.

Il prit une feuille de papier et commença à dessiner rapidement.

— Nous installons des portiques sous le pétrolier. Des portiques à roues et pour chacune d'elles un moteur. Pas besoin d'une puissance fantastique puisque le tunnel descend en pente douce, très douce, presque imperceptible, vers l'ancien océan Atlantique. Une pente prévue pour éliminer la condensation en la drainant dans un collecteur central.

— La charge va s'emballer, cent mille tonnes...

— Les moteurs seront là davantage pour ralentir le mouvement que pour le fournir. Nous devons établir une trentaine de voies qui ne supporteront plus que trois ou quatre mille tonnes chacune, ce qui est tout à fait raisonnable et dans la moyenne actuelle, n'est-ce pas ? D'autre part ces voies ne devant être utilisées que dans le tunnel à une température quasi normale n'ont pas besoin d'être spécialement conçues pour le froid. Les portiques peuvent être des trucks améliorés par quelques aménagements.

— Cela représente une centaine de ces engins au moins ? Mais comment les introduirez-vous sous le pétrolier qui doit avoir tendance à glisser ?

— Nous utiliserons cette tendance précisément. Sa proue est dirigée vers le tunnel mais avec un angle de trente degrés environ. Nous allons agrandir le tunnel, faire une rotonde comme si nous voulions créer une station, poser les voies selon une courbe étudiée pour que le mouvement s'effectue en douceur. Au fur et à mesure qu'il glissera hors de sa gangue de glace, les trucks seront en place pour soutenir la masse. Je dois faire des études sur la résistance de

cette glace et pendant ce temps on plantera les rails, on adaptera les trucks.

— Quelle sera la vitesse de déplacement de ce mastodonte ?

— Au mieux dix *miles* à l'heure. Mais en vitesse continue. Il atteindra l'océan subglaciaire en moins de six jours. Et nous le coulerons dans une fosse moyenne.

— Il faudra prolonger le tunnel jusqu'à l'océan, fit-elle remarquer.

— Vos puissantes machines le feront en quelques jours.

— Comment coulerez-vous le pétrolier ?

— En le surchargeant. Une fois au fond, le pétrole dégèlera lentement et nous pourrons le pomper d'ici trois mois environ.

Mrs. Diana ferma les yeux un court instant puis les rouvrit :

— Ce sera un spectacle fantastique. Un pétrolier des âges anciens avançant dans ce tunnel énorme pour rejoindre son élément naturel. Vous êtes un visionnaire, Lien, et ce sont des gens comme vous qui nous font le plus défaut.

— À la réflexion, je ne coulerai pas le pétrolier. Il flottera dans une cuvette aménagée dans la banquise. À l'endroit où le Gulf Stream rend celle-ci plus mince. Oui, ce sera stupide de couler cette sorte de témoin du passé. Il pourra même être aménagé et...

Le visage de Mrs. Diana devenait dur, maflu :

— Pas question, dit-elle. Vous le coulerez. Ce pétrolier est un danger pour les esprits, vous comprenez ? Il peut faire regretter à certains l'époque où les mers étaient libres, où les moyens de communications étaient diversifiés et nous ne voulons pas de cette nostalgie-là. Vous le coulerez. Il faut qu'il disparaisse à jamais. Les gens auront bien assez le temps de l'admirer lorsqu'il descendra vers l'océan. On fera un film pour les actualités. Un film de deux minutes et ce sera suffisant.

— De quoi avez-vous peur, Mrs. Diana ? Votre puissance est colossale, la Panaméricaine est encore plus forte que ne l'ont été les gouvernements anciens.

— Il y a ces fanatiques qui adorent ce Soleil disparu.

Elle pointa un doigt accusateur vers lui :

— Et vous avez été soupçonné d'en faire partie, ne l'oubliez pas. Je possède sur vous un dossier complet. Je sais qui vous êtes, qui vous avez connu, aimé, haï, tué... Oui, je sais tout. Je sais que vous

espérez une chose, le retour de votre amie, cette actrice de cabaret, et de votre fils.

Effrayé, Lien Rag s'attendait à ce qu'elle lui crie que son fils était né d'une Femme Rousse, qu'elle comptait utiliser cette découverte pour l'obliger à filer droit. Et puis elle se calma et il se rendit compte qu'elle n'avait pas été jusque-là. Qu'elle avait même eu l'air de penser que son fils était aussi celui de Yeuse.

— D'accord, vous savez tout sur moi, mais vous avez besoin de mes connaissances et de mes idées. Je sais désormais que tout se monnaie dans votre Concession. Et je vous demande en paiement que l'on recherche ma femme et mon fils. Je désire qu'ils soient le plus rapidement auprès de moi.

Curieusement, Mrs. Diana paraissait apprécier ce langage comme si depuis sa tendre enfance elle n'en avait pas connu d'autre. Donnant, donnant. Tout se payait. Avait-elle eu un geste, un sentiment gratuit ? Avait-elle été amoureuse, avait-elle aimé jouir sexuellement ou sentimentalement, avait-elle connu des joies pures, esthétiques par exemple ?

— C'est un marché qui me convient et l'Intelligence Board a déjà entrepris des recherches. Il semble que les nouvelles soient optimistes.

— Le train-cabaret n'aurait pas été détruit ?

— Je n'en sais pas plus. Mais ce que je sais, Lien, c'est que dans notre Concession on estime à dix mille les membres de cette nouvelle secte, les Rénovateurs du Soleil. Il y a des illuminés comme dans les autres, des fous, des faibles, des suicidaires, mais on estime que plusieurs centaines de scientifiques œuvrent en secret pour dissiper cette enveloppe de poussière qui entoure la Terre. Mais nous les vaincrons, Lien, nous empêcherons cette folie. Si nous ne parvenons pas à les arrêter, la Terre ne sera plus qu'une masse d'eau avec quelques îles si étroites que des millions de gens s'égorgeront pour y accéder alors qu'il n'y aura de la place que pour le centième d'entre eux. Maintenant mettez-vous au travail.

Tout alla assez vite. On commença par déblayer le million de tonnes de glace éboulée que l'on évacua vers l'océan ; on construisit la rotonde, immense, de façon que la courbe des rails soit la plus douce possible. En même temps on protégeait la crevasse au bout de laquelle se trouvait le *Glory Day*. Il fallait maintenir la température

très basse pour que la gangue ne dégèle pas, ni la cargaison qui aurait pu chauffer l'environnement. Il fallut des volontaires et les Roux acceptèrent de venir travailler dans cette zone de haut danger.

Lien avait pu transmettre plusieurs messages à son ami Skoll. Il ignorait comment ces renseignements parvenaient en Zone Occidentale, mais il pensait qu'un émetteur devait fonctionner quelque part ou alors les Roux utilisaient les ultrasons en passant sous la banquise. Ils étaient capables, certains, de rester près d'une heure en immersion totale, par des profondeurs étonnantes. Un émetteur d'ultrasons pouvait donc les relier à leur nouvelle patrie.

On ne travaillait qu'avec des outils conventionnels, archaïques presque. Pelles et pioches. Pour éviter toute étincelle, tout réchauffement. Les Roux faisaient merveille pour creuser dans la glace des tunnels qui contournaient la grosse masse du pétrolier. Il fallait installer les trucks en commençant par la poupe. Une centaine de trucks à conditionner, à pousser sur des voies difficiles, le tout sans moteurs, sans treuils. Les Roux recevaient trois mille calories pour ce travail et Lien commença de négocier leur libération directement avec Mrs. Diana qui, la première fois qu'il osa aborder ce problème, poussa les hauts cris.

— Ne mélangez pas tout. Les Roux sont des animaux puants, obscènes et sans intérêt. Ils travaillent pour se nourrir mais leur rendement est faible. Ce sont des êtres dont nous aurions dû nous débarrasser au plus vite.

— Comme les Noirs américains, peut-être, fit Lien, hargneux.

Lors de la Grande Panique, les Américains blancs avaient survécu en plus grand nombre que les Noirs. Eux seuls avaient pu trouver assez d'énergie, de nourriture, d'endroits étanches pour résister à la vague de froid qui submergeait tout. Dans les ghettos noirs des villes, la mortalité avait atteint cent pour cent dans des cités comme Détroit, Chicago, New York, Los Angeles.

— Pas de rappel historique, grogna la milliardaire.

— Je vous propose de vous débarrasser des Roux en quelque sorte en les laissant rejoindre leurs frères...

— Qui nous ont volé un territoire.

— Un territoire sans grand intérêt économique à part quelques puits de gaz, des verreries, des élevages de moutons sous dôme.

Vous devez favoriser cette concentration, fournir des produits de première nécessité, des machines.

— Vous devenez fou.

— Non. C'est votre intérêt. Je ne devrais pas vous le dire, mais la chose saute aux yeux. Votre réalisme cynique est pris en défaut. Si vous encouragez le développement de ce nouveau pays, vous affaiblirez vos ennemis. Les Roux esclaves qui travaillent sur les dômes des villes transeuropéennes abandonneront leur travail et la Compagnie de Grand Star Station devra détourner l'énergie qui lui sert à faire la guerre pour chauffer ces villes. Sinon la glace finirait par faire éclater les dômes et les verrières.

Mrs. Diana en resta bouche bée. Il remarqua qu'elle avait plusieurs dents incrustées de diamants. C'était très habituel chez les gens riches de la Panaméricaine.

— Le patriotisme ne vous étouffe pas. Vous êtes un beau salaud de traître, dites donc.

— Dans le temps on aurait dit que j'étais cosmopolite. Je n'ai aucune raison d'être fidèle à une Compagnie qui exploite les gens.

— Donc vous feriez la même chose pour nous, vous nous trahiriez au besoin ?

— Si c'est nécessaire, oui. Mais si vous suivez mes conseils en ce qui concerne les Roux, je réviserai mes sentiments. De toute façon, dans cette affaire du *Glory Day*, je vous assure de ma loyauté. J'irai jusqu'au bout et je m'efforcerai de prévenir toute catastrophe qui pourrait mettre le Super-Métro en péril.

Mrs. Diana le fixa intensément puis sourit :

— Je vous crois. Allez-y donc, mon vieux, poursuivez.

— Il y a déjà vingt trucks en place sous la poupe. Nous avons également disposé des tronçons de voies que nous relierons au fur et à mesure que nous progressons vers la proue, c'est-à-dire vers le tunnel. C'est la glace qui maintient le pétrolier alors que nous travaillons sous sa coque. Par chance celle-ci est à peu près en bon état. Juste quelques endroits douteux à la résistance moindre, mais nous faisons différemment aménager les trucks. Ce qui nous inquiète, c'est que le bateau accentue légèrement sa vitesse. C'est un phénomène connu. Une sorte de succion. Nous en sommes désormais à cinquante centimètres par jour. Le frottement des

roues sur les rails étant moindre que celui de la coque sur la glace, c'est aussi un facteur d'accélération.

Il y eut un accident grave. Un affaissement de l'énorme masse. Même pas trente centimètres, mais suffisant pour écraser trois personnes. Un contremaître et deux Roux. On dut ramasser leurs restes en taillant dans la glace où la pression les avait agglomérés.

Deux jours plus tard la moitié des trucks se trouvaient en place et les moteurs électriques alimentés par une ligne spéciale commençaient à tourner, freinant la glissade continue du monstre. Dès lors le travail devint sinon plus aisé du moins plus serein. La course contre la montre diminuait d'intensité.

On installait les trente voies qui conduiraient le Léviathan des mers vers son ancien élément. Lien préférait ne pas songer qu'il était voué à disparaître sous la banquise. Il espérait vaguement qu'un immense mouvement public se déclencherait pour sauver ce dinosaure métallique de la destruction.

La télévision par deux fois avait montré des images de la fantastique épopée mais très brièvement, alors que les équipes avaient filmé des heures d'émission. La grosse Mrs. Diana était omniprésente, non seulement pour surveiller le travail mais pour coiffer la censure.

Des ingénieurs, des ouvriers manifestaient leur mécontentement. Eux savaient qu'ils effectuaient un exploit unique dans les annales historiques et la première grève éclata sous prétexte que les primes de risque n'étaient pas assez élevées, mais Lien expliqua à la grosse actionnaire que c'était un sentiment de frustration qui poussait les gens à interrompre leur travail pour vingt-quatre heures.

— Ce sont des rapaces ! hurla-t-elle.

— Ce n'est qu'un prétexte. Et ils recommenceront. Et je suis d'accord avec eux... Les gens ont besoin que leur peine, leur courage reçoivent la consécration de l'opinion publique. Moi-même je vous accuse de fausse promesse. Ma femme, mon fils devaient être retrouvés et vous n'avez pas tenu parole.

Mrs. Diana le regarda, la mâchoire gonflée de rage, décrocha le téléphone et donna un ordre que Lien ne comprit pas.

— Regardez.

Elle éclaira un grand écran de télévision et soudain Lien, frappé de stupeur, puis ému aux larmes, aperçut Yeuse et Jdrien. Ils se trouvaient dans la cabine de la jeune femme, qu'il connaissait bien. Son fils regardait dans sa direction et paraissait très grave. Puis l'enfant se mit à grimper tout en haut du compartiment sur les couchettes, sauta de l'une à l'autre.

— Qu'il est drôle ! dit Mrs. Diana en riant.

Lien n'était plus là. Il était là-bas, avec eux, écoutait Yeuse lui parler et essayait de graver en lui chaque parole qu'elle prononçait.

— Repassez le film, lança la milliardaire dans son téléphone.

Il aurait pu le visionner dix fois, il trouvait toujours un détail nouveau. Jdrien avait grandi, s'était développé. Il donnait l'impression d'avoir deux, trois ans alors qu'il était âgé d'un an à peine.

— Il vous ressemble, disait Mrs. Diana. Mais par contre il n'a aucun trait de cette femme. Comment dites-vous ? Yeuse ?

— Depuis quand avez-vous reçu ce film ?

— Quatre jours. C'est une copie. La télévision va le passer sous peu.

— Que complotiez-vous ? Me forcer à quelque chose en échange de ces images si précieuses pour moi ?

— Pas du tout, mais ces temps-ci vous étiez sur les nerfs avec ce travail intensif. Vous ne dormez que quatre à cinq heures par nuit et...

— Vous vouliez ménager mes nerfs ? Vous aviez peur que je craque ? Qui a pris ce film ?

— Une équipe, dit-elle. Il a fallu des semaines pour le faire parvenir ici. Les Sibériens ne voulaient pas que le train-cabaret soit filmé. Ils affirment qu'aucun train-cabaret n'a été capturé par leurs troupes, que d'ailleurs ce genre de spectacle ne les intéresse pas et que les soldats sibériens méprisent même ces scènes ridicules.

— Pourquoi disent-ils cela ?

— D'après les journalistes, c'est au nom d'une morale très stricte. Mais il y a aussi une hypothèse. Les généraux, les officiers supérieurs peuvent disposer de grands privilèges et il est possible que le train-cabaret soit à l'entière discrétion d'un général ou d'un officier supérieur qui peut en disposer à sa guise. La propagande sibérienne dissimule ces faits à la population. Il ne faut pas que le

moral de l'intérieur soit entamé et que les civils pensent que les soldats mènent joyeuse vie.

Lien demanda qu'on repasse le film mais Mrs. Diana lui donna cette copie et il put dès lors la regarder dans son propre wagon. D'après les journalistes, toute tentative d'évasion ou de délivrance posait des problèmes insolubles. La seule chance de libération était que les forces transeuropéennes attaquent et reprennent le train-cabaret, mais était-ce vraiment souhaitable ?

— Il y a aussi des tractations secrètes entre les deux Compagnies, lui révéla Mrs. Diana, mais aboutiront-elles ? En attendant la guerre se poursuit. Et il faudra des mois, peut-être des années pour que les prisonniers, le matériel, les territoires soient échangés.

— Alors, l'évasion ?

— Tant que le train reste sur le front de l'est, impossible. Il faudrait qu'il voyage dans le pays, qu'il se rapproche par exemple de l'Austrasienne ou de la Compagnie Africa. Là-bas nous avons des bases, la possibilité d'intervenir.

— Pourquoi pas sur votre frontière avec la Sibérienne ?

— Celle-ci appartient à la Compagnie du Pacifique.

— Tout le monde sait que ce n'est qu'une filiale.

— Oui, mais justement ce serait dangereux. Il vaudrait mieux les deux autres.

Un terrible découragement s'empara de Lien Rag qui un soir se saoula à mort, si bien que le lendemain il fut incapable de se rendre sur le chantier. On avait déjà installé soixante-douze trucks et il n'en restait plus qu'une trentaine. Le réseau des trente voies était en place lui aussi, doté de tous les derniers perfectionnements pour surveiller la marche du *Glory Day* vers l'océan.

Il y eut encore une nouvelle grève plus dure, de quarante-huit heures, et cela malgré les augmentations de primes. Mrs. Diana dut se résoudre à ce qu'un reportage de quatre minutes soit diffusé en deux fois. Un jour à midi, et le soir. Les différents acteurs de cette œuvre gigantesque furent à moitié satisfaits de cette faveur concédée avec répugnance et ils manifestèrent peu après autour du wagon pullman, si bien que la police de la Compagnie dut s'installer à demeure à proximité.

— Je vous interdis de tirer, leur signifia Lien. Vous ne pouvez utiliser une arme sans faire courir des risques énormes à notre

entreprise. Un son peut se transformer et provoquer un petit éboulement, dérégler un appareil. Jusqu'ici nous progressons sur la pointe des pieds pour éviter une catastrophe et vous vous voudriez intervenir avec vos gros sabots ?

Mrs. Diana fut forcée de lui donner raison et il ne resta plus qu'un véhicule léger de la police et une dizaine d'hommes. Mais une nuit Mrs. Diana quitta la galerie à bord de son pullman sans prévenir. D'étranges bruits couraient. On avait assisté à un curieux phénomène sur la côte ouest – ainsi continuait-on d'appeler la banquise qui recouvrait l'océan Pacifique. Un étrange phénomène lumineux serait apparu et on aurait assisté à une certaine fusion de la glace. On disait que la principale actionnaire de la compagnie avait voulu éclaircir au plus vite cette information. Dès qu'il avait un moment devant lui, Lien s'enfermait dans son wagon et branchait son magnétoscope. La bande vidéo se déroulait et Jdrien lui souriait, Yeuse lui parlait avec tendresse.

chapitre XIV

Dès que le directeur apprit de la bouche de Yeuse quelle menace pesait sur les membres de la troupe, il s'affola au point de vouloir aller chercher le lieutenant Oude.

— Il nous conseillera utilement, pourra intervenir auprès de l'état-major.

— Non, dit Yeuse, il se pliera à la volonté du colonel Sofi. Le Mongol est un tueur à la tête de tueurs protégés par la Compagnie Sibérienne. Sans eux le sort des batailles resterait souvent incertain, Sofi et les siens sont des intouchables. Nous devons réfléchir et prendre une décision rapide.

— Elle a raison, dit le Gnome. Oude ne ferait que nous trahir ou nous conseiller la résignation.

— Mais que faire, que faire ? dit le directeur en levant les bras au ciel. Il ne reste que vingt-quatre heures, même pas. Ils vont saccager, casser, nous ruiner.

— Violer aussi, insinua doucement le Gnome. Ne l'oubliez pas. Nous y passerons tous, même vous, monsieur le directeur.

Ce dernier eut un haut-le-corps :

— Ne dites pas d'insanités... C'est tout à fait superflu.

— Nous allons organiser une représentation gratuite pour le seul bénéfice des blessés, dit soudain Yeuse. Vous souvenez-vous que nous l'avons souvent fait chez nous. Une représentation dont le bénéfice sera versé à une œuvre quelconque. Nous allons en parler à Oude et il va sauter là-dessus avec joie.

— Mais, remarqua le directeur, Sofi et ses hommes arriveront à l'heure dite... Que se passera-t-il alors ?

— Rien. Ils se heurteront à des centaines d'officiers de haut rang et ne pourront rien entreprendre. Dites à Oude que nous allons jouer durant huit jours sans garder le moindre argent pour nous.

— Mais le reste de la troupe va rechigner, vous les connaissez. Ils veulent bien jouer mais exigent un cachet, même le plus réduit.

— Nous allons leur expliquer qu'un grave danger nous menace, que nous avons besoin de la protection de l'état-major sibérien.

— Ça ne marchera pas. Ils vous en veulent, Yeuse, dit le directeur. Votre intimité avec Sofi est à l'origine de nos ennuis. Le colonel a confisqué le cabaret à son seul bénéfice. À cause de vous. Il y a aussi cette histoire de la télévision panaméricaine qui n'a filmé que vous au lieu de faire un reportage de toute la troupe.

— C'est sans rapport avec ma profession, affirma-t-elle. Ils voulaient utiliser ce film pour faire pression sur une personne de mes amis. Je n'ai rien fait pour les monopoliser.

— Peut-être, mais vous vous êtes jetée à la tête du colonel Sofi.

Le Gnome essaya de les calmer :

— Ne pensons qu'à ces représentations. Le lieutenant Oude sera ravi de cette idée. Je pense qu'il va se démenner et que ce soir la salle sera pleine.

Malgré l'heure tardive, le Gnome alla chercher le lieutenant qui, mis au courant de l'initiative, arriva totalement réveillé et enthousiaste :

— Voilà une excellente idée. Ce genre de générosité est toujours très bien accueilli par l'état-major et le conseil d'administration de la Compagnie. Nous obtiendrons un grand succès et vous verrez que le conseil nous enverra ses félicitations. Dès l'aube je m'occupe de l'organisation. Vous n'aurez qu'à prévoir le spectacle.

— Le même qui a déjà eu du succès ?

— Pourquoi pas ? Du moment que le but est d'aider les blessés, personne ne s'offusquera pour quelques audaces. Vous pouvez compter sur moi. Mais ne faut-il pas en parler au colonel Sofi ? demanda-t-il à la jeune femme.

— C'est inutile, déclara cette dernière avec une assurance qui impressionna non seulement le lieutenant Oude mais aussi le directeur et le Gnome. Le colonel a été blessé lors d'un assaut et doit se reposer. Durant huit jours nous serons donc disponibles.

Elle resta éveillée une partie de la nuit. Le colonel Sofi pouvait avoir vent de ce qui se préparait. Le lieutenant Oude, pris de scrupules, pouvait très bien aller lui parler. Mais comme le train des cavaliers mongols se trouvait sur le front, peut-être que ce couard hésiterait.

Comme prévu, la troupe rechigna tout de suite à travailler pour la gloire. Alors le Gnome, à bout de nerfs, révéla la véritable raison de ces soirées bénévoles. Bien entendu la plupart mirent Yeuse en cause. Comme elle assistait à la réunion, elle se leva et demanda la parole :

— Je me reconnais responsable. Si je pouvais me sacrifier seule pour vous, je le ferais. Mais le colonel veut venir ici avec ses cavaliers. Voilà la réalité prochaine. À vous de décider si nous devons continuer à nous entre-déchirer ou à trouver une ruse.

Il était à craindre que le lieutenant Oude soit informé par ceux ou celles qui se montraient volontiers courtisans avec lui, mais de toute façon il serait trop tard pour annuler la représentation. Yeuse se demandait si ces mêmes flatteurs oseraient prévenir le petit lieutenant. La menace du colonel Sofi impressionnait chacun et la férocité de ses cavaliers était connue de tous. Il y avait dans chaque armée des compagnies, des troupes d'élite entraînées à donner la mort, à changer l'âme des combattants par une impétuosité et une cruauté spectaculaires. Chez la Transeuropéenne, des commandos spéciaux attaquaient au lance-flammes par exemple les grosses unités ennemies paralysées par leur gigantisme. Ces Soldats du Feu, comme on les appelait, obtenaient entre deux opérations des privilèges abusifs.

Oude revint très satisfait de sa tournée des mess et des cafétérias.

— J'ai réussi à convaincre des officiers généraux et supérieurs. Beaucoup m'ont demandé si ces dames montraient leurs avantages et, ma foi, je leur ai laissé entendre...

Il avait de petits rires grivois, des sous-entendus naïfs. Le Gnome cligna de l'œil en regardant Yeuse. Tout paraissait aller pour le mieux.

Mais vers huit heures trente, alors que la salle aurait dû commencer à se remplir, il n'y avait pas un seul fauteuil d'occupé et le lieutenant Oude allait et venait, en transe, tandis que la troupe figée d'inquiétude voulait encore espérer.

À neuf heures moins le quart, Oude décida d'aller aux nouvelles et revint peu après, catastrophé :

— On s'en va. Vite, il faut tout ranger... Les Transeuropéens ont lancé une offensive générale sur tout le front. Il semble que pour le

moment ils enregistrent quelques petits succès, mais ce n'est pas ce soir qu'ils vont gagner la guerre.

Le wagon-salle de spectacle fut ramené à ses dimensions habituelles. Il se déployait à la fois en longueur et en largeur si bien qu'il pouvait recevoir jusqu'à neuf cents spectateurs dans les meilleures conditions. Toute la troupe se mit au travail avec une ardeur inattendue qui laissa le lieutenant Oude bouche bée :

— Mais qu'est-ce que vous avez ? Vous avez peur ? Je vous dis que nous n'allons pas nous laisser enfoncer... Le colonel Sofi a déjà lancé deux contre-attaques et détruit plusieurs commandos infiltrés.

— Mieux vaut que nous déblayions le terrain, dit le Gnome. Pour ne pas gêner l'armée.

— C'est, ma foi, une excellente idée.

Une nouvelle fois la troupe connut la retraite, la débâcle désordonnée parmi des centaines de convois qui essayaient de s'enfuir à toute vitesse mais qui se trouvaient paralysés par l'afflux de milliers de wagons, de bâtiments sur un seul réseau. Ils avaient connu ça côté transeuropéen et le revivaient avec cet ennemi. Mais pour eux l'ennemi c'était Sofi et ses cavaliers et ils avaient hâte d'être hors de portée du colonel qui allait certainement combattre en arrière-garde.

— Qu'il y laisse sa peau, lança le Gnome, hargneux.

Leur train ne roulait que par courts instants, s'immobilisait des heures. Le courant électrique s'interrompait pour aller alimenter les convois, les unités montant en ligne sur les voies ascendantes. Il commençait à faire froid, très froid. On n'avait pas beaucoup de nourriture et le lieutenant Oude, fanatique de l'organisation, parlait de rationnement.

Les circonstances offraient à ce petit officier sans envergure un royaume, un royaume bien médiocre, une troupe d'histrions, mais il en était le maître absolu. Un vague officier supérieur de l'état-major lui avait donné carte blanche :

« Sortez-moi ce train-cabaret des voies principales, conduisez-le où vous voulez, je ne veux plus en entendre parler. C'est un élément étranger à la guerre, donc suspect. Vous vous dirigerez vers l'Est et vous rendrez compte dès que vous le pourrez. »

Oude, devenu roi, commença par organiser la vie à bord comme il l'entendait. Dès que le train roulait, chacun devait rester dans sa cabine et il veillait à ce que cette consigne soit respectée. Les volets de fer étaient baissés pour que ces gens venus de chez l'ennemi ne puissent se rendre compte de l'endroit où ils se trouvaient. On disait qu'il y avait des espions partout. Le lieutenant Oude n'avait pas envie qu'on lui fit ce reproche. Dans son royaume, il n'y aurait ni espion ni contestation. Lorsqu'une des actrices voulut se plaindre pour une question d'eau chaude, il la fit conduire dans le fourgon où régnait la plus basse température du train, avec les décors du cabaret. Le lieutenant Oude disposait de huit hommes trop âgés pour combattre en première ligne mais qui eux-mêmes prenaient conscience de la situation nouvelle.

Dès que l'on roulait la chaleur revenait mais ne pouvait dissiper complètement le froid qui s'installait de façon endémique dans le convoi. Il y avait aussi la glace qui s'accumulait sur les wagons, commençait de bloquer les ouvertures. Le lieutenant Oude décréta que deux portes seulement seraient maintenues en service. Il nomma quatre responsables de leur bon fonctionnement. On devrait les enduire d'une graisse spéciale, utiliser de l'eau chaude au besoin, que l'on obtiendrait en la faisant chauffer aux cuisines.

Déjà depuis trois jours Yeuse n'avait pu baigner Jdrien dont la fourrure de son ventre avait besoin d'être soigneusement lavée à grande eau chaque jour. Mais l'enfant se contentait d'eau tiède. Il ne se plaignait jamais, bien qu'il eût le corps à vif en plusieurs endroits. Elle soignait ces plaies lorsqu'elle les découvrait en écartant les poils des cuisses ou des petites fesses. Elle se privait de nourriture pour qu'il puisse manger à sa faim.

À cause des volets de fer il leur arrivait de rester vingt-quatre et jusqu'à trente-six heures dans l'obscurité totale, le convoi étant immobilisé sur une voie de garage perdue pour laisser les convois monter et descendre. À son tour, le Gnome qui trouvait ces interdictions d'ouvrir les volets stupides protesta et passa quarante-huit heures dans le fourgon. Il en ramena des engelures graves sur tout le corps et on dut le soigner énergiquement pour sauver ses pieds. Mais l'un d'eux restait encore insensible et chacun craignait qu'une amputation ne soit nécessaire. Alors Yeuse entra à son tour dans la contestation, mais le fit avec une telle force et en agitant la

menace du colonel Sofi avec un culot tel que le lieutenant Oude prit peur. À la halte suivante il alla chercher un médecin-major qui prescrivit un traitement énergique et examina les autres membres de la troupe qui se plaignaient. Ce commandant médecin se permit ensuite de prendre le lieutenant Oude à part et de lui dire ce qu'il pensait de ses agissements.

D'absolu, le monarque se fit éclairé et leva certaines interdictions. Les volets ne furent plus jamais fermés, et il se débrouilla pour qu'on fournisse un peu plus de courant à ce pauvre train maudit qui se traînait de dépôt en voie de garage, de réseau tertiaire en ligne unique. Un soir il proposa même de donner une représentation pour remercier un chef de station militaire qui avait fourni des vivres, des médicaments et permis que les batteries électriques soient rechargées à moitié.

Ce fut une représentation lugubre. N'y assistaient que vingt-quatre personnes qui, peu habituées à ce genre de spectacle, ne comprenaient pas le sens des sketches. Ces gens-là, militaires perdus dans une station non stratégique, se moquaient bien des mœurs des Transeuropéennes. Parfois ils y allaient d'un sourire peu convaincu. Ce fut une fois de plus le Gnome qui sauva la situation dans le dernier tableau.

Lorsqu'il apparut avec une fausse fourrure de loup rouge et grise, une toque comme en portait le lieutenant Oude, Yeuse et le reste de la troupe furent saisis de terreur. Avec un courage fou et un talent exceptionnel, il mima le lieutenant Oude dans ses tics et ses manies et tout le monde commença à se tordre de rire, excepté l'intéressé qui ne voyait pas la raison de cette hilarité. Il ne la devina qu'à la fin et quitta le wagon-théâtre, ne reparut pas. Toute la nuit chacun s'inquiéta puis le lendemain Oude leur annonça qu'il avait demandé son transfert. C'était une très mauvaise nouvelle. Ils étaient arrivés à un certain *modus vivendi* avec lui et qui désormais allait représenter le pouvoir de la Compagnie dans leur sein ?

Le Gnome aussi diplomate qu'il avait été courageux la veille lui présenta des excuses sincères et le pria de rester parmi eux. Il expliqua qu'il était d'usage dans leur Concession de se moquer des membres de la troupe et des hauts personnages, que jadis les rois avaient leurs bouffons qui ne les épargnaient pas et que lui, le Gnome, considérait le lieutenant Oude comme un très haut

personnage. Le mot de roi avait agréablement chatouillé l'oreille du petit lieutenant, qui accepta cette explication et renonça à demander son transfert.

Un jour, un colonel du matériel vint visiter le train-cabaret. Il était surpris, pire, éberlué qu'un tel convoi se soit trouvé mêlé à la guerre. Sur le front sibérien existaient des trains-théâtres, des trains-cinémas, des convois culturels avec bibliothèques, salles de conférences, salles d'études, mais un train uniquement consacré à un amusement frivole et sans portée éducative le laissait perplexe. C'était un vieux colonel aux cheveux blancs, aux petits yeux bridés très vifs. Il contempla les affiches, les photographies du spectacle. Peu à peu le lieutenant Oude en glissa de plus choquantes mais il continua à les regarder.

— Je ne savais pas que cela existait, dit-il. Avec de telles mœurs, les Transeuropéens ne devraient donc pas gagner cette guerre, et cependant...

Le Gnome rapporta cette réflexion à Yeuse. Ils essayèrent d'en tirer un pronostic optimiste :

— Si notre Compagnie l'emporte, ils finiront par échanger les prisonniers. Nous pourrions rentrer chez nous.

— Sommes-nous des prisonniers ou bien faisons-nous partie du butin ? As-tu déjà vu que l'on restituait le butin ? demanda la jeune femme.

La visite du vieux colonel en provoqua d'autres. De vieux militaires inaptes au combat qui dirigeaient des nœuds ferroviaires ou des centres de transit furent alertés et vinrent visiter à leur tour, regarder les comédiens et surtout les comédiennes, les affiches, les photographies. Certains avaient des visages sévères, d'autres paraissaient plus amicaux. Le lieutenant Oude organisa un autre spectacle pour ces gens-là. Ils furent une bonne centaine et cette fois le choix des sketches fut plus soigné. Il y eut des scènes un peu déshabillées mais pas tellement.

— Plus nous nous enfonçons dans cette Concession et plus nous aurons des difficultés à faire passer notre spectacle. Ils ignorent tout de nos mœurs, de nos institutions. Ils ne savent pas ce que sont les Néo-Catholiques, les snobs, les Dames de la Compagnie. Il faut créer autre chose.

— Si seulement nous pouvions observer leurs défauts et leurs tics, disait le Gnome. On ne peut pas mettre des militaires en scène, non seulement c'est interdit mais en plus ils ne verraient pas ce qu'il y a de drôle à le faire.

Un matin Yeuse s'éveilla dans une petite station très archaïque qui se nommait Blonov Vokzal. Ils y étaient arrivés la veille très tard, avaient reçu de la nourriture et puis on leur avait dit qu'ils pourraient faire quelques pas sur le quai qui leur était réservé. Elle regarda par la fenêtre, leva les yeux et les vit. Ils étaient près d'une vingtaine qui travaillaient sur la verrière qui ressemblait à une nef. La ville s'étendait dans un seul sens, le long d'un réseau assez réduit, pas plus d'une douzaine de voies.

Elle appuya son front contre la vitre glacée et resta les yeux levés. Jusqu'à ce que Jdrien s'approche d'elle et tire sur ses vêtements. Elle le souleva et d'un seul coup il se raidit entre ses bras et elle devina qu'il était en proie à une vive émotion. Il appuya ses mains sur la vitre et regarda avec intensité ces hommes et ces femmes velus qui débayaient la glace. Ce n'étaient que des silhouettes imprécises mais ils étaient parfaitement reconnaissables. Yeuse se demanda si l'enfant gardait les images de sa plus tendre enfance, celle de sa mère Jdrou. Elle-même céda à une émotion profonde, essuya ses yeux pour écraser ses larmes. Dans un élan de tendresse irrésistible elle serra l'enfant contre elle, l'embrassa passionnément mais lui voulait regarder encore ces ombres furtives qui parfois disparaissaient lorsque la couche de glace devenait trop épaisse.

Plus tard, lorsqu'elle le descendit sur le quai, il leva constamment la tête et elle surprit comme une chanson, une comptine qui s'échappait de sa gorge. Elle essaya de retenir ces onomatopées pour plus tard :

*Lo gu lo nu, lo sku
mo ro, mo ru mo sbu.*

Était-ce une comptine que sa mère lui fredonnait lorsqu'il n'était qu'un nourrisson, et que sa mémoire retrouvait à la vue de ces hommes de sa race ?

Les habitants de Blonov Vokzal les regardaient avec curiosité. Tout le monde portait des vêtements matelassés recouverts de

broderies très gaies. Yeuse trouvait ses propres habits tristes par rapport à ceux-là, aurait aimé en acheter mais ils n'avaient pas le droit de quitter leur quai pour visiter les autres. Il y avait certainement des boutiques, des artisans.

Le Gnome qui se passionnait pour beaucoup de choses, dont la géographie, pensait qu'ils se trouvaient encore en Sibérie occidentale, dans la région où jadis existait la ville de Omsk.

Au bout du quai il y avait des policiers armés de fusils anciens, le torse bardé de cartouchières. Ils lui firent signe de ne pas aller plus loin. D'ailleurs elle préférerait rentrer à cause de l'enfant qui s'obstinait à regarder vers la verrière. Elle savait qu'il garderait ainsi le cou levé tant que les Roux resteraient à déblayer la glace.

Dans l'après-midi, le train-cabaret quitta la petite station et le long de la voie ferrée elle aperçut des tribus de Roux qui fouillaient la glace à la recherche des détritits abandonnés par les voyageurs. Ils paraissaient las, faméliques, leurs fourrures boueuses, mal entretenues. Elle fut heureuse que Jdrien ne les vît pas.

Elle prépara son bain dans un grand baquet sachant que c'était le meilleur instant de sa journée. Il parvenait à se déshabiller lui-même.

Chaque fois elle prenait soin de fermer sa porte au verrou pour éviter que quelqu'un n'entre, mais ce jour-là elle oublia.

Le lieutenant Oude vint frapper et entrouvrit en même temps sa porte. Il vit l'enfant dans sa cuvette et poussa un cri de surprise.

chapitre XV

Depuis deux jours le pétrolier fantôme roulait vers l'océan subglaciaire. Lien Rag avait vécu les dernières heures dans une sorte de dédoublement total. Il ne dormait plus, mangeait n'importe quand, passait son temps sur le chantier. Le dernier truck placé sous la coque, il avait fallu agrandir la crevasse sans utiliser d'explosifs. Juste quelques marteaux-piqueurs et les Roux avaient effectué un travail magnifique qui avait impressionné tous les témoins. Lien Rag leur avait fait part de la négociation qu'il menait pour leur prochaine libération et la reconnaissance de leur nouveau pays par le conseil d'administration. Il tenait parole, même si Mrs. Diana opposait des arguments spécieux. Il espérait parvenir bientôt à ses fins. Mais désormais il ne vivait plus que dans l'excitation angoissée de réussir l'extraction du pétrolier.

Dès le départ, il avait fallu réduire encore la vitesse. Les moteurs électriques commandant chaque roue de truck s'étaient emballés, avaient chauffé. La pente était plus vive que les ingénieurs ne l'avaient calculé. Il semblait même que l'immense glacier posé sur le continent américain se soit fracturé en plusieurs endroits. Celui-ci inclinait donc vers la mer, quelques millimètres de plus par *mile*, mais pour ce poids, de plus de cent mille tonnes, c'était énorme. Le *Glory Day* avait failli prendre un élan formidable pour aborder la fameuse courbe qui devait le placer vers la sortie du Super-Métro côté est. Au dernier moment Lien avait réussi à couper le courant. Les moteurs emballés ne tournaient plus à l'envers, commençaient même à s'inverser. Le Léviathan des mers anciennes avait continué sur sa lancée de douze mètres à l'heure, mis dix heures pour s'arrêter totalement. Juste avant la courbe qu'il n'aurait jamais pu négocier à cette allure. Dix heures angoissantes où l'ordre d'évacuation avait été donné, où tout le monde se repliait vers les zones lointaines. Ne restaient sur place que des volontaires, Mrs. Diana et Lien Rag. Le pétrolier continuait son déplacement vers

l'autre paroi du tunnel. Les trucks gémissaient, soumis à la force centrifuge qui écartait les cent mille tonnes de la courbe. Tous pensaient qu'il allait s'écraser contre la paroi, qu'il s'ouvrirait et que le gaz non congelé s'enflammerait d'abord. Le pétrole fondrait, s'enflammerait à son tour et ce serait la fin de ce Super-Métro. Cent mille tonnes qui brûleraient, provoqueraient l'effondrement de la galerie, une sorte de cheminée d'appel. Le feu s'y engouffrerait et avant que tout n'ait brûlé, un territoire de cent mille carrés au moins serait détruit.

Et puis il s'était mis à ralentir. Imperceptiblement. Les tachymètres avaient commencé à réagir. Les aiguilles frémissaient, se déplaçaient vers la gauche par minuscules saccades.

La vitesse était ensuite tombée assez vite dans la dernière heure et Lien, malgré l'avis général, avait ordonné que l'on injecte un minimum de courant. C'était risqué mais le pétrolier avait pu suivre l'immense courbe des trente voies et, trois heures plus tard, il était sur cette ligne droite qui menait vers l'océan. Pourtant, tous les obstacles n'étaient pas vaincus. Il y avait d'autres courbes, moins prononcées, d'autres dénivellations. Lien Rag était installé dans un command-car qui précédait le monstre, avait une vue directe sur son étrave mais recevait sur douze écrans des images des côtés, de la poupe, des trucks. Son pupitre de commande était hérissé de boutons. Il pouvait à volonté couper une série de moteurs de trucks ou un seul, accélérer, ralentir. À chaque ordre, correspondait une lumière et un ordinateur analysait chaque nouvelle indication et notifiait sur-le-champ si elle était bonne, mauvaise, et pourquoi. Dans le command-car, quatre autres ingénieurs veillaient en cas de défaillance de Lien qui ne dormait pas depuis quarante-huit heures. Un médecin se tenait à sa disposition. Mrs. Diana était elle-même assise dans ce même command-car, silencieuse mais très attentive.

Deux jours que le pétrolier roulait à petite vitesse ! La seule erreur de Lien avait été l'évaluation de celle-ci. Il faudrait douze jours au lieu de six pour atteindre l'océan. On avait également dû modifier le profil du tunnel à cause de certaines courbes et d'ailleurs ce n'était pas une mauvaise chose pour les Panaméricains qui pourraient ainsi acheminer secrètement leur flotte de l'Ouest vers l'Est et vice versa. Du moins les unités moyennes, pas les superforteresses longues d'un *mile*.

Au début du troisième jour, Lien demanda qu'on le remplace et alla s'allonger à l'arrière du command-car. Il dormit douze heures, se réveilla pris de panique, mais tout allait très bien. Il remarqua que de nombreuses équipes de télévision filmaient cet exploit et Mrs. Diana lui confirma que Movies Station diffuserait un très long reportage sur le sujet.

— Vous allez devenir le héros de la Compagnie, dit-elle.

— Je n'y tiens pas du tout, répliqua-t-il.

— Vous peut-être, mais pas nous. Moi d'abord et la Compagnie Panaméricaine aussi. Vous servez notre propagande. Hier vous n'étiez qu'un Transeuropéen pourchassé, incompris, et en quelques semaines de séjour dans notre Concession vous êtes devenu un héros, parce que vous avez trouvé chez nous une organisation, une dynamique, un esprit pionnier qui vous ont permis de réussir.

Il faillit s'emporter puis sourit en secouant la tête, accepta le cigare euphorisant qu'elle lui offrait.

— Il y a du vrai, dit-elle. Vous seul pouviez nous aider à résoudre le problème des nodules glaciaires, et partant de là vous avez découvert le pétrolier. Vous savez ce qui serait arrivé sinon ? On aurait colmaté la crevasse et le *Glory Day* aurait continué d'avancer. Dans quelques mois, alors que les convois lancés à trois cents *miles* à l'heure auraient parcourus ce Super-Métro, il y aurait eu un autre éboulement. Catastrophique celui-là.

— Que voulez-vous faire de moi ?

— Le patron du projet Big Tube. C'est ainsi que les gens commencent à l'appeler. Inutile de vous préoccuper de vos émoluments, ils seront en rapport. Je sais que vous allez me poser vos conditions. Mais malheureusement je n'ai aucune bonne nouvelle pour vous. Les Transeuropéens se sont ressaisis, vous le savez, ils ont attaqué victorieusement en infligeant des pertes sévères à l'adversaire. Les Sibériens ont effectué un repli de quatre cents *miles* à l'intérieur de leur Concession. La débâcle a été à l'échelle de cette Compagnie. Des milliers de convois sur les réseaux, une pagaille monstrueuse et le train-cabaret *Miki* noyé dans cet exode sans précédent. Nos agents sont tous mobilisés sur cette mission mais on ne trouve rien. Vous m'accompagnerez à Grand Central Station, notre capitale administrative. Vous pourrez

consulter les rapports. Il y en a des dizaines. Nous ne vous dissimulerons rien.

— Alors je veux une couverture pour la Sibérienne, une fausse identité de journaliste. Je veux poursuivre moi-même les recherches. Je suis certain que je les retrouverai.

— Vous vous feriez rapidement repérer, peut-être arrêter, mais du moins expulser. On ne s'improvise pas agent secret comme vous le pensez.

Lien resta impassible. Elle ne savait pas qu'en fait il était au service des Roux, qu'il travaillait pour eux, leur fournissait des renseignements sur les intentions des Panaméricains sur la Zone Occidentale. Il plaidait également leur cause, bataillait pour que cette parcelle de la Concession leur soit donnée. Mrs. Diana ne s'y opposait plus avec autant de véhémence, affirmait qu'elle en avait déjà parlé devant le conseil d'administration et que l'on étudiait la question.

— Mais rien ne se fera s'ils n'adhèrent pas aux accords de New York Station, dit-elle, s'ils ne s'engagent pas fermement à utiliser un seul moyen de transport : le rail.

Jamais les Roux ne signeraient ces accords qui les lieraient aux Major Compagnies ferroviaires. Ils voulaient trouver une autre forme de développement social et le pouvaient grâce à leur résistance au froid.

Il reprit sa place au pupitre du command-car mais désormais le pétrolier continuait de glisser régulièrement vers son milieu naturel, l'océan, qu'il atteindrait dans moins d'une semaine. Si un moteur chauffait, on le remplaçait immédiatement sans même arrêter le *Glory Day*. On avait arrêté la climatisation du Big Tube et la température en dessous de zéro empêchait le réchauffement de la cargaison, réchauffement des moteurs. Lien faisait son temps de service puis laissait la responsabilité de la manœuvre à ses collègues. Les travaux venaient d'ailleurs de reprendre dans le fond du tunnel et on avait souvent besoin de lui pour analyser la glace, faire face à de nombreux problèmes. Sa réputation ne cessait de grandir et tous voyaient d'un assez bon œil sa progression vers le poste que lui destinaient Mrs. Diana et le conseil d'administration. Il se murmurait bien que pour l'obtenir il était devenu l'amant de la grosse femme et qu'on les avait même surpris en train de faire

l'amour. Mrs. Diana aborda même ce problème avec sa franchise habituelle :

— Ça ne me déplairait pas de m'envoyer en l'air avec vous, mais je ne mélange jamais les affaires et la bagatelle. Et d'ailleurs je sais que je suis laide et repoussante.

Il ne dit rien et elle sourit avec malice :

— Heureuse que vous ne protestiez pas. Je vais quitter le chantier pour rentrer à Grand Central Station. Il y aura une ligne directe entre vous et moi, plus une fréquence radio en permanence. Je peux être ici en moins de deux heures en cas de pépin.

— Rien n'est joué, dit-il. Sans cette femme et mon fils la vie ne m'offre aucun intérêt. Même un chantier aussi fantastique me laisse presque indifférent.

— Ensuite nous creuserons du nord au sud, d'un pôle à l'autre. Cela vous laisse indifférent ?

— Pour ce faire il vous faudrait une telle quantité d'énergie que vous devriez devenir les maîtres absolus de la Terre pour y parvenir. Vous devriez détourner sur cette œuvre les trois quarts de l'énergie ainsi récupérée, obliger le reste du monde à vivre dans des conditions effroyables. Les villes des autres Compagnies ne seraient plus chauffées et la nourriture ne serait plus produite qu'en quantité limitée.

Mrs. Diana le fixait de ses petits yeux intelligents.

— Je me suis amusé à faire ces calculs sur ordinateur à temps perdu et encore je n'avais pas toutes les données. Évidemment tout dépend du temps que vous pensez accorder à la réalisation de l'ouvrage. Un siècle, et c'est déjà trente pour cent de l'énergie mondiale détournée.

— Nous n'attendrons pas un siècle pour réunir les deux pôles, dit-elle avec une certaine assurance.

— Vous devrez compter sur dix ans si vous ne voulez pas ramener le reste de l'humanité au niveau le plus bas, la priver de chaleur, de lumière et de nourriture. Dix ans reste un seuil insupportable mais qui laisserait un espoir de survie à cinquante pour cent de la population.

— Vos calculs ne sont pas complets, dit-elle. Il vous manque des données.

— C'est certain, mais même si je fais cinquante pour cent d'erreur, c'est tout de même un projet insensé. Vous assumerez une responsabilité énorme en le programmant. Rien que pour les études vous devrez dépenser le quart de votre produit national brut.

— Nous avons des réserves. Et vous accepterez de vous y associer, vous verrez. La vie est une suite d'accidents, de malheurs, de bonheurs. J'ai été une très jolie fille, j'ai eu des amants, des maris, des enfants. J'ai perdu un fils à l'âge de trois ans, un autre quand il avait vingt ans. Je suis seule et j'ai pourtant le même appétit féroce de la vie. Je songe à devenir plus mince, à me faire opérer par un esthéticien célèbre. Pendant dix ans j'ai pensé que ma graisse, ma laideur me permettraient de mener à bien mon travail de principale actionnaire de la Compagnie. Je n'ai pas travaillé pour l'argent. Pour le pouvoir certainement. Une fois programmé ce projet que vous qualifiez d'impossible, de crime contre l'humanité, je songerai à nouveau à moi. Je n'ai pas cinquante ans et je veux de nouveau aimer.

Elle eut un geste de sa main aux doigts courts et boudinés. Les bagues s'enfonçaient dans cette chair boursouflée. L'or disparaissait et les diamants paraissaient incrustés à même la peau.

— Ce que l'on dit de calomniateur sur vous et sur moi me donne à nouveau le désir d'être belle, attirante et j'y parviendrai.

Lien frémit et soudain éprouva une appréhension terrible, crut avoir mis au jour les véritables intentions de cette femme. Elle lui avait parlé des malheurs, des accidents de toute une vie comme pour l'inviter à se résigner à la perte de Yeuse et de Jdrien. Maintenant elle voulait redevenir mince, belle, désirable. Ne fomentait-elle pas le projet d'unir sa destinée à la sienne pour l'accomplissement de ce projet effroyable ? Corps et esprits en harmonie pour la plus grande gloire de la Panaméricaine ? Désormais il l'accusa de lui dissimuler la vérité sur Jdrien et Yeuse. Les Services Secrets avaient-ils retrouvé leur trace mais sur l'ordre de Mrs. Diana détourné leurs rapports ?

Que fallait-il faire ? Se révolter ? Décliner toutes ces offres flatteuses de promotion ? Mrs. Diana ne le lui pardonnerait pas, s'obstinerait et jamais il n'apprendrait où se trouvaient la femme qu'il aimait et son fils Jdrien. Mrs. Diana pouvait broyer n'importe qui, n'importe quoi entre ses mains énormes, elle pouvait le réduire

à zéro, le faire accuser d'espionnage, de malfaçon. Désormais il dépendait étroitement de la principale actionnaire de la Compagnie et n'avait plus qu'un seul choix : la ruse, l'attente patiente.

— Je ne peux pas me résigner, dit-il lentement. Tant qu'il y aura un espoir je penserai à eux. Ils font partie intégrante de ma vie. Si je renonçais à penser à eux, à les désirer, ils n'existeraient plus. Ce serait les condamner au néant et je ne peux pas le faire.

— On arrive à tout, dit-elle, on finit par oublier des scènes, des odeurs, des joies. Quelque chose nous nivelle notre mémoire, rend la poursuite de l'existence d'abord acceptable puis accélère notre volonté de vivre.

— Je crois pas que je sois ainsi, dit-il.

— Ce travail que vous devez mener à bien, ce Big Tube qui doit être achevé d'ici un an au plus tard, voilà un dérivatif puissant. Mais d'autres tâches vous attendent. Bien sûr l'autre projet, mais aussi la lutte contre ces gens qui veulent détruire l'élément maître de notre planète, celui qui donne un sens à votre vie, à votre profession. Le danger monte lentement, Lien, très lentement mais il progresse. Ces jours-ci on a arrêté un savant célèbre qui appartenait à cette secte des Rénovateurs du Soleil. Il avait entrepris des études très poussées sur la composition des strates poussiéreuses de notre ciel. Il avait utilisé le plus grand ordinateur de notre Université du centre d'enseignement de Knowledge Station et ce avec la complicité de techniciens et d'élèves. Nous avons en tout arrêté une dizaine de personnes mais l'enquête se poursuit. La gangrène est stoppée dans ce secteur mais elle se développe ailleurs. Il existe des groupes dans tous les milieux, même dans l'administration ferroviaire, ce qui est un comble. Ces malheureux ont une attitude suicidaire. Si la glace venait à disparaître, c'est le support même des transports ferroviaires qui serait détruit. Dans ce cas-là il s'agit d'illuminés manipulés par des gens habiles. Les Rénovateurs du Soleil existent dans toutes les Concessions, toutes les Compagnies luttent contre ce nouveau terrorisme intellectuel avec plus ou moins de bonheur, plus ou moins d'énergie. Nous avons essayé d'attirer l'attention de nos rivales sur ce problème, mais elles préfèrent se faire la guerre alors que nous avons besoin de nous allier pour détruire le fléau. Et c'est pourquoi je pense que vos propositions deviennent soudain importantes.

Lien sursauta :

— Mes propositions, mais lesquelles ?

— Sur les Roux, la Zone Occidentale. Ne sont-ils pas les premiers menacés en cas de disparition du froid et de la glace ? Ils ne pourraient survivre que dans les régions polaires, retourneraient vite à un nombre réduit de tribus.

— Mais en quoi peuvent-ils collaborer avec vous ?

— Les Rénovateurs du Soleil, d'après les données des ordinateurs, se recrutent en général, trois fois sur quatre, parmi les éléments les plus libéraux de la population. Je ne parle pas des illuminés qui eux sont souvent très réactionnaires, mais des savants, des intellectuels, des scientifiques. Or ce même milieu libéral a toujours montré une très grande sympathie pour les Hommes Roux, pour le Peuple des Glaces comme les appellent certains. Les preuves sont connues depuis longtemps. Ces gens-là sont intervenus pour qu'on les traite avec justice, qu'on les considère comme des animaux supérieurs, voire comme des hommes, mais seuls quelques intellectuels se risquent à cette exigence. Vous-même, Lien, éprouvez une sympathie profonde pour eux. Vous les traitez avec gentillesse, vous avez souvent réclamé une amélioration de leurs conditions de vie, vous plaidez pour que nous leur cédions ce petit territoire à l'est, ce que vous appelez la Zone Occidentale, avec Glass Station pour capitale. D'ailleurs vous-même avez été en contact avec des Rénovateurs du Soleil. Je le sais. Vous voyez que c'est la même engeance qui montre quelque intérêt pour les Roux et une passion coupable pour le retour du Soleil ?

— Votre analyse me paraît assez rapide, dit-il avec prudence. Mais que comptez-vous faire à partir de ça ?

— Utiliser les Roux pour découvrir les grands chefs des Rénovateurs. Nous pouvons fournir à la Zone Occidentale des produits de première nécessité, des vivres, des matières premières, des techniques. En échange, ils nous fourniront des renseignements sur tous les libéraux qui pourraient être favorables à leur cause.

Cette femme diabolique poursuivait tous ses buts : lui faire oublier Jdrien et Yeuse, creuser le grand tunnel du nord au sud, détruire les Rénovateurs du Soleil, avec le même acharnement implacable. Elle le terrorisait.

chapitre XVI

Lorsqu'elle traversa tout le train à dix heures du soir il n'y avait plus personne dans les couloirs. Elle ne rencontra qu'un vieil acteur ivrogne qui sortait des toilettes et qui parlait tout seul. Chaque soir il vidait une bouteille d'alcool. Le convoi roulait depuis le début de l'après-midi à petite vitesse mais avançait en direction du sud-est.

Oude l'attendait dans sa confortable cabine, non loin de la tête du train. Il l'invita à entrer, à s'asseoir. Il portait une robe de chambre très décorée, avait coiffé soigneusement ses cheveux et s'était parfumé de façon déplaisante.

— Buvez-vous quelque chose, un peu de vodka avec du sirop ?

Il lui prépara son verre. Depuis qu'il avait découvert que Jdrien était d'origine Rousse, il cachait difficilement sa joie. Après un moment d'effarement, il avait exigé que Yeuse le rejoigne dans sa cabine dès que chacun serait couché à bord du train-cabaret.

— Êtes-vous vraiment la mère ? demanda-t-il.

Peut-être attendait-il de s'exciter sur cette pensée qu'elle avait forniqué avec un Homme Roux et que Jdrien était né de cette perversion. Mais Yeuse lui dit qu'elle avait recueilli Jdrien depuis des mois mais ignorait d'où il venait.

— Normalement, dit-il, je devrais le déclarer à la prochaine station. Il serait, selon la loi, abandonné à proximité d'une tribu nomade. Peut-être que ces êtres-là accepteraient de s'en occuper mais ce n'est pas sûr.

Assise en face de lui elle l'écoutait poliment. Le lieutenant Oude ne lui inspirait aucune confiance. Il voulait faire l'amour avec elle, la contraindre à toutes les humiliations possibles, c'était dans sa nature, mais il finirait par se lasser. Ou bien ses chefs finiraient par se souvenir de lui et lui ôteraient la tutelle du cabaret *Miki*. De toute façon elle ne pouvait espérer le faire taire au sujet de Jdrien que pendant une période limitée. Mais justement elle avait besoin de ce délai de grâce. On paraissait, d'après le Gnome, approcher de la

frontière avec l'Australasie et dès que le train serait le plus au sud, elle s'enfuirait avec Jdrien se réfugier dans la Concession voisine.

— Je commets une faute très lourde. Je risque d'abord d'être dégradé, condamné à la détention dans un bagne militaire. Dans le Grand Nord. C'est un train de condamnés qui construisent les voies dans un environnement effroyable. Il y a des loups, des animaux inconnus et fantastiques. Mais j'ai envie de vous faire plaisir en sauvant cet... le produit d'une étreinte interdite. Je suis certain qu'il s'agit d'une exception. Nos savants sont formels. Ces étreintes sont toujours stériles. Oui, je veux vous être agréable, mais en échange je vous demande de l'être avec moi.

Elle inclina la tête. Sans cesser de le regarder elle ouvrit la robe de laine très simple qu'elle portait souvent dans le train. Elle dégrafa le haut, lui montra ses seins lourds et blancs. Il les avait déjà vus sur scène mais cette exhibition privée l'enfiévrâ.

— Je voudrais que vous soyez aussi agréable avec moi que vous l'avez été avec le colonel Sofi.

Oude toussota en évitant de la regarder en face.

— On m'a rapporté – un palefrenier qui soignait les fameux chevaux du colonel – que cet officier supérieur vous entraînait parfois dans les écuries et vous... séduisait sur la paille même des boxes.

Il était haletant, rouge, les lèvres extraordinairement gonflées.

— Il vous montait comme une bête, dit-il soudain en se levant, et je veux que vous vous offriez ainsi.

Yeuse se leva en même temps que lui. Soudain elle aperçut sur un petit meuble servant de bureau une de ces grosses cruches en terre cuite vernissée dans laquelle les Sibériens vendaient leur vodka. Elle fit mine de continuer à se dénuder, prit la cruche comme si elle voulait boire de l'alcool et avec une rapidité qui prit le lieutenant au dépourvu abattit cet objet lourd sur son crâne. Il poussa un cri, parut osciller mais elle le frappa jusqu'à ce qu'il s'effondre.

Son premier soin fut de reboutonner sa robe, de remettre la cruche en place. Puis elle s'approcha de la fenêtre, ouvrit les volets de fer. Elle craignait de ne pouvoir descendre la vitre mais dès que celle-ci commença de bouger elle s'interrompit. Elle ne pouvait affronter le froid, le vent de la vitesse dans cette tenue. Elle trouva

dans la garde-robe de l'officier une combinaison qu'elle enfila. Trop petite pour elle mais il lui suffisait de garantir le haut de son corps et ses mains. Puis elle baissa la vitre et dès lors, tandis qu'un ouragan glacé soufflait dans la cabine, elle lutta avec le corps sans vie, s'arc-bouta pour le faire passer au-dehors. Enfin il bascula dans le vide et elle put refermer la vitre. Pendant une demi-heure elle essaya de réparer les dégâts provoqués par le vent et le froid, remit de l'ordre.

Jdrien dormait paisiblement lorsqu'elle revint. Elle se coucha, essaya de s'endormir mais n'y parvint que difficilement.

Jdrien la réveilla en venant la rejoindre dans sa couchette et elle le prit tendrement contre elle, ferma les yeux et se mit à pleurer doucement. Il essuya ses larmes avec ses doigts mais ne manifesta aucune inquiétude.

La disparition de Oude fut découverte alors que le train venait de pénétrer dans une toute petite station, Lin Vokzal. Le directeur s'étonna que le lieutenant n'aille pas trouver les employés de la Compagnie, frappa à sa porte. Les soldats qui jouaient aux cartes dans leur compartiment ne l'avaient pas vu depuis la veille mais ne paraissaient pas s'en être préoccupés. Le directeur finit par aller confier son inquiétude au bureau de la Compagnie, mais comme il ne parlait pas le mélange de russe et de mongol de l'endroit on dut trouver un interprète. Les miliciens de la Compagnie arrivèrent peu après pour ouvrir une enquête. Tout le monde supposait que le lieutenant avait omis de signaler qu'il restait à Blonov Vokzal, mais la station de cette ville répondit que le lieutenant n'y avait pas été vu.

Dès lors le train fut conduit sur une voie de garage et surveillé pour empêcher les comédiens de se répandre dans la ville. Jusque-là aucune suspicion n'était perceptible. Même lorsqu'un loco-car de la Compagnie trouva le corps du lieutenant, on estima qu'il s'agissait d'un accident.

Yeuse menait une vie paisible, s'occupait de Jdrien, assistait aux répétitions du nouveau spectacle très sage, très terne, que le directeur essayait de monter en espérant le jouer quelque part. La milice de la Compagnie venait chaque jour passer deux heures à interroger les occupants du train. On savait que le lieutenant Oude était tombé du train vers onze heures du soir environ. On pensait

qu'il avait emprunté le sas pour une raison ou une autre avant de choir sur les voies où un autre train l'avait écrasé. Le sas muni d'une fermeture automatique avait aussitôt repris son apparence habituelle.

Les miliciens procédaient de façon lente mais précise, sans rien oublier ni laisser au hasard. Yeuse avait été interrogée une première fois puis avait dû comparaître devant un autre enquêteur.

Bientôt elle sut que quelque chose de particulier tracassait l'officier enquêteur, un certain Sontor. On avait découvert, dans la cabine du lieutenant Oude, une petite poignée, minuscule, de charbons, d'escarbilles plutôt. Le train-cabaret utilisait le courant électrique mais à l'heure où le lieutenant Oude tombait sur la voie, une machine à vapeur très ancienne fonctionnant au charbon solide avait croisé la route du convoi. Ce qui laissait supposer que la vitre de la cabine s'était ouverte à ce moment-là. Puis qu'on l'avait refermée. Le lieutenant Oude avait-il éprouvé le besoin de l'ouvrir juste avant de mourir en se jetant par le sas ? Mais alors pourquoi n'avait-il pas utilisé sa fenêtre ouverte pour le faire ?

Dès lors Sontor décida qu'il y avait eu crime, ce qui satisfaisait sa Compagnie. Un officier sibérien n'ayant aucune raison de se suicider ou de descendre en marche, il y avait nécessairement crime. On identifia la cruche en grès comme arme du crime. Des éclats de vernis avaient été retrouvés dans les cheveux du lieutenant. Puis on releva les empreintes. Six personnes avaient pénétré dans la cabine du lieutenant pour des motifs divers. Le directeur, le Gnome, un soldat, qui lui servait quelquefois d'ordonnance, un serveur appartenant au personnel de la troupe, une certaine Lilia qui était la maîtresse attitrée du lieutenant et enfin Yeuse.

Ce fut sur elle que le lieutenant centra ses soupçons. Le soldat lui paraissait automatiquement innocent parce qu'il était sibérien, le directeur et le Gnome restaient légèrement suspects, le serveur avait pu être surpris en train de voler quelque chose. Quant à Lilia, bien qu'elle retirât d'énormes avantages de sa liaison, elle passait pour avoir des réactions violentes. Mais le soir du crime elle se trouvait dans la cabine voisine en train de jouer aux cartes, affirmait-elle, avec une autre fille et deux acteurs. Tout le monde savait qu'ils aimaient bien pratiquer l'amour en groupe. Mais elle possédait un alibi. Yeuse n'en avait pas.

Dès lors le milicien Sontor s'acharna sur elle. Il avait relevé ses empreintes sur la vitre. Sur plusieurs objets également.

— Je suis venue la veille, affirmait-elle. Oude me l'avait demandé.

— Pour quelles raisons ?

— Pour que je lui parle de mes relations avec le colonel Sofi.

Le nom de ce héros célèbre faillit interrompre l'enquête. Pendant deux jours on ne revit pas le lieutenant Sontor mais lorsqu'il réapparut il fut extrêmement grossier et menaçant :

— Le colonel Sofi est grièvement blessé, on a dû l'amputer d'un bras. Vous l'avez accusé de façon ignoble. Vous avez voulu salir la réputation d'un héros de la Compagnie. Vous êtes aux abois et avez utilisé n'importe quoi pour vous sauver. Nous savons que vous êtes une intrigante et une prostituée de luxe. Vous avez essayé de séduire le colonel Sofi mais vous avez échoué. Vous vous êtes rabattue sur le lieutenant Oude, mais voyant qu'il restait insensible et observait une attitude digne d'un bon officier, vous avez été prise de fureur. Vous l'avez tué et vous avez jeté son corps par la fenêtre au moment où passait cette vieille locomotive à charbon solide. Le vent a apporté ces escarbilles.

— Je suis innocente, dit-elle. J'ai rendu visite à Oude la veille de sa disparition. J'ai refusé de répondre à ses questions et je suis rentrée dans ma cabine.

Bientôt elle fut dans une telle situation qu'elle décida d'avouer son crime, en prétendant que le lieutenant Oude avait voulu la violer. On l'avait d'ailleurs retrouvé nu avec seulement sa robe de chambre. Cela pouvait plaider en sa faveur. Il ne fallait pas que ce milicien découvre la vérité sur Jdrien.

— Peux-tu t'occuper de lui ? demanda-t-elle au Gnome. Avec l'aide de Miele, par exemple, qui adore les enfants ? Moi je risque d'être condamnée à vingt ans de train pénitencier.

— Je le ferai, dit le Gnome, et je tâcherai de retrouver Lien Rag. Je te le jure solennellement.

chapitre XVII

Lien Rag fut appelé, peu à peu, à se rendre fréquemment à Grand Central Station, la capitale administrative de la Panaméricaine. Ce n'était pas la plus grande ville de la Concession, la plus importante restant New York, construite à l'emplacement de l'ancienne New York enfouie sous plusieurs centaines de mètres de glace. GCS se trouvait plus à l'ouest, à deux heures en train rapide du Point 900 où Lien avait son quartier général.

Tout n'allait pas pour le mieux avec les autres actionnaires qui voyaient mal un Transeuropéen traître à son pays devenir le grand patron du projet Big Tube. Mais Mrs. Diana savait discuter, menacer, promettre, enjôler ou terroriser ses contradicteurs et, petit à petit, Lien prenait de l'importance. Depuis que le *Glory Day* se trouvait sous la banquise par plusieurs centaines de mètres, le personnel travaillant au Super-Métro lui faisait aveuglément confiance et les émissaires du conseil d'administration conseillaient d'en tenir compte si on ne voulait pas une grève illimitée sur le grand chantier.

Un jour, alors qu'il dînait dans un restaurant superchic avec des industriels fournissant du matériel pour le chantier, Lien aperçut un homme qui essayait de se dissimuler derrière un pilier où le maître d'hôtel l'avait installé à une table pour personne seule. Lien se leva et se planta devant lui.

— Je suis heureux de vous revoir, Fuerza. Il y a des semaines que je vous cherche. Je ne sais plus si vous êtes dans le journalisme ou les services secrets mais j'ai apprécié votre reportage sur Yeuse et sur mon fils.

Fuerza sursauta. En principe Rag n'aurait jamais dû apprendre que c'était lui qui était allé en Sibérie pour filmer Yeuse. Lien s'assit en face de lui, prit le verre de l'agent secret et but le vin qu'il contenait.

— Bigre, un grand cru cultivé dans les serres géantes du sud. Vous vous soignez bien. Vous paraissez plein de fric. Ça vous a rapporté, votre reportage, dites donc.

— Écoutez, Rag, ne restez pas là. Je suis certainement surveillé et vous aussi. Je peux vous rejoindre ailleurs. Je vous dois une explication.

Rag devenait un personnage important dans la Concession et chaque jour son image apparaissait dans la presse ou sur les écrans. Toute la propagande de la Compagnie tournait autour du Big Tube. Pour mieux faire avaler la couleuvre aux plus pauvres des habitants de la Concession. Ce projet devenait ruineux pour toute l'économie. Fuerza pouvait craindre que Lien Rag ne lui garde rancune.

Le soir il le rejoignit discrètement dans son hôtel, non loin du palais du conseil d'administration. Lien s'était vu attribuer un véritable appartement qui occupait la moitié d'un énorme wagon pullman.

— D'accord, j'ai effectué cette mission. On voulait savoir qui vous étiez vraiment, si vous disiez vrai, faire parler cette femme, mais elle est restée méfiante avec moi. J'étais d'ailleurs avec un vrai journaliste.

— Qui avait commandé cette mission ?

— La section sécurité du conseil d'administration. Ne cherchez pas, c'est Mrs. Diana qui la supervise. J'ai été bien payé à mon retour pour le film et pour renoncer à votre dossier. Il est en sa possession. J'ai quand même essayé de suivre la trace du train à travers la Sibérie. Mais depuis un mois je ne sais plus ce qu'il est devenu, avec cette débâcle. J'avais comme repère un certain colonel Sofi qui avait pris le train-cabaret sous sa protection, mais Sofi a été grièvement blessé et le train a été évacué vers le sud-est.

Lien Rag le revit à plusieurs reprises, lui remit de grosses sommes pour qu'il poursuive ses recherches. Il s'en voulait de libérer sa conscience à coups de dollars. Il aurait dû essayer de pénétrer en Sibérie pour poursuivre lui-même ses recherches, mais le territoire de cette Compagnie était énorme. Il descendait du pôle Nord jusqu'à la Chine et l'Inde, partait du milieu du Pacifique recouvert de banquise jusqu'à l'Oural.

Son travail l'obsédait, le passionnait et le rendait furieux parce qu'il reconnaissait qu'il lui accordait trop d'importance, parce qu'il

sentait qu'il se pourrissait lentement, sacrifiant quelque part sa pensée, sa propre éthique. Le goût du pouvoir lui était inoculé par petites doses homéopathiques et il ne pouvait plus s'en passer. Désormais il commençait à trouver que l'autre projet, insensé, qui devait relier le pôle Nord au pôle Sud sous la glace n'était pas aussi dangereux qu'il l'avait d'abord estimé. Il suffisait de se procurer de l'énergie, beaucoup d'énergie.

Chose stupéfiante aussi, il avait réussi à avoir un entretien avec Skoll, en pleine Zone Occidentale, un entretien officiel accepté par le conseil d'administration. Il avait exposé à Skoll les points d'un futur accord possible entre le petit pays des Hommes Roux et la puissante Compagnie Panaméricaine. Skoll rejetait les accords de New York Station et certaines choses, mais ses congénères étaient prêts à discuter les autres points.

Mrs. Diana lui avait envoyé une secrétaire. Une fille très belle mais stupide, très experte en amour. Parfois, il l'oubliait totalement pendant des nuits, parfois il la harcelait des heures. Elle se nommait Ronie. Elle devait renseigner la grosse actionnaire sur lui.

Le jour où il déplaça son quartier général de la cote 900 à la cote 1800, il éprouva une grande fierté. Mrs. Diana vint assister à la petite cérémonie prévue pour cette victoire sur les glaces. Elle apportait les premiers plans pour le deuxième grand projet, qu'elle appelait, sans modestie inutile : « Projet Diana ».

— Nous irons le plus profondément possible pour approcher le sol même de la planète. Pour retrouver tous les anciens centres industriels quels qu'ils soient, les mines, les puits, les gisements. Ce sera une artère interpolaire qui formera une branche principale d'où se détacheront des rameaux qui s'enfonceront à leur tour vers l'est et vers l'ouest, qui draineront toutes les richesses enfouies. Ce projet qui absorbera, le temps de sa construction, l'énergie des trois quarts du globe, rapportera ensuite des fortunes, garantira le bien-être à tous.

— Remplira les poches des actionnaires, dit tranquillement Lien. Il ne restera peut-être que deux cents millions de personnes vivantes sur terre qu'il ne sera pas difficile de nourrir abondamment, de chauffer à profusion. Mais il y aura six cents millions de personnes disparues.

— Les grands projets de l'humanité ont toujours fait des victimes au départ. Le jour où un homme préhistorique a fabriqué sa première hache, il a peut-être tué ses voisins qui lui déplaisaient, mais il a pu couper des arbres, commencer à construire.

— C'est un point de vue.

— Vous n'allez pas être contre moi, dit Mrs. Diana, la voix imperceptiblement tremblante pour la première fois depuis qu'il la connaissait.

Il continua de fumer son cigare en examinant ces premiers plans. Il s'agissait en fait d'une très vieille carte du continent américain, depuis l'Arctique jusqu'à l'Antarctique. Il y avait plusieurs pointillés.

— Chaque projet mérite une étude, dit-elle. Le choix devrait être confié à un ordinateur qui établira lequel sera le plus aisé, le plus rapide, le plus productif par la suite. Mais dites-moi, Lien, que vous en êtes ?

Lien Rag se leva, alla jeter un coup d'œil à ses écrans qui lui permettaient de surveiller la progression des énormes machines qui entaillaient la glace, la concassaient, la faisaient fondre. Elle s'échappait ensuite dans d'immenses pipe-lines, un mélange d'eau et de granulés glacés pour économiser l'énergie.

— Je suis en train de changer, dit-il. Il m'arrive de ne plus rêver de Jdrien, de Yeuse, de ne plus penser à eux pendant une demi-journée, de me dire qu'ils sont peut-être morts, que c'est une chimère que je poursuis.

Mrs. Diana ne disait rien, attendait, les yeux mi-fermés, ses courtes narines palpitant imperceptiblement d'inquiétude.

— Alors, je sublime mon désespoir, je crois le sublimer en travaillant comme un dément mais je me rends compte que j'aime travailler, diriger, que je suis bouffi d'orgueil, désireux de réussir, de recevoir des journalistes, des honneurs, des compliments.

Il appuya sur un bouton, dicta une instruction qui concernait des analyses en cours sur une série de petits nodules qu'on avait découverts et qui peut-être indiquaient qu'il y en avait de plus gros plus loin.

— Écoutez-moi, Diana, je vais terminer ce travail. Jusqu'au bout. Et puis je partirai les chercher. Je ne commencerai pas votre foutu pourri de projet tant que je ne serai pas fixé sur leur sort, me comprenez-vous ? Je sais que vous pouvez trouver des gens aussi

qualifiés que moi mais si je renonce, ce sera avec éclat. Et je renoncerai à tout, Diana, à tout. Je ferai comprendre aux Hommes Roux qu'ils sont en train de se faire duper, je préviendrai les Rénovateurs du Soleil qu'ils sont pourchassés par des méthodes nouvelles dont ils n'ont même pas conscience, les imbéciles, je vous cracherai à la gueule, Diana, que vous êtes grosse, immonde et puante. Je donnerai des conférences de presse pour déclarer que le « Projet Diana » est une utopie, qu'il peut faire crever l'humanité tout entière, et vous ne pourrez pas m'empêcher de parler, Diana, parce que ce que vous avez voulu s'est réalisé : je suis devenu un homme fort, très fort, et je ne suis même pas un actionnaire. De votre part ce fut un mauvais calcul. L'argent, je m'en fous et vous le savez.

Elle était livide, avec des rougeurs suspectes sur les plis du cou, sur le décolleté toujours généreux.

— D'accord, Lien, murmura-t-elle, d'accord. On va essayer de les récupérer mais ce sera long car personne ne peut nous dire où ils se trouvent.

Lien la regarda en secouant la tête d'un air goguenard.

— Vous ne savez pas, Diana ? Mais que faites-vous donc de votre puissance, de votre fric ? Moi je sais, Yeuse a été condamnée pour le meurtre d'un officier qui voulait abuser d'elle. Vingt ans de train-bagne qui se déplace sans cesse dans le nord de la Sibérie. Mon fils Jdrien est resté à bord du train-cabaret qui lui se trouve quelque part dans l'est. Ce sont déjà des informations sur lesquelles on peut travailler, non ? Et je vous attends au tournant, Diana, je vous attends. Qu'allez-vous en faire de ces informations ?

Il lui tourna le dos et examina ses écrans. Il y avait d'autres nodules, un chapelet, et il devait aller voir sur place.

— Nous vous les ramènerons vivants, Lien. Vivants tous les deux. Je vous le jure.

Fin du tome 6